

SHNO

no 76-77



DOCUMENTS HISTORIQUES
Numéros 76 & 77
de la
Société Historique du Nouvel-Ontario

*Format réduit. Edition recommandée
par Sr. Huguette Parent s.c.o*

PIONNIÈRES DE CHEZ NOUS

. . . . recueil présenté par la
Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises
de la
Paroisse St-Jacques de Hanmer, Ont.

COUVERTURE

La première mariée de la paroisse: le 15 octobre 1906, Léonie Lelièvre épousait Louis Denis en la chapelle St-Jacques de Hanmer.

MERCI:

- au comité de la bourse Lorenzo Cadieux qui nous a attribué une bourse de recherches;
- au Secrétariat d'Etat qui nous a accordé une subvention;
- au Ministère des Affaires culturelles et des Loisirs (Wintario) qui nous a accordé une subvention;
- aux auteurs des biographies;
- à tous ceux qui nous ont accueillies chaleureusement dans leur foyer pour entrevues et recherches.

Le comité du livre

Les Editions de l'Ami du Peuple
259 nord, Chemin 69
Hammer, Ontario

Imprimé au Canada
par les Arts Graphiques Ltée
Hammer, Ontario

Préface

Des biographies d'Ontaraises à Hanmer, c'est une première! Ecrire la vie de ces femmes vaillantes qui ont souvent vécu dans l'ombre c'est donner à l'histoire une dimension nouvelle.

Pour la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises "pionnières de chez nous", ce livre lance un défi à d'autres. Il faut prouver par des cas concrets, comme le fait cette publication, que la femme est une citoyenne à part entière, que par elle, très souvent, le succès couronne les efforts, que sans elle, tout reste stérile et qu'avec elle, tout est possible.

Pour la Société historique du Nouvel-Ontario, publier en collaboration avec la FFCF les Pionnières de Chez Nous, est une sorte d'amende honorable car voici un extrait du procès verbal de la réunion de la SHNO du 11 janvier 1943:

Après délibération, on décide d'accepter comme membres actifs, des femmes, quelques-unes, assez instruites, au courant de la petite histoire, et ayant des loisirs, elles pourraient nous être d'un très grand service. D'ailleurs le conseil décidera.

Les membres actuels de la SHNO espèrent donner un exemple de partage fraternel.

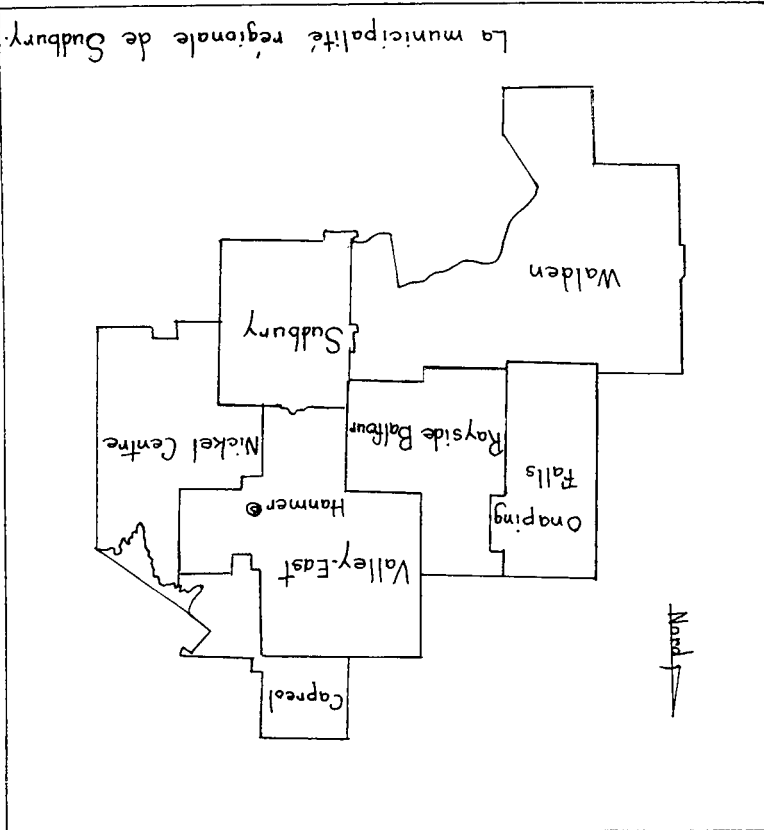
En quarante ans, la SHNO a évolué mais son esprit de recherche reste le même. Elle accomplit ses progrès dans la continuité mais en respectant le signe des temps.

Si la vie des pionnières de Hanmer est un exemple de ténacité, il faut aussi louer les auteurs, parents ou amis, qui ont réalisé ce projet. En glorifiant la femme d'autrefois, ils inspirent celle d'aujourd'hui.

Huguette Parent s.c.o

Présidente de la SHNO

Carte I



INTRODUCTION

C'est en octobre 1980, année du 75^e anniversaire de fondation de la paroisse St-Jacques de Hanmer, que germa l'idée de faire l'historique de femmes pionnières de chez nous. Notre but était de faire connaître la contribution des femmes dans le développement de notre communauté. C'est avec enthousiasme que la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises entreprit ce projet.

Une invitation fut lancée par les médias, pour des biographies de femmes nées avant 1900-10 et ayant vécu dans notre paroisse pour la majeure partie de leur vie.

Hanmer fait partie de la municipalité de Valley East et est situé environ quinze milles au nord de Sudbury. Au début, la paroisse St-Jacques comprenait huit milles carrés, englobant les cantons de Hanmer et de Capreol (voir carte I). Les biographies soumises nous viennent de pionnières de cette étendue, biographies écrites ou racontées par les descendants de ces aïeules. Plusieurs ont eu la bonne fortune de vivre les événements racontés, d'autres ont écrit d'après souvenirs. Certaines furent racontées oralement et la rédaction en fut faite par le comité.

Ces vies de femmes ont été rédigées ou racontées dans un style plein d'expressions et de couleurs locales que nous avons conservées dans les textes, respectant ainsi la composition et le vocabulaire de chaque biographe.

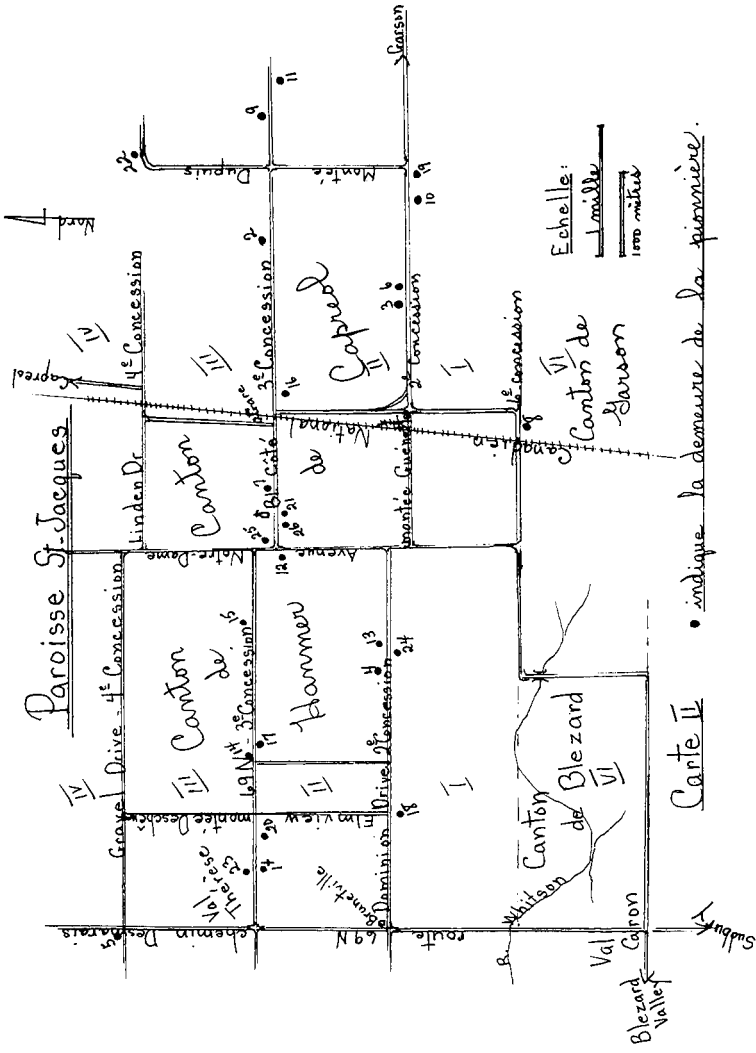
Nous avons voulu fixé ces souvenirs dans un livre, vous faire revivre cette époque de notre belle paroisse et faire connaître à la jeune génération d'aujourd'hui notre héritage maternel.

Gilberte Charette

coordonnatrice du projet

Hanmer, avril 1982

N.B. * Les mots ornés d'un astérisque sont expliqués dans le lexique à la fin du livre.



Carte II • indique la demeure de la pionnière.

Echelle:
1 millie
100 mètres

Table des matières

Préface	5
Introduction	7
Poème: Hommage à nos pionnières	10
Biographies:	
1. Bergeron, Claire Labelle -	11
2. Bérubé, Hedwige Pineault -	17
3. Bigras, Marie Lelièvre -	32
4. Carrière, Albertine Turcotte -	37
5. Charbonneau, Clara Ménard -	40
6. Charette, Marie Bérubé -	44
7. Chénier, Bibiane Chaperon -	49
8. Côté, Eugénie Duchesne - Proulx -	54
9. Côté, Méziliore St-Germain -	59
10. Démoré, Marie Denis -	64
11. Denis, Julia Millette -	67
12. Dennie, Emérance Ménard -	73
13. Despatie, Aldéa Ménard -	78
14. Dubois, Clémentine Gravel -	90
15. Gatien, Alida Charbonneau -	97
16. Labelle, Agnès Thibeault -	104
17. Lajambe, Marie-Anne Harrison -	108
18. Lalonde, Joséphine Portelance -	112
19. Lelièvre, Albertine Bertrand -	115
20. Ouellette, Esther Carrière -	125
21. Papin, Ida Belcourt -	127
22. Proulx, Emma Côté -	130
23. Proulx, Marie-Louise Tremblay -	138
24. Quesnel, Hélène Joly -	143
25. Robert, Philomène Laforge -	147
26. Ross, Valérie Taillon -	150
Poème: Douze Enfants	153
Lexique	155

Hommage à nos pionnières!

*Nos mères ont quitté la vallée du Saint-Laurent
Pour suivre leur époux en terre ontarienne.
C'est avec ténacité et dévouement
Qu'elles ont affronté la vie quotidienne.*

*Au fracas des arbres tombant sous la cognée
Du défricheur qui reculait la forêt
Se mêlaient leurs chants en berçant le nouveau-né,
Et d'une main agile, elles tournaient le rouet.*

*Fidèles à leur vocation de pionnières de la terre,
Ces femmes jusqu'au terme de leur existence
Ont peiné, chanté, enseigné la prière,
D'un avenir florissant ont jeté la semence.*

*Plusieurs reposent dans notre rustique cimetière
À l'ombre de la croix, le ciel pour récompense.
Et la paroisse St-Jacques, arrosée de leurs sueurs,
Aujourd'hui récolte dans la paix du Seigneur.*

Gilberte

Claire Labelle - Bergeron
(1898-1970)

par

Desneiges Bergeron-Lanneville



Claire Hilda Labelle naquit le 18 octobre 1898 à Copper Cliff, là où se trouve présentement la "slag dump"*. Elle fut baptisée en l'église Ste-Anne-des-Pins de Sudbury. Ses parents étaient Napoléon Labelle et Georgia Tremblay-Bouchard. Son père fut un des quatre premiers colons de Hanmer. A l'âge de six semaines, Claire déménagea à Hanmer avec ses parents. Elle fut donc le premier enfant à résider dans notre endroit car les Beaulieu et Proulx amenèrent leur famille seulement qu'au printemps suivant. C'était au début de décembre, le temps le plus propice pour déménager car la route était alors gelée. Au printemps, c'était la boue; l'été, la route était très raboteuse. Pendant ce trajet, Claire a pris sa première glissade dans la neige; la voiture a versé mais le bébé s'en tira indemne.

A leur arrivée, un logis à trois côtés sous forme de triangle, construit en pièces de bois rond les attendait. Son père avec les autres colons étaient venus auparavant pendant trois étés, pour défricher un lot et bâtir un logis pour leur famille à venir.

Un matin de l'été suivant, le père de Claire, au lever du soleil, entendit le chant d'un coq venant du sud-ouest. Curieux, Napoléon prend le bois en direction du chant du coq et quelle fut sa joie de découvrir un nouveau colon, Marjorique Chevrette,

au coin de la deuxième concession d'aujourd'hui. Cela donna à la famille Labelle comme un sens de sécurité.

Un jour, en revenant de Sudbury avec un wagon chargé de provisions, d'outils et de matériaux de construction par une route cahoteuse, le père Napoléon fut victime d'un accident. Sa voiture se renversa et il fut immobilisé sous la charge. Monsieur Beaulieu qui suivait lui porta secours. Blessé, incapable de bouger, Napoléon fit alors une promesse. Il promit d'élever une croix sur son terrain s'il se remettait de cet accident. Voilà pourquoi vous voyez encore cette croix, dressée au sud de la route 69 à l'endroit où les premiers colons s'établirent. Elle fut construite d'un seul arbre et elle fut bénite par le curé de Blezard Valley, le Père Stéphane Côté. A cette occasion, voici la prière que le Père Côté recommanda de dire en passant devant la croix: "O sainte croix, vous qui avez porté le plus grand des Rois, assistez-moi à l'heure de l'agonie". Cette prière est encore conservée par Albina Beaulieu. Tous les mois de mai, les pionniers se rassemblaient le soir au pied de la croix pour réciter le chapelet, remercier Dieu de ses bienfaits ou pour lui demander des faveurs.

Claire grandit et fréquenta l'école publique Hanmer I, la première école bâtie à Hanmer en 1904, construite en bois rond et blanchie à la chaux. Son père très habile avait fait de ses mains tous les pupitres des élèves. C'était plutôt des tables avec tablettes pour ranger les livres et avec de longs bancs. Il avait fait aussi le pupitre de l'institutrice. Mlle Valeda Hotte (Mme Frappier) de Chelmsford, fut sa première institutrice. Claire fit ses études jusqu'à la 7e ou 8e année. C'est là qu'était la fin des études à Hanmer.

Claire avait deux soeurs, Marie-Louise et Dorilla et un frère Napoléon junior (Paul). Une petite soeur défunte avait été enterrée dans le cimetière de Sudbury sur le terrain actuel du Collège Sacré-Coeur. Lorsque ce cimetière fut transféré dans le Nouveau-Sudbury, la tombe de sa petite soeur fut démenagée avec les autres. Claire avait assisté à cette cérémonie qui l'avait beaucoup impressionnée. Claire aidait sa mère aux travaux de la ferme. La famille eut bientôt une maison nouvelle à quatre murs.

Claire fit sa première communion et sa confirmation en l'église St-Jacques et vers 1914, elle joignit les Enfants de

Marie, groupe organisé par le Père E. Nayl. Elle nous parlait de la fin de la guerre 1914-18. Un fermier de l'endroit revenant du village avec l'heureuse nouvelle reçue par télégraphe par l'agent de la gare, arrêtait de porte en porte pour crier: "La guerre est finie, la paix est signée!"

Le 25 août 1919, en l'église St-Jacques, Claire épousa Florian Bergeron de Blezard Valley. Claire avait fait sa robe de noces de soie et elle l'avait brodée à la main. Quand je fis ma confirmation, elle me fit une belle robe dans sa robe de noces. Après son mariage, Claire demeura à Blezard Valley où les quatre aînés sont nés. En 1934, les époux Bergeron vinrent s'établir à Hanmer sur la ferme du père Labelle qui avançait en âge. Claire garda son père jusqu'à sa mort soudaine à la maison. Claire et Florient eurent neuf enfants dont trois sont morts: Rhéal (décédé), Desneiges (Mme Lanneville), Lloyd, Rhéal, Gérald, Clothilde (décédée), Thérèse (décédée), Clothilde et Georgette.

Ma mère était bonne cuisinière. Elle savait toutes ses recettes de mémoire mais malheureusement elle ne nous laissa pas de livres de recettes. Elle raffinait ses recettes en y goûtant, ajoutant une pincée de çï et de çã. Elle faisait son propre yogourt: elle laissait cailler du lait dans un récipient sur le réchaud du poêle, le laissait égoutter ensuite dans un sac de coton. C'était très bon servi avec du sucre brun ou du sirop. Elle faisait aussi son beurre qu'elle moulait en boules ou en carrés, pour le conserver ensuite dans une jarre de grès dans une saumure. On avait notre propre beurre pour l'année ronde. Pour conserver les bleuets, elle remplissait des bocaux stérilisés de bleuets cuits, les fermaient hermétiquement, les retournaient à l'envers et on pouvait déguster de bonnes tartes aux bleuets en plein hiver. Mes parents avaient aussi des ruches d'abeilles, alors on avait du bon miel. C'était tout un procédé que d'extraire le miel, le passer dans un filtre et le mettre dans un baril qui en tournant à toute vitesse, séparait le miel de la cire.

A Blezard Valley, mes parents avaient un four à l'extérieur. Ma mère y faisait cuire pain, galettes, gâteaux, viandes et fèves au lard! Ah! que c'était délicieux! Claire se trouvait chanceuse,

elle avait l'eau courante grâce à un pouvoir fourni par un moulin à vent.

Ma mère salait du lard, du boeuf, du poisson et aussi des viandes sauvages, car mon père était un amateur de pêche et de chasse. Il pêchait au Bass Lake et je me souviens d'une expédition de pêche à Spragge où toute la famille s'y rendit. Le poisson n'y mordait pas mais l'aventure de pêche tourna en aventure de fraises. Nous avons cueilli des petites fraises des champs en abondance et avons par la suite fait des confitures. Quelles belles vacances! Ce sont de tels souvenirs de famille qui restent gravés dans la mémoire d'un enfant.

Ma mère avait une méthode particulière pour conserver les viandes fraîches. Elle faisait cuire des rôtis de lard et de boeuf, les laissait refroidir, les mettait dans un pot de grès, prenant soin de bien enrober ces viandes de graisse de lard fondu. Cette graisse refroidie scellait hermétiquement les viandes contre l'air et celles-ci se conservaient pendant la saison estivale. Ces pots de viandes étaient mis dans un endroit frais dans la cave ou le caveau. Avec les résidus de viande elle faisait des cretons, et avec la glu* des pattes de boeuf elle faisait de la colle.

Ma mère faisait un grand jardin. Deux fois par semaine, elle se rendait au marché de Sudbury pour y vendre légumes, oeufs, beurre et autres produits.

L'automne, après l'abattage des animaux pour l'hiver, c'était le temps de faire du savon. Elle ramassait tout le gras, y ajoutait du lessi* et faisait bouillir le tout dans un grand chaudron à l'extérieur. Elle brassait avec une grosse palette de bois. Vers la fin de la cuisson, elle ajoutait de l'arcanson pour donner une bonne odeur au savon. Elle versait ensuite le mélange réduit pour le laisser durcir et le couper en barres. Avec le résidu dans le fond du chaudron, elle s'en servait pour frotter et blanchir ses planchers de bois.

Après la tonte des moutons, Claire lavait la laine, la faisait sécher et la cardait. Elle ne filait pas, elle demandait à d'autres femmes pour lui rendre ce service. Elle tricotait des bas, des mitaines et des couvertures de lit. J'en conserve encore une et c'est un trésor précieux. Tout était utilisé, rien ne se perdait. Dans les vieux chandails, elle taillait des mitaines et des pantoufles.

Claire était une femme charitable. Si une voisine était malade, elle n'hésitait pas à garder les enfants de celle-ci. Elle aidait les pauvres par dons de vivres et de vêtements. Je me souviens d'un incident. C'était pendant une épidémie de variole et une voisine était affligée de ce fléau. Elle lui préparait des petits plats et deux fois par jour, elle allait elle-même ou m'envoyait les déposer à mi-chemin, me défendant de me rendre plus loin que l'endroit marqué afin que notre famille n'attrape pas cette vilaine picote. La malade me disait aussi ses besoins. Maman prêtait aussi les beaux habits, chapeaux et bottines de notre famille à des voisins pauvres pour aller en visite ou à des cérémonies spéciales et ceux-ci les remettaient à leur retour.

En 1939, la maison passa au feu et avec elle tous les chers portraits et souvenirs. Maman reprit son courage à deux mains et avec le support de son époux et de ses enfants, elle recommença à nouveau.

En plus d'élever sa famille, cette femme courageuse, malgré son âge avancé eut le courage de prendre dans son logis quatre adolescents délaissés, deux garçons et deux filles. Elle leur donna l'amour maternel, les besoins personnels qui leur manquaient. Aujourd'hui, ces jeunes ont grandi et sont bien établis. Ils gardent un bon souvenir de leur bienfaitrice et l'appellent memère.

Claire Bergeron a toujours fait sa part dans les activités de sa communauté, comme le pique-nique paroissial et les bazars. Elle était Dame de Ste-Anne.

Pendant ses dernières années, elle eut la chance de faire de nombreux voyages en compagnie de son époux, dont plusieurs dans la province de Québec, pays de ses ancêtres. Ils assistèrent au centenaire des familles Bergeron à St-Gabriel-de-Brandon au nord de Montréal. Ils visitèrent l'Ouest Canadien en 1962 et se rendirent jusqu'au Klondike, région romantisée dans sa mémoire depuis son enfance. Ils se rendirent aussi dans les Maritimes. Elle se plaisait à nous raconter les incidents de ces voyages qui contribuèrent à enrichir les dernières années de sa vie bien remplie.

En 1969, mes parents fêtèrent leur 50e anniversaire de mariage, entourés de leurs parents et amis. Maman est

décédée le 28 décembre 1970. Nous pouvons certainement dire que Claire Labelle-Bergeron mérite bien l'hommage que moi Desneiges, sa fille aînée, a voulu lui rendre en écrivant sa biographie.



La famille Napoléon Labelle

Hedwidge Pineault - Bérubé
(1885-1970)

par
Arthur Bérubé, S.J.



Voici quelques épisodes de la vie d'une ancienne pionnière de la paroisse de Hanmer, Mme Hedwidge Bérubé. Elle vécut dans le nord de l'Ontario de 1911 à 1970, donc presque 60 ans.

Pour mieux comprendre les travaux, les souffrances, et les sacrifices qu'elle doit s'imposer surtout pendant les premières années de son séjour dans notre région, il faut se rappeler que son enfance et sa vie de jeune fille ne l'avaient nullement préparée à ce genre de vie. Cependant, pour Hedwidge, il semble bien que telle était la route qu'elle devait suivre et accepter. Elle-même, d'ailleurs, le réalisera durant toute sa vie, puisqu'elle ne cessera de répéter "C'est la volonté du bon Dieu". Précisément, ce fut dans l'acceptation de cette volonté divine qu'elle puisera le courage, la ténacité, la patience et la bonne humeur, qui ont caractérisé toute sa vie.

Nous pourrions probablement en dire autant de toutes les courageuses mamans qui se sont dévouées pour fonder la belle paroisse de Hanmer. Combien de nos jeunes filles et épouses d'aujourd'hui consentiraient à faire de tels sacrifices?

Mme Hedwidge Bérubé naquit au Bic, comté de Rimouski, le 24 décembre 1885. Elle était le 3e enfant de Bénoni Pineault

et de Georgiana Parent. Les autres membres de sa famille furent Jean-Baptiste, Délima, Alice (celle-ci viendra s'établir à Hanmer et épousa Joachin Larivière), Gaspard et la petite Marie-Louise, née sourde-muette (laquelle viendra aussi vivre quelques années à Hanmer chez ses deux soeurs).

La famille Pineault habitait une ferme à la Rivière-Hâtée, à un mille environ du village du Bic. C'était une belle ferme, très fertile, coupée par la route de Rimouski et dont la façade du côté nord pénétrait sur le Golfe St-Laurent. La maison construite sur une colline permettait d'admirer les magnifiques îles du Bic. Entre ces îles, l'on pouvait apercevoir, au loin, les bateaux transatlantiques. Quel beau spectacle, comparé à celui de la "swamp"* de Hanmer.

Le père Bénoni était fermier, mais aussi le cordonnier et le sellier du village. La famille vivait donc dans une atmosphère heureuse et prospère. Hedwidge fréquenta tout naturellement l'école du village. Les occupations scolaires terminées, le plus grand plaisir des enfants était de se gambader sur la plage, à marée basse, dans les battures du Cap-aux-Corbeaux et de bêcher des coques (sorte de palourdes) et de pêcher du hareng et de l'anguille. Ceci explique le goût prononcé d'Hedwidge pour le poisson et les fruits de mer, goût qu'elle transmettra à tous ses enfants.

La première grande épreuve de sa vie fut de perdre sa mère, alors qu'elle n'avait que 13 ans. Après ce triste événement, elle devra, avec sa soeur aînée, s'occuper du soin de la maison, de la cuisine et des multiples bricolages enseignés aux jeunes filles d'alors comme le raccommodage, la couture, le tricotage, le cardage, le tissage, le filage et la broderie.

À l'âge de 16 ans, Hedwidge rêve de partir pour les Etats-Unis. C'est le début du siècle et le grand exode vers les Etats, à cause de multiples demandes d'ouvriers et d'ouvrières pour les filatures de coton appelées alors les factoreries. Un an plus tard ce beau rêve se réalisa. Fall River (Mass.) est la ville toute désignée, car là précisément vivait un oncle, Dorila Parent, frère de sa défunte mère. Ce dernier habitait la section de la ville, appelée "le Petit Canada".

Dès son arrivée à Fall River, elle s'embauche comme tisseuse et plus tard comme monteuse de métiers. Toute sa

vie, elle gardera un excellent souvenir de ces trois années vécues aux Etats. Plus tard, pendant les longues soirées d'hiver à Hanmer, elle racontera à ses enfants, les larmes aux yeux, toutes ses belles aventures de jeune fille. Pour nous, ces merveilleuses descriptions du Bic, de la Rivière-Hâtée, de la mer, des gros bateaux, de Fall River et des factoreries, demeureront gravées dans nos mémoires.

A l'été de 1905, Hedwidge vint se promener dans sa famille à la Rivière-Hâtée, avec évidemment l'intention de retourner aux Etats, les vacances terminées. Cependant, la Providence avait conçu d'autres projets pour elle. Etant allée un certain soir chez des amis, à l'occasion d'un "barlan de pommes"*, elle y rencontra son futur mari, Fardina (Fortunat selon le registre du baptême). Quelle heureuse coïncidence! Ce fut alors le coup de foudre qui fit disparaître l'idée de retourner à Fall River. Elle passe donc l'hiver de 1905 dans sa famille à préparer son trousseau de noces, pendant que Fardina partait pour les chantiers de Tupper Lake, dans l'Etat de New York. Avec le printemps, arrive enfin le grand jour. Ils se marièrent le 26 juin 1906, dans l'église Ste-Cécile du Bic.

Après le mariage, ils allèrent habiter chez les beaux-parents au 3e rang. Les impressions qu'elle gardera de cette première année de mariage ne furent pas des plus heureuses. Elle s'y ennuya beaucoup. Heureusement qu'elle pouvait, de temps à autre, aller visiter sa propre famille à la Rivière-Hâtée. Fardina travaillait alors pour un de ses oncles, Thomas Perreault. Son emploi consistait à prendre soin des écuries et des chevaux de son oncle et d'agir comme charretier et de maquignon. C'était alors le "taxi" du village, qui devait se rendre tous les jours à la rencontre des trains pour la poste, les marchandises et les voyageurs.

Pendant son séjour au 3e rang, Hedwidge mit au monde leur premier enfant, Annette, le 2 juin 1907.

Après la naissance d'Annette, les parents décident de déménager au village. L'oncle Thomas leur permettait d'habiter le haut de sa maison. Et ce sera dans ce logis que naîtront Arthur et Edgar.

Au printemps de 1911 se présente un événement qui changera tout le cours de leur vie. Ce sera pour Hedwidge un second exode, mais cette fois-ci vers le Nord-Ontario.

La circonstance qui amena ce déménagement fut la suivante: le beau-frère Emile Charette, marié à Marie, la jeune soeur de Fardina, habitait à Hanmer depuis son mariage. Ils vinrent se promener au Bic. L'oncle Emile expose très habilement à Ferdina et Hedwidge les avantages de la vie dans ce nouveau pays. D'abord, une grande demande d'ouvriers, des salaires plus élevés, et des belles fermes sans roches qui s'ouvraient à la colonisation dans toute la région, et, plus que cela, un travail était assuré à Fardina immédiatement, car la compagnie Charette bâtissait un moulin à scie à Geneva près de Cartier. Même des maisons étaient construites pour les familles, tout près de la scierie.

Evidemment, les Bérubé, devant un avenir si prometteur, décident de partir. La famille s'embarqua donc avec valises et bagages sur le train pour l'Ontario via Québec, Montréal et Sudbury. Ce ne fut pas un voyage de plaisir, Hedwidge n'en gardera pas un très bon souvenir. Imaginez ce que pouvait être deux jours et deux nuits dans un wagon avec trois petits enfants. Le petit dernier, Edgar, qui n'avait qu'un an et demi, ne goûta nullement le trajet et pleura son mécontentement tout le long du voyage.

Ils arrivèrent tard le soir à Sudbury. Ils passèrent la nuit dans un vieil hôtel, la Queen, disparue depuis. Le lendemain, ils reprirent le train pour Cartier puis Geneva Lake.

N'allez pas croire que la petite résidence qui les attendait était un château! C'était une toute petite maison en planches, tapissée à l'intérieur de papier goudronné et d'une seule pièce. Les meubles et les couchettes étaient fabriqués sur place et les ustensiles et la vaisselle étaient empruntés de la "bunk-house"*. Tout ce qui manquait étaient des paillasses et un vieux poêle.

Hedwidge nous raconta plus tard qu'elle s'y était beaucoup ennuyée et qu'elle avait souvent pleuré. Les seuls divertissements consistaient à causer avec ses deux voisines, d'entendre le sifflet du moulin, de regarder passer les trains de passagers, et même de compter le nombre de chars des trains de fret. Cependant, la visite du père missionnaire qui venait célébrer la messe tous les mois, était pour elle une grande consolation. Elle puisait dans la sainte communion suffisamment de courage, pour accepter cette volonté du bon

Dieu. . . en attendant des jours meilleurs. Dans cette atmosphère, Hedwidge et son mari passèrent deux étés et un hiver.

Au printemps de 1912, d'un commun accord, les Bérubé décidèrent de s'installer définitivement sur une ferme, et de s'assurer une demeure permanente. Le père Charette (Alphonse, senior) possédait précisément la ferme idéale pour eux à Hanmer. Il amena donc Fardina sur les lieux et lui fit visiter.

La terre comprenait ½ lot (160 acres), dont plusieurs acres étaient déjà en culture, tout en beau foin qui cachait alors de vilaines grosses souches de pin. Venaient ensuite des côteaux et des vallées, qui n'étaient pas défrichés mais cultivables. Et l'autre moitié de la ferme aboutissait à la "swamp"* jusqu'au Mud Lake. Toute cette partie de "swamp" n'aura de valeur que les belles épinettes rouges et les sapins. Fardina apprendra avec les années que le terrain de la fameuse "swamp" ne sera jamais défrichable (et ne l'est pas encore de nos jours). Cependant, ce qui apportera le plus de poids sur la décision de l'acheteur fut la découverte qu'il n'y avait pas une seule roche sur la ferme. Hélas! cela semblait une merveille, comparé aux terres rocheuses du bas du fleuve.

Les bâtiments existant alors sur la ferme comprenaient une vieille maison de chantier en bois rond, une écurie en bois équarri, et une autre bâtisse à étage qui devait avoir servi de "bunkhouse" autrefois. Mais le plus surprenant était l'existence d'une belle et grosse grange toute neuve.

Enfin, le marché fut conclu "sur place" et "sur paroles". Entre bons amis, point n'est besoin de papiers et de notaires. Le prix de la terre serait de \$2000 en 10 paiements de \$200 et sans intérêt. Il ne s'agissait que de faire changer le nom actuel en celui du nouveau propriétaire.

Et voilà qu'à l'automne 1912, la famille des Bérubé quitte Geneva et vint prendre possession de leur nouvelle ferme à Hanmer. Cette fois-ci, ce sera pour un long stage de 35 ans. Le chemin pour se rendre à la gare et au village était impraticable au printemps et pour une grande partie de l'été, à cause de l'eau et la boue qui inondait la "swamp". Durant cette époque d'inondation, c'est à pied et le pacsac* au dos que les habitants du rang pouvaient aller à la poste et s'approvisionner,

ou encore faire le grand détour. Ce détour consistait à se rendre au 2e rang par un chemin de chantier, traverser la voie ferrée à Bertrand Siding, continuer sur la montée Guénette, traverser le pont, et remonter au village, aujourd'hui l'avenue Notre-Dame.

Dès l'arrivée des Bérubé à Hanmer, ils durent se rendre chez la memère Charette au 2e rang et demeurer là quelques jours en attendant que le shack* sur notre ferme soit réparé.

Nous étions la première famille au-delà de la "swamp". Les autres familles déjà installées plus loin étaient: les Dion, Rock Labelle, Ernest Proulx, Napoléon Landry, les Lepage, les 3 frères Larivière (Joseph, Joachim et Amable), Julien Denis, les Gascon et les Campeau.

Quelques mots maintenant de notre maison ou "shack" (comme on l'appelait alors). Comparée avec la petite maison de Geneva, celle de Hanmer, tout en étant solide et plus spacieuse, était loin d'être un palais. Que pouvions-nous attendre d'une ancienne maison de chantier? L'intérieur ne comprenait qu'une seule pièce. Seules les chambres à coucher étaient divisées par des rideaux. Plus tard, le haut fut aménagé pour des chambres pour les enfants.

Comme l'hiver approchait et que Fardina devait bientôt partir pour les chantiers, il fallait faire vite les réparations les plus nécessaires: comme, par exemple, réparer le toit, bousiller et calfeutrer l'extérieur, peindre l'intérieur à la chaux, frotter les planchers à forte-lessive, remettre en fonction la vieille "pompe-à-eau", etc. . . Heureusement que la memère Charette vint en aide avec un vieux poêle, des paillasses pour les lits de bois et des bouts de tuyaux pour la cheminée.

Et puis s'annonçait un grand événement pour cet automne 1912. Hedwidge était enceinte pour son 4e enfant. Par bonheur, tante Alice était en route pour venir assister et tenir compagnie à sa soeur. Ayant donc fait des arrangements pour l'accouchement avec son voisin monsieur Dion, Fardina partit pour les chantiers. Et le beau blond Albert nous arrive au début de décembre. Ce fut la première livraison des sauvages en Ontario chez les Bérubé, évidemment pas la dernière. Pour la circonstance, il avait fallu avoir recours aux services de madame Paul Janveau du 2e rang. Elle était la sage-femme la plus recherchée de toute la région.

La venue de tante Alice fut pour nous une grande bénédiction. Elle établira son domicile avec nous pour de nombreuses années. De temps à autre, elle partait pour Sudbury où elle travaillait chez de riches familles comme les Laforest, les Laberge, les Surget et les Marion. Heureusement qu'elle sera encore avec nous pour les naissances de Dorila, Benoit et Armand.

Et voilà comment se passa notre premier hiver à Hanmer. Hedwidge et tante Alice demeurent seules avec les quatre petits enfants dont un est tout petit bébé. Pour les commissions au village, il fallait dépendre sur la bienveillance des voisins. Nos plus proches voisins, les Dion et les Labelle, nous apportaient du lait, du beurre, des oeufs et de la viande à prix modique, car nous n'avions encore rien de tout cela sur la ferme.

Au printemps de 1913, Fardina revint des chantiers avec le premier paiement de la terre en poche, (\$200). Et ce sera ainsi pour les dix prochaines années. Et maintenant la vie de cultivateur commencera pour de bon et sérieusement. Tout d'abord, il fallait se procurer un bon cheval, un vieux buggy* (un 4 roues), une vache à lait, des petits cochons, des poules et un chien de garde. Et alors commencent les travaux sur la ferme. Il faut couper et débiter du bois de poêle, ensemercer les champs, semer les patates et préparer un jardin. Puis il faudra couper le foin à la petite faux, renchausser les patates, défricher de la terre neuve, arracher des souches et enfin rentrer les récoltes. Hedwidge aidait en autant qu'elle pouvait, à la maison, au jardin et même dans les champs. Elle amenait souvent les enfants avec elle, et s'ils s'endormaient, elle les couchait sur une vailloche ou à l'abri d'un arbre.

En décembre 1914, arrivait chez les Bérubé un nouveau bébé. C'était Dorilla, le cinquième de la famille. Les sauvages cette fois nous apportait un futur artiste, un ébéniste et ouvrier spécialisé.

Vers les années 1915 et 1916, le plus pressant bâtiment était une nouvelle maison. Le "shack" était devenu trop petit pour la famille grandissante. En conséquence, tout le bois nécessaire pour la future construction est coupé dans la "swamp", puis transporté au moulin à scie des Lalonde au Whitson Creek, tout près du village actuel de Val Caron. Fardina et Hedwidge

expliquèrent à leur cousin Louis Belzile le genre de maison qu'ils désiraient. Et la nouvelle demeure, toute recouverte de bardeaux de cèdre fut érigée juste en arrière de l'ancienne. Le grand déménagement terminé, le vieux "shack" fut démolí juste à temps pour recevoir le nouveau petit frère Benoît en octobre 1919 et le sixième de la famille. Il fut appelé d'après le pape d'alors Benoît XV. La pieuse maman croyait-elle qu'il deviendra un jour pape? Hélas! il ne deviendra qu'un simple papa.

Pendant les années qui suivent, l'aisance et les difficultés financières s'améliorent de plus en plus. Chaque année, un nouveau morceau de terre neuve s'ouvre à la culture. Les vilaines grosses souches disparaissent. Celles qui s'obstinent à être déracinées sautent sous l'effet de la dynamite. Le surplus de la récolte de foin est pressé et mis en ballots puis vendu pour les chantiers. On récolte suffisamment d'avoine pour les chevaux, de paille pour les vaches, de blé pour les poules, d'orge pour les porcs et de sarrasin pour les galettes et des crêpes. En plus de notre provision de patates, une centaine de poches de 90 livres sont vendues sur le marché de Capreol ou de Sudbury. Le beau jardin d'Hedwidge — dont elle est si fière — suffit pour tous les légumes et les confitures de l'année. De la traite des vaches, nous avons du lait, de la crème et du beurre. Le surplus de beurre baratté toutes les semaines, était aussi mis sur le marché. . . ainsi que les extras douzaines d'oeufs. Plus n'était besoin d'acheter de la viande. Lorsque les besoins l'exigeaient, Fardina faisait boucherie. C'est un boeuf, un veau, un cochon, ou un mouton qui est décapité.

Le surplus des viandes était salé dans des barils ou conservé dans la glacière. Rien ne se perdait sur la ferme. Avec le sang de porc et les tripes, Hedwidge faisait du boudin ou des saucisses; avec les entrailles et les graisses, elle cuisait son savon pour l'année. Même les oreilles et les queues étaient dégustées, car Fardina en raffolait. Tous les dimanches, une poule ou une oie ou un lapin était mis au feu avec en plus, soit un gâteau ou des tartes ou encore des beignes. L'automne et l'hiver, on se régalaít de perdrix et de lièvres. Qui oublierait le fameux cipâte* de lièvre ou les poutines aux bleuets?

La nouvelle bergerie abritera un plus gros troupeau de moutons. Au printemps arrivait la tondaison, ce qui donnait à Hedwidge de la laine en quantité pour les bas, les gilets ou les

couvertures de lit. Au début, elle faisait elle-même toutes les préparatifs de la laine pour les tricotages. Il fallait laver la laine, la carder, la filer, la passer au dévidoir puis la mettre en pelotes. Plus tard, elle envoyait sa laine lavée à la manufacture de Thurso pour être cardée ou en échange pour des couvertes. Elle préférait filer elle-même sa laine, de sorte que le vieux rouet ronronnait une grande partie de l'hiver.

Maintenant, on pourrait se demander comment Fardina et Hedwidge arrivaient-ils à accomplir tant de besognes? La réponse est tout simple. Les enfants avaient grandi et tous selon l'âge, devaient aider et mettre la main à la besogne. Chacun avait sa job* à accomplir et le travail, surveillé de près, devait être fait . . . sinon pas de souper! Personne ne s'amusait ou avait du temps pour jouer chez les Bérubé. La seule exception était le dimanche. . . la journée du dimanche était sacrée. Pas de travail possible, si ce n'est pour faire le train. Par conséquent, nous avions toujours hâte de voir arriver ce jour-là. Le dimanche matin, un fois le train fait, l'on revêtait ses plus beaux habits pendant que le père se rasait et la maman préparait les petits et faisait elle-même sa toilette. Puis, on attelait la "vieille Belle", la jument favorite, et l'on partait pour l'église. S'il n'y avait pas suffisamment de place dans la voiture (l'express)*, les plus vieux marchaient les deux milles et demi pour se rendre au village.

De retour de la messe, Hedwidge préparait le dîner, car le meilleur repas de la semaine était servi le dimanche. Après le dîner, l'on pouvait aller jouer dans la grange ou sur la balançoire, aller visiter chez les voisins ou aller se baigner au Mud Lake. Pendant ce temps, la mère lisait le journal à voix haute pour que le père puisse être au courant des nouvelles survenues pendant la semaine, ou encore Fardina prenait une longue sieste et il ne fallait pas faire de bruit dans la maison.

Lorsque Fardina partait pour les chantiers à l'automne, Hedwidge devenait le boss* et elle nous partageait les tâches quotidiennes. Avant de partir pour l'école et au retour, matin, midi et soir, il fallait faire le train. Cela consistait à soigner les animaux, à pomper de l'eau, à nettoyer les étables et étendre le fumier. Chacun des garçons avait sa part à faire. L'un c'était les chevaux, l'autre les vaches, un autre les moutons, un autre les cochons, un autre les poules, enfin un autre pour entrer le bois pour la nuit. La mère s'occupait de traire les vaches pen-

dant que la fille aînée, Annette, surveillait le souper, mettait la table et prenait soin des petits.

Lorsqu'arrivaient les tempêtes de neige, il fallait dépenser bien des énergies pour pouvoir ouvrir les portes; pelleter des sentiers vers la grange, les étables, la bergerie et le poulailler. Au début, lorsque les enfants étaient encore trop jeunes pour pelleter, Hedwidge devait elle-même accomplir cette besogne, alors que ses longues jupes traînaient dans la neige. La mode des pantalons et des jeans* n'existait pas encore pour les femmes. De plus, pendant plusieurs années, elle avait accepté de prendre les institutrices en pension, ce qui lui occasionnait un surplus de travail.

Le soir venu, après le souper, à la faible lueur de la lampe à l'huile, le chapelet était récité en famille et à genoux ainsi que la longue prière du soir. Puis, pendant que les enfants faisaient leurs devoirs autour de la grande table, Hedwidge elle, soit qu'elle cuisait et surveillait les gros pains qu'elle avait pétris dans la grosse huche pendant la journée, ou encore soit qu'elle rapiécail, cousait, cardait la laine ou même filait. Pendant la nuit, il fallait souvent qu'elle se lève pour attiser le "box-stove"* et le remplir de nouvelles bûches de bois franc. Et le matin, vers 6h.30, c'était le lever. Il n'était pas toujours facile de faire sortir du lit ces grands gars-là. Devant leurs excuses, elle menaçait de monter en haut avec le manche à balai.

Et la famille continuait à augmenter. Tous les deux ans, plus ou moins, un nouveau-né nous arrivait. Les sauvages connaissaient bien la première maison de l'autre bord de la "swamp". Heureusement qu'ils apportaient de la bonne marchandise. C'étaient tous de beaux et solides gaillards de toutes descriptions et de couleurs: des blonds, des noirs, des bruns et des châains. Après Benoît ce fut Armand (le favori de tante Alice), puis Antonio (notre St-Antoine manqué) et enfin le huitième garçon de file, Camile et d'après maman, le plus beau de la famille.

Avant la naissance de Camile, alors qu'elle était enceinte, un des plus vieux des garçons se permit un jour de faire un reproche à sa mère: "Maman, dit-il, ne croyez-vous pas que la famille est déjà assez nombreuse, pourquoi encore un autre?". Et la mère répondit: "Ça, mon fils, c'est la volonté de Dieu, et pas la mienne". Et voilà . . . il n'existait pas de problèmes

d'empêchement de famille pour Hedwidge. Tous ses enfants étaient les bienvenus. Elle les aimait tous également et jamais il y eut de favoris dans sa famille.

En 1923, la famille déménage de nouveau. Cette fois ce n'est pas très loin, à peine un mille au sud dans le 2e rang, là précisément où se trouve de nos jours le parc des roulottes Charette. L'oncle Emile fut encore la raison de ce branle-bas. Voici les circonstances: un nouveau moulin à scie se construisait à Gogama par la Cie Cochrane; l'oncle Emile en devenait le contremaître (foreman) et l'administrateur. Il lui fallait donc déménager sur place avec sa famille. Par conséquent, il finit par convaincre Fardina de louer sa ferme et de déménager au 2e rang, étant donné que cette ferme était plus importante et plus rentable que la nôtre. Hedwidge s'opposa d'abord à ce déplacement; mais les avantages prévalurent, car à l'avenir, Fardina n'aura plus à travailler dans les chantiers l'hiver, car le soin des deux fermes l'occuperait toute l'année.

Ils demeurèrent au 2e rang pendant quatre ans. Ce sera pendant ce temps qu'une grande nouveauté apparut dans la famille: une fille, la dixième de la famille. Elle fut appelée Claire, née le 31 juillet 1924. Et tous les gars étaient fiers d'avoir enfin une petite soeur bien délicate mais très jolie.

En 1927, la famille retourne sur leur ancienne ferme. Et, cet automne-là, Annette, l'aînée de la famille se mariait à Delphis Landry, et allait vivre chez ses beaux-parents. Ce fut le premier mariage chez les Bérubé.

Et voilà qu'Hedwidge demeure seule avec la gang* de garçons. Pour se faire aider, elle devra en initier quelques uns d'entre eux pour la cuisine, les soins de la maison et des petits. Ce qui explique qu'il existe de bons cuisiniers et de bons papas dans la famille. Arthur était le seul à vivre à la maison pendant les vacances, car depuis 1922 il fréquentait le collège du Sacré-Coeur à Sudbury.

La vie continuait, et la famille augmentait. D'abord Madeleine en 1926, puis Lorenzo en 1929, et enfin la toute petite Laurette, la treizième de la famille, et la seule qui ne fut pas délivrée par les sauvages, car elle est née à l'hôpital de Sudbury. Elle est un portrait vivant de sa mère.

Les solides gaillards des débuts ne purent s'empêcher de

remarquer que les petits derniers, à partir de Camile, étaient tous de taille délicate. Cette constatation donna lieu à une taquinerie qui revenait souvent dans nos réunions de famille: "Les petits derniers étaient les restants du chaudron".

A partir de 1932, commence petit à petit la période des départs et des séparations. Tout d'abord, Arthur entre chez les Jésuites à Montréal, et 7 ans plus tard partira comme missionnaire en Chine. Edgar se mariait à Mattawa, et ainsi de suite pour tous les autres membres de la famille. Ils s'en allèrent fonder leur propre foyer, soit à Hanmer, Sudbury ou Montréal. Albert sera le seul à demeurer un vieux garçon. Il l'est encore.

Et voilà, un bon jour, Hedwidge et Fardina se retrouvent seuls. Était-ce possible! Ils sont tous partis! Voilà ce que réalisent un jour les parents, même ceux qui ont élevé de grosses familles.

Vers l'année 1948, Fardina et Hedwidge, d'un commun accord, décident de vendre leur terre et de se bâtir une maison au village. Leur garçon Edgar achète la ferme et il y habite encore. Fardina n'apprécia pas beaucoup sa nouvelle vocation de rentier. Il s'ennuya beaucoup. Heureusement qu'il pouvait traverser la "swamp" souvent pour aller faire de petits travaux sur son ancienne ferme, ce qui lui rappelait de bons et de moins bons souvenirs. Mais Hedwidge ne se plaignait pas de la solitude et de l'ennui. Tous les jours, elle avait la joie d'assister à la messe, pour compenser disait-elle, pour toutes les messes du dimanche qu'elle avait autrefois manquées. Et puis, à part ses travaux de la maison et de son tricotage, elle pouvait enfin vaquer à toutes ses dévotions et lectures. Elle remerciait Dieu et la bonne sainte Vierge pour tous les bienfaits reçus et priait pour tous ses chers enfants.

En 1953, elle réalise que le bonheur parfait n'existe pas sur cette terre, et alors survint la grande épreuve. Son cher Fardina tombe malade, est hospitalisé et meurt des suites d'une opération chirurgicale à l'âge de 70 ans, après 47 ans de vie conjugale!

Pour qu'elle ne soit pas seule, Albert son vieux garçon, décide d'aller habiter avec elle. Et l'année suivante, elle eut le bonheur de voir revenir de Chine et de Malaisie son cher missionnaire Arthur. Comme il devenait aumônier du vieil hôpital

St-Joseph, il eut l'occasion de visiter souvent sa vieille maman. Ils eurent même la joie d'aller ensemble, avec Albert, se promener au Bic, à la Rivière-Hâtée, au 3e rang et à Trois-Pistoles. Ensuite, ils se rendirent à Lewiston dans le Maine, puis à Fall River et même jusqu'à New York. Pendant ce voyage, Hedwidge nous faisait revivre de chers souvenirs qu'elle-même avait vécus, et dont elle nous avait si souvent racontés pendant les longues soirées d'hiver à Hanmer.

Vers les années 1960, Albert décida de vendre la maison qu'ils habitaient sur la grande route du village, et de bâtir sa propre maison sur la rue Chénier, plus près de l'église avec une vue sur le cimetière. Ce sera le neuvième déménagement dans la vie d'Hedwidge et le dernier. Elle-même en aura le pressentiment car elle dira en riant et montrant du doigt le cimetière: "Ce sera là ma prochaine demeure",

La vilaine arthrite, qui la faisait souffrir déjà depuis assez longtemps, s'accrut avec les années dans ses jambes et dans son dos. Elle fut obligée de se servir d'une canne pour se rendre, de peine et de misère, à l'église tous les jours. Enfin, en 1963, la chaise-roulante était devenue indispensable. Elle ne pouvait plus marcher. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de sa vie, pendant plus de 6 ans.

Pendant toutes ces années d'infirmité, jamais elle n'osa se plaindre ou mettre en doute la bonté divine envers elle. "C'est la volonté du bon Dieu, et non le mienne", redisait-elle en souriant. Elle était toujours de bonne humeur, et les seuls moments qu'elle manifestait des malaises étaient lorsqu'elle apprenait qu'un de ses gars avait trop bu ou négligeait sa religion. Elle gardera une mémoire des plus fidèles jusqu'à la fin. Elle se rappelle avec menus détails tous les événements de sa vie et du passé. Elle prévoyait même tous les changements de température et les bons et mauvais effets de la lune. En somme, elle était presque un almanach. Tous ses moments libres étaient employés à tricoter ou à broder. Elle pourvoyait aux besoins de tous ses enfants et surtout ses petits-enfants, en fait de mitaines, gants, foulards et chaussettes.

Toutes les matinées étaient consacrées à la prière. Aussitôt son petit déjeuner terminé, elle récitait son rosaire (3 chapelets) et toute une suite de longues litanies de prières à tous les saints et saintes qu'elle connaissait. Lorsque le prêtre lui

apportait la communion et la bénissait, c'était la journée la plus heureuse de la semaine.

Six mois avant sa mort, le bon Dieu l'éprouva encore une fois d'une façon bien pénible. Ce fut la mort subite d'un de ses enfants, son cher et beau Camile, Elle accepta tout de même cette épreuve avec courage et résignation. Il lui fut impossible d'assister aux funérailles, mais de sa fenêtre elle put suivre et voir le cercueil du premier de ses enfants qui entraît au cimetière, là où se trouvait déjà son cher Fardina et son petit-fils Maurice.

Notre vieux médecin de famille, le docteur Desmarais, venait la voir chez elle de temps en temps. Il la consolait de son état d'infirmité en lui disant: "Votre corps, c'est comme une machine, ça s'use. Alors ne soyez pas surprise que certains morceaux ne fonctionnent plus".

Enfin, au printemps de 1970, elle dut être hospitalisée et elle mourut à l'hôpital le 28 juin. Son service eut lieu en l'église St-Jacques de Hanmer le premier juillet en présence de tous ses chers enfants, petits-enfants et une grande foule de ses amis de Hanmer et de Sudbury. Son fils Arthur, célébra la messe, et Mgr Roger Despatie prononça l'homélie.

La mort ne lui faisait pas peur. Elle semblait même la désirer. Car pour elle, la mort était le ciel où il n'y a plus de larmes, de pleurs ni de souffrances. La mort, c'était aussi pour elle la réunion avec son mari, son Camile, ses parents et tous ses chers amis. L'excellent souvenir de ses vertus et de son héroïsme, demeurera encore longtemps sur la terre, car elle y laissait 12 enfants, 47 petits-enfants et 27 arrière-petits-enfants. Elle eut même la joie de voir, avant sa mort, la cinquième génération.

Après une telle vie, nous sommes bien convaincus qu'à son arrivée au ciel, le bon Dieu n'a pas pu lui reprocher d'avoir été sur terre, une égoïste, une paresseuse, une infidèle à Sa volonté, et même d'avoir fui devant les épreuves et les souffrances.

En terminant, nous voulons signaler que tous ceux et celles qui ont connu Mme Hedwidge Bérubé sont certainement disposés à lui rendre cet éloquent témoignage: qu'elle a grandement contribué, elle aussi, à faire Hanmer la belle paroisse qu'elle est aujourd'hui.



La famille Bérubé — 1932



Marie Lelièvre - Bigras
(1877-1947)

par

Béatrice Bigras-Proulx

Marie Lelièvre est née le 1er mai 1877 à Ancenis en France. Ses parents, Jean Lelièvre et Jeanne Ricou, se sont mariés à cet endroit. En 1888, elle suivit ses parents pour venir au Canada. La traversée se fit sur un bateau marchand, car ils venaient au Canada comme colonisateurs. Ils devaient demeurer à Montréal pour un certain temps avant de prendre possession d'un lopin de terre. Marie ne continua pas ses études au Canada, c'est qu'elle se sentait différente des autres par son âge, par son accent de langage et par ses habits. D'ailleurs, on avait besoin de son aide à la maison, vu qu'elle était l'aînée d'une famille de six.

Après quelques années à Montréal, on s'installe à St-Michel-de-Wentworth. Bientôt un besoin d'argent se fait sentir. Alors, à peine a-t-elle 17 ans qu'elle revient à Montréal pour travailler dans les manufactures de coton.

C'est à Montréal qu'elle rencontre une compagne de travail qui venait du même village; celle-ci lui présenta son frère qui venait de temps à autre visiter sa soeur. Celui-ci plus tard devint l'époux de Marie Lelièvre. Donc, à l'âge de 20 ans, elle épousa Alexandre Bigras, le 1er mars 1897, à St-Michel-de-Wentworth. Ils y demeurèrent jusqu'en mars 1903.

Tôt, ce jeune ménage passa par l'épreuve de la perte de deux enfants en six mois. Alexandre, 3 ans, mourait et six mois après, son petit frère Albert le suivait après seulement 3 jours de maladie. Le médecin dit que c'était une maladie d'intestins et qu'il n'y avait rien à faire. Elle nous a souvent parlé de cette épreuve, comme elle a pleuré ses deux enfants! Les époux se retrouvèrent seuls pour quelques sept mois.

Dieu sut les consoler à sa manière. Il leur donna une nombreuse famille, neuf autres enfants en bonne santé.

L'aînée Léa, Aldège, Rose-Yvonne, Béatrice, Lucienne, Rolland, Isabelle, Maurice et Jeanne.

En mars 1903, elle arrive à Hanmer avec Léa 2 ans et Aldège, bébé de deux mois. Comme elle a eu du courage de rentrer dans une petite cabane de bois rond, dans le grand bois de la 2e concession du canton de Capreol. On peut s'imaginer les mouches et les maringouins.

Il n'y avait pas encore d'église paroissiale ces premières années, donc à la naissance de son premier-né à Hanmer, ils durent se rendre jusqu'à Blezard Valley en voiture pour le baptême.

Enfin le désir des colons, fervents chrétiens, se réalise. La construction d'une petite chapelle dans le village, avec son clocher, non sur le toit mais s'élevant du sol à ses côtés, vient raffermir leur foi avec le Père Roy, s'occupant du ministère dans les années 1906-1907. Je me souviens qu'en voulant regarder cette cloche juchée si haute, alors que j'avais six ans et vêtue de ma meilleure toilette, je tombai dans la boue. Maman et papa purent enfin conduire leurs enfants au baptême, à la première confession, à la première communion. Maman trouvait toujours le temps de nous montrer nos prières et de nous parler de Jésus. Elle se joignit aussi au mouvement des Dames de Ste-Anne et elle y resta fidèle jusqu'à ce qu'elle soit trop malade et alitée.

Le grand amour qu'elle ressentait pour ses parents et les traditions familiales put se manifester et se continuer quand ses parents quittèrent St-Michel-de-Wentworth pour venir habiter Hanmer. Quand arrivait le Jour de l'An, les frères et soeurs, leurs époux et familles se rejoignaient chez grand-père Lelièvre et la cuisine abondait de la bonne odeur du cipaille*

qui était le mets traditionnel de nos familles canadiennes-françaises. Ce plat de viandes assorties était l'idéal pour rassasier les familles nombreuses de ce temps-là. En voici la recette: porc frais, boeuf, poulet, lard salé, viandes sauvages telles que perdrix, lièvre, chevreuil. La viande était assaisonnée de 2 à 3 gros oignons tranchés, poivre, sel d'ail, sel de céleri, clou, cannelle. Placer les viandes non cuites mais désossées, en rangées recouvertes de tranches d'oignons et de patates en alternant avec des lisières de pâte roulée mince. Mettre de l'eau à presque-égalité des ingrédients, recouvrir le tout d'une pâte, mettre le couvert sur le plat. Faire cuire lentement à un four de 250 degrés pendant 5 à 6 heures. Découvrir la cipaille, monter le four à 300 degrés pour le prochain 2 heures. Ceci afin d'assécher la pâte ou la croûte du dessus.

Je me souviens aussi au matin du Jour de l'An, quand maman entourée de ses enfants recevait la bénédiction du Jour de l'An de son époux, pour ensuite se rendre demander celle de son père Jean Lelièvre qui demeurait dans la même concession.

Le souvenir très doux de son ardeur inlassable à sa besogne de mère, est toujours à la mémoire. La confection de robes de première communion ou pour autres occasions, pantalons, chemises pour les garçons, la retenait souvent très tard dans la nuit à sa machine à coudre. S'ajoutant à ceci, la besogne journalière qui lui demandait de se lever tôt après des nuits entrecoupées, quand l'un de nous se réveillait avec maux d'oreilles ou mauvais rhume. Cela ne l'empêchait pas de vaquer à la préparation des repas de sa famille, souvent augmentée par les employés du moulin à scie de mon père, situé à proximité de la maison.

Sa table si bien garnie provenait aussi de ses grands potagers. Les mauvaises herbes n'y vivaient jamais longtemps, car elle y mettait beaucoup de temps. L'automne la retrouvait en train de mettre ses légumes en conserve. Les parterres et les plates-bandes de fleurs faisaient aussi son orgueil.

Pour aller à Sudbury, on se rendait prendre le train à la Bertrand Siding. Le train s'arrêtait ensuite au Garlake pour s'approvisionner d'eau.

Alors que tout semblait bien aller, c'est en juillet 1911* qu'un feu de forêt, après avoir ravagé plusieurs communautés

du Nord-Ontario de Cobalt à Gogama, s'étendit jusqu'à Hammer. Vers trois heures de l'après-midi, le temps devint sombre et l'air rempli de fumée. Le feu, poussé par le vent, approchait par bandes. Le feu atteignit la concession 2 de Capreol par Bertrand Siding, où se trouve aujourd'hui Guenette Drive. Comme il y avait beaucoup de copeaux près de la voie ferrée où les colons venaient mettre du bois sur les wagons, le feu augmenta.

Les étincelles volaient partout et le feu sautait de place en place à grande vitesse. Le vent était si chaud qu'il nous brûlait la figure. Plusieurs habitations y passèrent entre autres: Emery Bertrand, Bertrand Siding et tout le bois de cette cour, Napoléon Bigras, Isidore Bertrand et Telesphore Dupuis. Tous s'enfuyaient devant le feu sans avoir le temps de sauver leurs biens. Le moulin à scie, entreprise de la famille, brûla, mais papa aidé des employés du moulin, réussit à sauver la maison. Maman cacha dans le champ d'avoine verte les choses les plus précieuses et nécessaires: matelas, couvertures et le carosse en jonc. Ensuite elle ramassa ses petits et se mit en route pour se réfugier chez grand-père Lelièvre. En cours de route, elle s'aperçut qu'il lui manquait la petite Lucienne âgée de deux ans. Elle rebroussa chemin et la trouva blottie dans un coin de la maison, cachée sous une couverture. Pendant ce temps, mon père et les employés du moulin à scie pompaient et arrosaient la maison là où les étincelles tombaient. Les vitres éclatèrent sous la chaleur, mais la maison échappa à la proie des flammes. Chez grand-père Lelièvre, pendant la traite des vaches ce soir-là, on jetait des seaux de lait sur les feux qui commençaient çà et là sur les souches autour des bâtiments. Plus tard dans la soirée, on vint chercher maman pour la ramener à la maison, car papa, exténué, fut trouvé inconscient dans la cour.

Il fallait donc recommencer! Papa, secondé fortement de maman ne tarda pas à remettre le moulin à scie sur pied. Cette opération était d'un besoin pressant, car plusieurs des colons devaient se remettre à l'oeuvre pour reconstruire maisons et étables.

Quelques années plus tard, la demande du bois coupé se faisant moins grande, ils transportèrent l'équipement et installèrent le moulin à scie à Naughton et nécessairement la

famille suivit. A cette aliénation, s'ajouta la maladie. La grippe espagnole qui faisait ses ravages au cours des années 1915 à 1917 affligea notre famille. Heureusement tous en survécurent. On revint après quelques années se réinstaller à Hanmer.

Les années passent, les enfants grandissent, les soirées de maman deviennent plus animées, car des amies et amis du village viennent se joindre à la famille pour chanter et jouer du piano. Même si la jeunesse était bruyante, maman restait toujours l'hôtesse aimable et heureuse de recevoir sous son toit. Cela ne l'empêchait pas de garder son tricot ou son brochage à portée de la main.

Tôt dans sa cinquantaine, voilà que sa santé se détériore. Elle doit se rendre à Toronto où elle subit de nombreuses opérations qui la laissèrent plus ou moins bien pour plusieurs années. Cependant elle rêvait de voir ses enfants mariés. Son désir se réalisa et plus encore puisqu'elle berça plusieurs petits enfants. Alitée pendant plusieurs années chez sa fille Lucienne, ses forces diminuèrent, et le 1er avril 1947 elle mourut et fut enterrée dans le cimetière de Hanmer. Papa décéda en janvier 1962.

Un second feu, cette fois, réussit à détruire la demeure de mes parents. C'était en 1957. Les albums précieux de photos de famille furent perdus, ce qui explique le peu de photos de maman et de la famille.

SUDBURY, ONTARIO, WEDNESDAY, JULY 12, 1911.

[PRICE 5 CENTS]

MOST DESTRUCTIVE FIRES DEVASTATE COUNTRYSIDE

**Thirty Families at Bertrand's Siding -Narrowly
Escape and are left Destitute and Homeless
---Sellwood is Fire Swept---Farmers in
Four Townships of Blezard, Balfour,
Capreol and Hanmer Heavy Losers
---Worst in History of District.**

ORGANIZED EFFORTS TO GIVE RELIEF

**Fire Swept Four Concession Lines in Hanmer and
Capreol Baras, Contents and Stock Wiped Out
and Many will have to Start all Over Again.**

Le feu dans la 2e concession du canton de Capreol, le 11 juillet 1911. Photocopie du Sudbury Star, 12 juillet 1911.

Albertine Turcotte - Carrière
(1889-1966)

par
Alice Carrière-Laurin



Marie Albertine Turcotte, fille de M. et Mme Alfred Turcotte, est née le 26 août 1889 à St-Rémi-d'Amherst dans la province de Québec. Dans cette paroisse, elle épousa à l'âge de 17 ans, Pierre Carrière, le 23 juillet 1906 après deux semaines de fréquentations.

Après leur mariage, le jeune couple partit pour s'établir en Ontario. Les parents d'Albertine, convaincus que l'Ontario était une province anglaise et protestante, plaignaient beaucoup leur fille. Pierre et Albertine se logèrent chez Toussaint Carrière, les parents de Pierre dans la deuxième concession de Hanmer. Plusieurs ménages de la même famille vivaient sous le même toit. Ils apprirent à se connaître et à s'aimer. Le père Toussaint acheta à son fils Pierre une petite terre avec une maisonnette au prix de \$27.00. Il leur donna une vache, un cheval et un cochon. C'était très peu pour débiter, mais Albertine était très heureuse car elle avait enfin son propre foyer.

Albertine seconda son époux dans le défrichement de sa terre. Elle lui aidait à faire de la terre neuve et du bois de chauffage. Le dimanche, c'était jour de repos. Beau temps mauvais temps, on assistait à la messe dominicale. Ensuite, on rendait visite à une des soeurs ou à un des frères de Pierre.

Albertine n'avait aucune parenté dans la région, alors elle se réjouissait de visiter celle de son époux.

Mes parents eurent huit enfants: Toussaint, Alice, Pierre, un bébé mort en naissant, Yvonne, Joséphine, Flavie et Domina.

Peu à peu, avec l'aide des enfants, la ferme devint très prospère. La famille y vivait bien. On avait 14 vaches. Albertine et Pierre allaient au marché à Capreol y vendre de la crème, des oeufs et des poules. Albertine faisait annuellement un grand jardin et vendait des légumes en grande quantité. Ils délivraient aussi leurs produits agricoles de porte en porte. On avait une sucrerie. On élevait aussi des moutons. Ceux-ci fournissaient la laine pour tricoter des bas et des mitaines, afin que toute la famille soit chaudement habillée pour l'hiver.

Albertine était une femme très ingénieuse. Elle se trouvait toujours un moyen d'ajouter au revenu de la famille. Elle aimait les belles choses. Avec ses économies, elle s'acheta un set de salle à dîner, du cristal et un gramophone*, meuble très rare à ce temps-la. Afin de se procurer du cristal de qualité, elle encouragea les enfants à ramasser des bleuets.

Albertine fut dix ans sans voir aucun membre de sa propre famille. Deux de ses frères vinrent alors lui rendre visite. Environ 14 ans après leur mariage, Pierre proposa à Albertine un voyage chez les siens à Amherst. Albertine était au ciel! Passer deux semaines chez les siens, elle était ravie de joie!

Quoiqu'éloignée des siens, Albertine n'était pas pour cela de caractère morose. Elle aimait la visite, elle aimait surtout le temps des fêtes. Après la messe de minuit, Pierre passait un petit verre de vin aux cerises avant de s'approcher autour d'une table bien garnie pour le réveillon. Au Jour de l'An, c'était la même joie, la même rencontre de la parenté. Au souper de famille, on dégustait les bonnes tourtières et le ragoût de boulettes d'Albertine. Un gros arbre de Noël bien décoré faisait l'admiration des petits-enfants. L'arrivée du Père Noël était toute une cérémonie. Il sortait de la sucrerie, passait par l'écurie avant d'entrer dans la maison pour distribuer des étrennes aux petits-enfants. Tout cela était organisé par la grand'maman pour réjouir le coeur de ses petits-enfants. Les adultes chantaient et dansaient jusqu'au matin au son de la musique: Eustache St-Germain au violon, Edouard Gascon avec sa mandoline et Pierre Carrière à l'accordéon.

Ma mère était une conteuse de contes peu ordinaire. Le soir, je me hâtai de finir mes devoirs afin de m'asseoir près du poêle pour écouter ces contes dont certains pouvaient durer de 2 à 3 heures. Elle ne s'arrêtait que pour attiser le feu.

Albertine avait une dévotion toute particulière à la Ste-Vierge. Elle avait une grotte de Notre-Dame de Lourdes et durant le mois de mai, elle la décorait de fleurs naturelles. Elle ne manquait pas de payer sa dîme à l'église et à la quête de Noël, elle y déposait son cadeau pour les prêtres.

En 1945, Albertine fut opérée pour un tumeur cancéreux et fit un séjour à Toronto pour des traitements. Son époux décéda en 1946. La ferme fut donnée au fils Domina et Albertine demeura avec lui pour quelque temps. Domina décida de vendre la terre et c'est avec un déchirement de coeur qu'Albertine en fut témoin.

Albertine quitta "la deux" de Hanmer pour venir demeurer avec son fils Toussaint sur la rue Martha. Malgré sa santé chancelante, Albertine continua à faire un jardin.

Je conserve beaucoup d'admiration pour ma mère qui fut une femme vaillante au travail. Albertine Turcotte-Carrière mourut à Hanmer le 23 août 1966 à l'âge de 77 ans.



Eustache
St-Germain
au
violon



Clara Ménard - Charbonneau
(1880-1940)

par

Jean-Marie Charbonneau, ptre

Clara est née le 2 juillet 1880 à Clarence Creek en Ontario, fille de Napoléon Ménard et de Joséphine Gatien. Elle a complété à peine deux ans d'étude dans son village natal. Dès l'âge de dix ans, Clara, fille robuste, travaillait ici et là à faire du ménage chez les jeunes femmes mariées. On se partageait ses bons services car elle donnait toujours le meilleur d'elle-même. Elle se préparait ainsi pour le jour où elle deviendrait elle-même maman.

Ses parents déménagèrent à Benson Mines aux Etats Unis. C'est là qu'à l'âge très tendre de treize ans, Clara épousa Jules Charbonneau en 1893. Les jeunes époux s'établirent près des parents de Clara; ceux-ci avaient un contrat très important de coupe de bois. Clara et Jules travaillèrent pour eux.

Après quelques années à Benson Mines et ayant vécu la naissance et la mort de leur premier enfant, les époux Charbonneau décidèrent de revenir dans leur pays. En 1896, Jules et Clara vinrent s'établir à Copper Cliff où ils rencontrèrent des colonisateurs comme eux qui attendaient de s'établir près de Sudbury.

Vers 1899, Jules et Clara et leur petite famille viennent

s'établirent à Hanmer tout récemment ouvert par les colons. Ils essaient de défricher une terre au coin des chemins Desmarais et Gravel appelé aussi la 4e concession. Clara donne naissance à 14 enfants: Evariste - 1895, Roméo - 1898, Rosa - 1899, Alida - 1901, Eva - 1902, Victor - 1903, Armand - 1904, Wilfrid - 1906, Victor - 1908, Omer - 1910, René - 1911, Ovila - 1914, Juliette - 1916 et Juliette - 1919. Trois seulement vivent encore: Armand, René, Ovila.

Que de travail et d'angoisse pour ces jeunes familles. L'hiver, l'époux doit s'absenter pour travailler dans les chantiers. C'est alors que Clara devient vraiment le majordome de la jeune famille. Clara doit être prête à toutes les éventualités. C'est sûr que ses enfants peuvent aider, mais elle doit s'assurer que les animaux sont soignés, qu'il y a toujours des provisions. L'on ne peut s'imaginer toutes les peines et tout le travail que cela peut demander vers 1905, en pleine campagne brousse. C'était tellement minime ce que les jeunes foyers possédaient. Il fallait vraiment que la maman soit la femme forte de l'Évangile, celle qui est capable de subvenir à tous les besoins. À travers une discipline assez sévère, Clara essaie de démontrer à ses enfants la valeur du travail bien exécuté et de leur inculquer un esprit de foi solide.

Voici une anecdote dans le foyer Charbonneau: une petite fille est née prématurément et les parents réussissent à la faire survivre. À ce moment-là, il fallait inventer des moyens ingénieux car il n'était pas question d'incubateur. On a dû chauffer le poêle et le tenir à une très bonne chaleur égale pendant une période de cinq jours. Pendant ce temps, nuit et jour, les jeunes époux se remplaçaient à relais pour leur fillette. Elle était d'ailleurs si menue, qu'elle pouvait être placée dans une boîte d'allumettes du temps. Elle était si faible qu'elle ne pouvait émettre de sons et lorsqu'elle ouvrait la bouche pour pleurer, on en profitait pour la nourrir en se servant d'un compte-gouttes pour lui donner à peine le nécessaire à sa survie. Grâce à ces soins minutieux et à un amour illimité, la petite Rosa survécut. N'étant pas très forte, Rosa meurt quand même d'une pleurésie au début de l'adolescence.

En 1912, Jules apprend que la Colombie britannique offre du travail intéressant pour les jobbeurs* de bois. Ayant convaincu son épouse, Jules part sur le train avec sa famille, entre-

prenant la longue péripétie vers l'ouest canadien dans des conditions très austères et difficiles. Clara sait garder son calme et soutenir sa petite famille pendant ce trajet de plusieurs jours. Elle traîne sur le train un petit pot de chambre pour les besoins des plus petits.

Le goût de l'aventure étant passé, Jules, Clara et famille reviennent après deux ans vers l'Ontario pour s'installer de nouveau à Hanmer. Le lopin de terre acheté au coin de la quatrième concession devient une demeure permanente pour les époux Charbonneau.

Le jeune foyer possède des revenus bien minimes. Durant la période de la cueillette des bleuets, tous les enfants en compagnie du papa partent tôt le matin pour ne revenir que tard le soir après avoir cueilli toute la journée. D'ailleurs, c'est ce revenu qui permet aux grandes filles de se faire une dot qui leur aidera à se trouver un bon parti. Ordinairement, la maman avait beaucoup à dire dans le choix d'un futur époux ou d'une future épouse. Elle se réservait le droit de veto pour faire en sorte que les enfants choisissent un parti intéressant. A ce temps-là, c'était presque une campagne organisée pour que les jeunes gens fassent un bon mariage et soient bien établis.

Clara, en plus de tenir maison pour sa petite famille, s'occupe aussi de donner asile à sa mère, qui demeura toute sa vie avec la famille. Mais en même temps, c'est une valeur rajoutée à la famille, parce que cette aïeule possède des richesses culinaires qu'elle transmet à sa fille. Clara apprend à préparer un ragoût de boeuf d'un goût fabuleux et d'une grande richesse nutritive. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que ce ragoût est réalisé sans trop d'ingrédients et voilà toute la famille bien nourrie!

Pour économiser aussi, on apprête sa propre saucisse dans la famille Charbonneau. C'est tout un procédé qui demande beaucoup d'adresse et de savoir-faire de la part de Clara. Il faut nettoyer les tripes et préparer les viandes. Ces saucisses-maison sont très délicieuses.

Vers l'année 1928, les époux Charbonneau achètent une terre dans la 3e concession (route 69 nord). En pleine dépression, Jules et Clara essaient de faire fructifier ce lopin de terre mais ne parviennent pas à réussir. Après un travail acharné,

ils perdent cette terre et doivent retourner à leur patelin de la 4e concession vers 1932.

Clara se plaisait à réjouir le coeur de ses petits-enfants. Elle les invitait pour des visites prolongées pendant les vacances. Pour étrennes au Jour de l'An, elle préparait pour eux des petites boîtes vides en métal, boîtes qui avaient déjà contenu des pastilles, les recouvraient de tissu ou de tapisserie pour les enjoliver et y mettait quelques bonbons. C'était un cadeau bien apprécié des petits-enfants.

Clara et Jules passèrent encore quelques années sur la terre dans "la quatre" mais après le travail exigeant de la ferme et la santé de Clara qui diminuait graduellement, ils décidèrent de venir s'établir au village. On se trouve une maison au 103 du boulevard Côté. Après trois ans, Clara tomba gravement malade et elle décéda à l'hôpital St-Joseph en 1940 à l'âge de soixante ans. Elle avait vu mourir la moitié de ses enfants mais avait eu aussi la joie de voir d'autres s'établir solidement.

Clara-Ménard-Charbonneau a sûrement fait sa part dans la colonisation de notre belle communauté. Aujourd'hui, son idéal et son esprit de foi se continuent à travers ses nombreux petits-enfants et arrière-petits-enfants qui habitent dans la région. Certains sont des professionnels en éducation, d'autres ont embrassé la vie religieuse. Un de ses petits-fils, Jean-Marie, est aujourd'hui curé de la paroisse qui l'a vu grandir, une petite-fille est religieuse et directrice d'école à Alban. Tous ceux-ci contribuent à former une belle couronne à notre aïeule disparue.



4 générations
de g. à d.
Clara Charbonneau
Alida Gatien
Rolande Gatien
Joséphine Ménard



Marie Bérubé - Charette
(1893-1967)

par
Yvonne Charette-Lemieux

Marie Bérubé naquit le 15 janvier 1893 à Ste-Cécile-du-Bic, comté de Rimouski au Québec. Elle était la fille de Jacob Bérubé et d'Olive Perreault, la sixième d'une famille de douze enfants.

Jeune fille, Marie alla travailler avec ses soeurs dans une manufacture de coton à Lewiston dans le Maine aux Etats-Unis. A cette époque, des agents des Etats venaient dans la province de Québec recruter des jeunes filles pour les filatures. Ces canadiennes étaient reconnues comme de bonne travailleuses, habituées au travail ardu de la ferme et de plus, plusieurs avaient appris le métier de tisseuse ou fileuse à la maison.

Marie fit connaissance avec Emile Charette alors que celui-ci en compagnie de ses parents, étaient partis de Hanmer pour participer au congrès eucharistique à Montréal et ensuite pour assister à des noces au Sacré-Coeur-du-Bic. Une cousine Doucet présenta Marie à Emile qui demanda à cette dernière de l'accompagner pour les noces. C'était en septembre 1910. Avant son départ pour retourner à Hanmer, Emile demanda à Marie: "Quand nous reverrons-nous? — Là, je retourne travailler aux Etats-Unis, dit Marie, nous pouvons correspondre.

—D'accord" reprend Emile trop fier pour avouer qu'il ne savait ni lire ni écrire le français. Il avait fréquenté une école anglaise à Murray Mines.

Emile était le fils aîné d'Alphonse Charette, un des premiers colons de la troisième concession du canton de Capreol. Il était né au Sacré-Coeur-du-Bic mais déménagea à Hanmer avec ses parents en 1905.

De retour à Hanmer, Emile s'adresse au professeur de l'école du rang pour écrire ses lettres d'amour à Marie. Il fit même la demande en mariage par lettre. Marie trouvait qu'Emile écrivait donc de belles lettres! Sur l'avis de son père, elle écrivit au curé de Hanmer, l'abbé J.O. Roy, pour avoir des références sur ce jeune ontarien. Il faut croire que la réponse fut favorable car Marie, après une unique rencontre avec son futur, accepta la demande en mariage. Le mariage fut célébré à Ste-Cécile-du-Bic le 28 février 1911.

Le trajet par train de Rimouski à Hanmer constitua le voyage de noces. La jeune mariée de 18 ans arriva à Hanmer et pour la première année, elle demeura avec sa belle-mère Julienne qui était maintenant établie dans la deuxième concession. C'est là que Marie donna naissance à son premier enfant, Alphonse, né en décembre 1911 avec l'assistance de madame Jeanveau, sage-femme du rang, qui devait assister à la naissance de plusieurs des enfants Charette nés à Hanmer.

A l'été 1913, Marie suivit son mari à Geneva près de Cartier. C'est là que naquit Yvonne qui fut baptisée à la maison par le père missionnaire Bouvrette, S.J.

De retour à Hanmer, Emile acheta d'un monsieur Chaloux un lot en face de son père dans la "deux". Une maisonnette en bois rond y était déjà bâtie. Emile Charette et Alex Bigras donnèrent chacun un acre de terre pour le terrain de l'école.

Quelle ne fut pas la joie de Marie lorsque ses parents, Jacob et Olive Bérubé, décidèrent de venir s'établir à Hanmer. Ils achetèrent la maison du père Alphonse Charette. Leur arrivée était un samedi, et le lendemain, pendant que la famille Bérubé était partie à la messe, la maison fut la proie des flammes. Jacob Bérubé reconstruisit avec l'aide de parents et voisins. On fit un "bee"*. Plus tard, les Bérubé vendirent cette grosse maison surnommée la "maison verte", à leur gendre Emile. Jacob et

son épouse allèrent rejoindre leurs enfants résidant aux Etats-Unis. Aujourd'hui, cette grosse maison appartient à Emile et Jeanne (Bérubé) Desjardins. Elle est encore très solide malgré ses 68 ans.

Emile prenait des contrats pour la construction de moulins à scie pour les compagnies Laforest et Cochrane de Sudbury. Il était aussi contremaître dans des scieries. Il devait s'absenter mais venait à la maison à toutes les deux semaines. Marie se comptait chanceuse de ne pas avoir à s'occuper des travaux de la ferme pendant l'absence de son époux, car celui-ci embauchait quelqu'un pour s'occuper de ces tâches, entre autres J.V. Danis et Joseph Pharand. La ferme fut confiée à son frère, Ferdina Bérubé, quand la famille Charette fit un stage à Gogama.

Notre mère nous racontait un accident lors de la naissance de Laurette. Par une nuit de tempête du mois de février, Emile alla chercher madame Alec Bigras pour aider à l'accouchement. De retour à la maison, Emile s'aperçoit qu'il a perdu sa passagère en cours de route. Elle est tombée hors du cutter*. A la hâte et tout enervé, Emile rebrousse chemin et retrouve madame Bigras dans un banc de neige. Heureusement on arriva à temps!

Sur la ferme à Hanmer, on élevait des moutons. Marie cardait et filait. Elle tricotait pour la famille. Vu que sa maison était voisine de l'école, Marie pensionnait les institutrices. Je me souviens de Mlle Pleau et Mlle Grandmaison. Elle ne les faisait pas asseoir à la table de la cuisine où mangeait toute la famille mais elle les servait dans la salle à dîner. Elle se plaisait à leur préparer des petits plats spéciaux.

Emile et Marie eurent quinze enfants: Alphonse, Yvonne (Mme Camille Lemieux), Fernand, Albert, Henri, Laurette (Mme Joseph Thibault), Laurent, Germaine, Gérard (décédé à deux ans), Marcel, Rhéal (décédé à deux mois), Roger, les jumelles Paulette (religieuse, s.c.o.), et Pauline (Mme Hector Lachapelle décédée à l'âge de 24 ans) et Gaston.

Marie voulait une bonne éducation pour ses enfants, pour ses fils surtout. Après l'école primaire, les quatre aînés allèrent au Collège Bourget de Rigaud. Alphonse et Albert y suivirent des études commerciales; c'était plus pratique surtout si les fils devaient suivre les traces de leur père et s'engager en

affaires. Fernand et Henri y suivirent des études classiques. Les frais pour fréquenter ce collège étaient de \$200.00 par année, études et hébergement. Ceci exigeait des sacrifices de la part des parents.

Ce n'était pas la coutume à ce temps-là de faire instruire les filles. J'étais l'aînée des filles et je devais aider ma mère dans les travaux de la maison. Pourtant, une bonne instruction m'aurait été très utile plus tard quand je fus propriétaire de la Librairie Loisirs et collaboratrice de mon époux Camille dans la rédaction du journal hebdomadaire l'Ami du Peuple.

Notre mère était d'une discipline douce mais efficace. Pour nous punir, elle nous ordonnait de nous asseoir, nous réprimandait, nous faisait comprendre qu'on avait mal agi. Elle réussissait ainsi à nous faire regretter notre sottise. Elle était notre intermédiaire auprès de notre père lorsqu'on hésitait à lui demander une faveur.

Pendant l'absence de son époux, Marie devait conduire elle-même ses enfants à la messe et au premier vendredi du mois. Elle se rendit même à Sudbury en cutter*, une distance de vingt milles! Sa soeur Rose voulait aller à Sudbury pour acheter sa robe de noces. C'était au début de février 1917. Par une belle matinée ensoleillée, Rose et Marie se mettent en route. On avait pris des précautions pour ne pas avoir froid. Des briques chauffées dans le fourneau avaient été déposées dans la voiture. Les deux dames étaient bien emmitouflées dans des robes de buffalo. En tournant le coin Ross, le cutter* versa dans la neige avec ses deux passagères. Mais le trajet se continua sans autre incident.

Cet inconvénient d'être seule pour se déplacer fut une des raisons pour lesquelles la famille Charette déménagea à Sudbury en 1930. Aussi, il était plus facile de faire instruire les enfants en ville: les garçons au Collège du Sacré-Coeur et les filles au secondaire. On garda cependant la ferme à Hanmer où toute la famille y passait les vacances d'été pour faire les foins. C'était toujours un plaisir pour Marie d'y revenir.

Marie était bien fière de ses enfants. Il y en avait de tous les métiers et de toutes les professions: des hommes d'affaires, un médecin-radiologiste, un docteur en agronomie, trois infirmières. Elle fut chanceuse d'avoir une fille célibataire pour prendre soin d'elle et de son époux sur leurs vieux jours.

Elle se plaisait à garder ses petits-enfants pour rendre service à ses filles et à ses brus. Elle berçait les plus jeunes en leur chantant:

*“Dans ses langes blancs fraîchement cousus,
La Vierge berçait son Enfant-Jésus”.*

Bientôt ceux-ci s’endormaient au son de sa douce et belle voix.

Sur ses vieux jours, Marie récitait son chapelet quotidiennement. Elle fut toujours une femme humble et toute simple. En voici un exemple. A un banquet des Richelieu où ceux-ci avaient ce soir-là leur mère comme invitée, on demanda aux mères d’adresser la parole. Marie dit: “Moi, je n’ai rien fait d’extraordinaire dans ma vie, j’ai eu quinze enfants et il ne m’en reste que treize.” Alphonse était ému et fier de ce témoignage tout simple de sa mère.

Le 26 février 1961, Emile et Marie fêtaient à Sudury leur 50e anniversaire de mariage. A cette occasion, leurs 12 enfants et 33 petits-enfants les entouraient d’affection.

Notre mère fut paralysée pour six années à la suite d’une trombose coronaire. Elle ne pouvait plus parler, mais était fidèle à écouter chaque soir à la radio le chapelet récité par le Père Alphonse Raymond, S.J. Sa fille Germaine, avec l’aide de Marcel, en prit soin jusqu’à sa mort le 16 décembre 1967.



Marie et sa mère Olive — 1916

Bibiane Chaperon - Chénier

(1896-)

une autobiographie



Je suis née le 30 août 1896 à Verner, Ontario, fille de Joseph Chaperon et d'Elizabeth Poisson. Je fus baptisée en l'église St-Jean-Baptiste de Verner par le Père Albert Désaulniers.

Comme bien d'autres, mes parents tentèrent à deux reprises leur chance aux Etats-Unis dans le Michigan, en 1898 et en 1899, mais revinrent pour s'établir d'une façon permanente à Verner en 1905.

Je fis mes études primaires à Verner et, petite fille, le samedi et les jours de vacances, j'aimais accompagner mon père qui allait presser du foin et battre au moulin avec ses grosses machines chez les cultivateurs de l'endroit.

Je fis mes études secondaires à l'Ecole Modèle de Sturgeon Falls d'où j'obtins mon brevet d'enseignement en 1914. J'étais pensionnaire au Couvent Notre-Dame-de-Lourdes de l'endroit sous la tutelle des Filles de la Sagesse. Après ma graduation, j'enseignai deux ans à l'école du village de Verner et un an à l'école sur le chemin de Lavigne dans le rang des Poirier.

Je suis arrivée à Hanmer au début de septembre 1917 pour enseigner dans la troisième concession du canton de Han-

mer, aujourd'hui la route 69 nord. Le curé de la paroisse St-Jacques était alors le Père E. Nayl de nationalité belge.

La salle paroissiale d'aujourd'hui était alors notre église, construite en 1916 par le Père Nayl.

Mon école était construite au même endroit que l'École Publique Hanmer I d'aujourd'hui. Elle portait le nom d'école publique mais on y enseignait la religion catholique sans inconvénient car les contribuables et mon inspecteur, monsieur Gratton, étaient tous des catholiques.

Cette école était bien différente de celle qui occupe actuellement ce lieu. Elle était en billots blanchis à l'extérieur comme à l'intérieur et ne contenait qu'une seule classe chauffée avec du bois et le poêle était installé au centre de la bâtisse. Ceux près du poêle cuisaient de chaleur et ceux éloignés gelaient. C'était un poêle fait d'un gros baril d'huile auquel on avait ajouté quatre pattes. Le tout avait été fabriqué par un forgeron de l'endroit. On appelait ce genre de poêle une truie à cause de son apparence. Un jeune des environs, Delphis Landry, y faisait du feu à six heures le matin afin que la chaleur soit assez élevée pour commencer l'enseignement à neuf heures. Durant le jour, moi-même ou un élève âgé, chauffait le poêle. La seule porte de l'école restait entre-ouverte d'un bon demi-pouce à cause de la gelée qui s'amoncelait durant la nuit. Il fallait garder manteau et couvre-chaussures une partie de la matinée.

L'assistance était d'une trentaine d'élèves de la première année à la septième, mais elle baissait durant les jours froids du long hiver. De terribles tempêtes de neige fermaient les chemins, empêchant les élèves éloignés de se rendre à l'école. Les absences étaient alors nombreuses. Pendant l'automne et le printemps quand la température était plus favorable, il y avait alors pour l'institutrice et les élèves un surcroît de travail afin de rattraper le temps perdu. La discipline n'était pas un problème car on avait des enfants habitués au respect et à l'obéissance.

Mon salaire de professeur était de \$45.00 par mois et je payais \$16.50 de pension. La première année, j'ai pensionné chez Napoléon Labelle et la deuxième année chez Jacob Proulx. Pendant l'hiver de 1918, un des fils de M. Jacob Proulx

mourut et fut exposé dans sa nouvelle demeure. C'est à cette occasion que je fis la connaissance de Napoléon (Paul) Chénier qui était venu prier au corps. Nous devions nous marier au mois de juillet mais en mai 1918, Paul Chénier fut conscrit dans l'armée et y demeura jusqu'en novembre 1918, alors que l'armistice entre la France et l'Allemagne fut signée. Ce fut tout un événement de réjouissance quand le 11 novembre 1918 on nous apprit que la guerre était terminée. Mon fiancé me revenait!

Les épousailles eurent lieu au mois de février 1919 en l'église St-Jacques de Hanmer et furent bénites par le Père Nayl. De ce mariage naquirent six enfants: une fille et cinq garçons dont quatre vivent encore aujourd'hui. Armand, l'avant dernier de la famille, décédait le 15 juillet 1937 à l'âge de dix ans, du tétanos (lockjaw). Il s'était planté une écharde dans le dessus du pied et est mort neuf jours après.

Trois de nos fils suivirent les traces de leur père dans l'armée. En 1940, l'aîné de mes garçons, Paul-Emile, fut conscrit dans l'armée canadienne et en 1943 Lucien, le deuxième, partait aussi comme conscrit. En 1945, Ernest, le troisième, partait comme volontaire pour aller se battre en Belgique, en Hollande et en Allemagne. Il fit face au feu de l'ennemi et connut la vie dans les tranchées. Heureusement, les trois sont revenus sans infirmité, même pas la moindre égratignure, mais ce fut bien pénible pour nous, les parents, de les voir partir et de nous inquiéter d'eux durant toute la durée de la guerre. Raymond naquit le 7 août 1935, le cinquième des garçons. Il est aujourd'hui député au fédéral pour Chapleau-Timmins. Notre fille Antoinette, la deuxième de la famille, est mariée à Delval Paquette.

De 1919 à 1936, nous sommes restés avec mes beaux-parents, Dominique Chénier. L'été, mon époux travaillait pour le Département des Terres et Forêts comme garde-forestier. Monté dans les tours, il guettait pour les feux de forêt. L'hiver, il aidait son père sur la ferme. En 1936, nous achetions notre propre maison où je demeure encore.

J'ai toujours participé aux activités paroissiales surtout à l'organisation du pique-nique annuel, grande source de revenus pour la paroisse. Il se tenait au village près de chez Frank Dennie. Je me souviens d'un certain pique-nique au début des

années '30 alors que le Père Lionel Séguin était curé. Notre corvée, nous les femmes, était de préparer les repas. Avec l'aide du "cook"* de nos chantiers, Roger Chartrand, et de quelques amies, nous avons fait 300 tartes pour le pique-nique. On les avait fait cuire chez Dominique Chénier qui avait un poêle de chantier dont le fourneau pouvait cuire huit tartes à la fois. Le veille du pique-nique, les hommes avaient dressé des tentes de toile où de longues tables furent mises le samedi soir, afin que tout soit prêt pour le repas après la messe dominicale. Tous les mets étaient étalés sur les tables sous la tente. Pendant la nuit, un orage accompagné d'un vent violent renversa les tentes sur les tables. Quel dégât le dimanche matin, ruine complète! Adieu le pique-nique pour cette année-là, et les coffres de la paroisse furent dépourvus de ce revenu supplémentaire dont on avait grand besoin en ce temps de dépression.

En 1937, pendant cette crise économique qui dura un bon nombre d'années, nous avons connu du temps dur, une pénurie de nourriture et de vêtements. Pendant la guerre 1939-45, tout était rationné. Il fallait nous contenter de ce que les coupons émis nous permettaient d'acheter: viande, beurre, sucre et thé. Aujourd'hui, nous les aînés, n'avons pas besoin de leçons d'économie car nous l'avons apprise par expérience personnelle. Il y avait de l'aide qui nous venait du gouvernement, ça s'appelait le secours direct*. Il n'y avait que le père de famille qui pouvait travailler (quand il y avait du travail). Le salaire reçu pour chaque journée travaillée était déduit du secours direct.

Après le grand bonheur éprouvé lors du retour de la guerre de mes trois fils, sains et saufs, mon époux me fut enlevé par la mort en 1951.

Mes revenus par la suite étaient minimes. J'avais deux pensionnaires, mais cela n'était pas suffisant pour boucler le budget et rencontrer les dépenses: nourriture et entretien de la maison. J'ai dû employer les quelques talents que Dieu dans sa grande miséricorde m'avait accordés pour pouvoir joindre les deux bouts. Je faisais de la couture, du tricot et du crochet pour les autres. J'ai fait de la suppléance comme institutrice de 1955 à 1961, d'abord dans la deuxième concession où en 1955, j'ai remplacé Martha Gatien de mars à juin. J'ai remplacé aussi de temps à autre dans les écoles du village.

J'ai eu 85 ans en août dernier. Ma santé est encore assez bonne mais mes jambes sont affaiblies. Je tricote, je crochette, je brode mais c'est comme passe-temps car aujourd'hui je n'ai plus de difficulté à balancer mon budget.

Dans ma vie, j'ai toujours accepté tout sans murmurer contre la divine Providence. J'espère vivre encore quelques années, entourée de l'affection de mes 5 enfants, de mes 24 petits-enfants et 11 arrière petits-enfants.



English-French Third-Class Certificate.

This is to Certify that *Miss Mary B. Chapiron* having attended in 1913 the prescribed session at the Provincial English-French Model School at *Sturgeon Falls*, and passed the examinations required by the Department of Education, has been granted a **Third-Class Certificate of Qualification**, as Public School Teacher, said certificate to be valid for *five years* from the date hereof, in any English-French School in Ontario.

Dated at Toronto this *30th* day of *June* 191*4*

Registered Number *3891*.

H. W. Anglin, M.A.
Registrar.

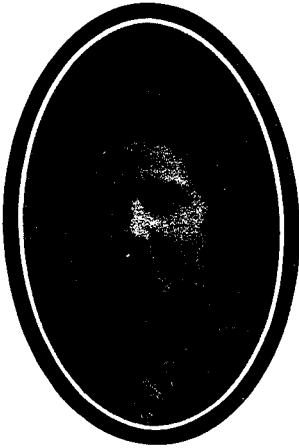
R. V. Payne
Minister of Education.

Form 121, 9th Ed., Jan., 1913.

The holder of this certificate is pledged to teach in the English-French schools of the Province of Ontario for at least the first year of teaching experience subsequent to the date of this certificate.

A violation of this pledge renders this certificate invalid.

Mon brevet d'enseignement



Eugénie Duchesne - Proulx - Côté
(1898-1972)

par

Yolande Proulx-Fournier

Eugénie a vu le jour dans un petit village du bas St-Laurent à Sainte-Blandine à peine quinze milles au sud de Rimouski. Ses parents Ferdinand Duchesne et Marcelline Proulx, étaient de vaillants cultivateurs. Ils furent comblés de joie le 6 février 1898 quand Eugénie, la deuxième fille et leur sixième enfant vint réjouir leur foyer. Elle fut suivie par cinq autres frères et soeurs.

Elle fréquenta l'école rurale et compléta avec grand succès son cours primaire. Son idéal était de poursuivre ses études à l'Ecole Normale en vue de devenir institutrice, mais ses parents, pionniers de la paroisse, avaient besoin de ses services à la maison. C'est alors qu'elle passa quelques mois chez une couturière où elle apprit l'art ménager, le tissage et surtout la couture dans laquelle elle excella toute sa vie.

Albert Proulx, celui qui devait être son futur époux, avait quitté Ste-Blandine pour venir en Ontario à la recherche d'une mine d'or. En 1921, il retourna chercher celle qu'il aimait, et ils se marièrent en l'église Ste-Blandine le 20 septembre de cette même année.

Eugénie quitta alors son village natal et tous les siens pour suivre son mari à Hanmer. Ils demeurèrent chez ses beaux-

parents jusqu'à la naissance de l'aînée, Gertrude. Au retour du chantier, Albert loua un logis près de la voie ferrée où ils habitèrent jusqu'en 1924, date où il acheta une ferme de 300 arpents, munie d'une petite maison de pièces de bois rond dans le sixième rang de Garson. Cette terre était loin d'être fertile, et Eugénie dut jouer le rôle de fermière pendant que son mari devait travailler aux mines pour suppléer au revenu familial.

En plus d'être mère de sept enfants et d'accomplir tous les travaux domestiques que cela exige, elle s'adonnait aux soins de la ferme, allait faire le marché à Capreol en carriole, et trouvait le temps de faire la couture pour des clientes afin de gagner un peu d'argent.

En pleine crise économique de 1930, alors que son mari se voyait congédié de son travail de mineur, et qu'il venait de perdre un immeuble à Sudbury faute de ressources financières pour faire face à une dette de \$1,000.00, voilà que la petite maison de ferme passe au feu. Heureusement, les enfants réussirent à s'échapper, grâce à l'habileté de l'aînée, Gertrude, qui n'avait que onze ans à l'époque. Ces événements successifs frôlant la catastrophe auraient pu amener ce couple au bord du désespoir, mais ayant foi en Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en Lui, ils prirent leur courage à deux mains et reconstruisirent la maison de la ferme. Malgré leur pauvreté, ils accueillirent avec joie leurs trois derniers enfants qui naquirent pendant cette période si difficile.

Vivre près de la voie ferrée était intéressant, surtout pour les enfants qui n'avaient que pour seule distraction de "bonjourer"* les conducteurs de locomotives et de cueillir les petits fruits sauvages de l'été. Je me souviens entre autre, alors que j'avais environ neuf ans et que ma soeur cadette, Aline, n'en avait que trois, je me sauvai cueillir des bleuets le long de la voie ferrée pendant que la petite dormait. A son réveil et à l'insu de maman qui était malade au lit, elle décida de venir aider à sa grande soeur Yolande. Au passage à niveau, elle fit une dizaine de pas sur le chemin de fer pendant que le sifflet de la locomotive avertissait de toutes ses forces. Maman l'aperçut à cet instant même et envoya vite Claude, onze ans, au secours de la petite. Tout à coup par inspiration providentielle, la petite rebroussa chemin et quitta la voie ferrée juste à temps pour laisser le train filer à toute vitesse.

Trois familles seulement habitaient ce rang et en 1945, notre voisin immédiat déménageait au village. Vu qu'Aline, la plus jeune aurait eu deux milles à marcher seule pour commencer l'école rurale, la famille décida en faveur d'un déménagement au village de Hanmer dans une jolie maison à deux étages voisine de l'église. Après quelques années, mon père qui n'avait rien d'un cultivateur, mais qui regrettait les bons oeufs frais de la ferme, se bâtit un poulailler et garda quelques volailles. Ma mère, s'objectait finement en ces termes: "Monsieur le Curé Charpentier n'aimera pas la compétition que le coq lui fera pendant son sermon". Quand la station du radar fut construite, ce poulailler et le garage furent transformés en maisonnettes à cause de la pénurie de logements qu'avait provoquée l'affluence de nouvelles familles.

Au village, Eugénie continua à contribuer sa part au revenu familial. Elle faisait la lessive des religieuses ainsi que de la couture pour de nombreuses clientes du voisinage. Elle accomplissait tous les travaux de cuisine, de couture et d'entretien pour la famille. Les quatre plus jeunes fréquentaient l'Ecole Secondaire St-Jacques de Hanmer jusqu'à la dixième année. Les deux garçons, Bertrand et Claude, poursuivirent leurs études au niveau secondaire; le premier à l'Ecole Technique de Sudbury, l'autre à l'Ecole Commerciale de Sudbury. Mais Eugénie s'objectait à ce que ses filles soient mêlées à l'ambiance de l'école publique. C'est alors que trois des quatre filles s'acheminèrent vers Ottawa afin de poursuivre leurs études: Noëlline pour son cours d'infirmière (1945), Yolande (1949) et Aline (1958) pour leurs études secondaires. Pour sauvegarder la langue et la foi de ses enfants, elle sut s'imposer de grands sacrifices. Elle redoubla de zèle à faire de la couture supplémentaire pour aider son mari à défrayer les dépenses que nécessitait la pension de leurs filles à l'extérieur.

Au printemps de 1949, voilà que Yolande demande à ses parents la permission de réaliser son appel à la vie religieuse. Cette demande suscita de nombreuses discussions. Eugénie réussit à convaincre son époux par sa logique très solide. Albert finit par céder sous cette pluie de raisonnements serrés. Elle ne pouvait pas accepter "non" comme réponse: ainsi une fois de plus, Eugénie réussit à plaider avec succès la cause de ses enfants. Il finit par fléchir à la grande joie de celle qui voulait donner sa vie au Seigneur. J'attribue cette grâce d'une

vocation religieuse aux prières et à l'exemple de ma mère qui, malgré ses nombreuses occupations, participait généreusement aux activités des Dames de Ste-Anne. Elle exhortait ses filles à se joindre aux Enfants de Marie et n'épargnait rien pour faire éclore et développer en nous la foi de notre baptême. Je me souviens quand nous habitions encore la ferme, elle et nous les enfants, marchions trois milles à l'église pour la messe dominicale ainsi que pour les premiers vendredis du mois et ceci à jeun depuis minuit.

Une autre tradition qui lui tenait à coeur était les réunions de famille. Comme son mari était l'aîné des enfants demeurés en Ontario après le départ de leur père pour Rimouski, les fêtes de Noël, du Jour de l'An et des Rois étaient des occasions pour des réunions de famille. C'était alors, soit le réveillon après la messe de minuit, ou les repas à la tourtière et au ragoût de boulettes. La soirée se passait à chanter des chansons à répondre jusqu'aux petites heures du matin.

Son mari Albert, en congé de maladie pendant au delà d'un mois, dut retourner au travail sous les ordres du médecin de la compagnie INCO. Une semaine et un jour exactement après son retour au travail, soit le 6 mars 1962, il décédait subitement fauché par une crise cardiaque devant les fournaises de la fonderie de Copper Cliff. C'est à cette époque qu'Eugénie pleura longtemps celui qu'elle avait tant aimé, mais dans son grand deuil, elle accepta avec soumission la volonté de Dieu. Dans les années qui suivirent, on aurait dit que son mari avait emporté avec lui toute sa santé qui devint très chancelante.

Quelques mois après le décès d'Albert, Joseph Côté, un voisin, perdait aussi son épouse. C'est au mois de juin 1963 qu'Eugénie et Joseph s'unissaient par les liens d'un deuxième mariage. Ils vécurent heureux pendant à peine sept ans jusqu'à ce que son deuxième mari la quitta pour le ciel, le 2 mars 1970.

Lors des dix dernières années de sa vie, maman était beaucoup moins active à cause de sa santé précaire. Après la mort de son époux Joseph, elle quitta Sudbury pour venir habiter chez sa fille Yolande à Ottawa. Elle succomba à une crise cardiaque qui la foudroyait le 13 septembre 1972, après

à peine deux semaines d'hospitalisation. Son fils Bertrand l'avait précédée dans l'au-delà huit jours auparavant.

Voilà bien le récit de la vie toute imprégnée de courage, d'endurance et de bonté que vécut Eugénie dans sa province d'adoption, l'Ontario. Elle était grandement attachée aux siens, et surtout à son père qu'elle admirait pour ses belles qualités de droiture et d'honnêteté. Tout au long de sa vie, elle plaça son devoir d'épouse et de mère au-dessus de son caprice personnel. Elle fut un modèle pour ses enfants; modèle dans la pratique religieuse, dans la sauvegarde de la langue et de la foi. Elle n'épargnait aucun sacrifice quand le bien de ses enfants était en cause. Aujourd'hui, nous ses enfants, regrettons vivement son absence mais nous nous réjouissons à la pensée qu'elle doit avoir une belle place là-haut. Nous gardons un souvenir qui sait nous inspirer lors des moments difficiles de notre pèlerinage sur cette terre.



Eugénie
et
Albert
au
village

Méziliore St-Germain - Côté
(1896-1962)

par
Gilberte Côté-Lelièvre



Mézilia, tout le monde l'appelait ainsi, est née à l'Ile-du-Calumet au Québec. En 1900, elle arrive à Hanmer avec ses parents, Mathilda St-Michel et Joseph St-Germain. Les St-Germain se prennent un lot au coin nord-ouest du boulevard Côté et du chemin qui mène à Capreol.

Mézilia racontait à ses enfants un souvenir d'enfance: celui du chapelet volé. Un passant vendait des objets religieux de porte en porte. Mézilia, alors âgée de sept ans, osa retirer un chapelet de la valise ouverte du colporteur. Le passant ne s'en rendit pas compte et continua sa route chez les Turcotte. Après son départ, le père St-Germain s'aperçut de l'incident. Il prit sa Mézilia par l'oreille et la conduisit de l'autre côté du chemin pour lui faire remettre le chapelet au vendeur. La fillette obtint son pardon et celui-ci lui donna le chapelet.

A l'âge de douze ans, après avoir marché une semaine au catéchisme avec les élèves de sa classe, Mézilia fait sa première communion et sa confirmation à la paroisse Notre-Dame-du-Rosaire de Blezard.

A l'âge de seize ans, Mézilia travaille à Toronto au service d'un couple McDown. Ses talents en art ménager sont haute-

ment appréciés et elle est très bien rémunérée pour ses services.

A son retour à Hanmer, elle rencontre l'homme de ses rêves, Joseph Côté. Ce jeune homme blond aux beaux yeux bleus était venu travailler sur la ferme de son frère Etienne. Jos. achète la terre avoisinante de Napoléon Lepage en 1917 dans la troisième concession du canton de Capreol. Le 28 avril 1919, Mézilia épouse Joseph-Antoine Côté, natif de Fall River, Massachusetts, Etats-Unis.

Le nouveau couple s'installe sur leur ferme à trois milles à l'est de la maison paternelle des St-Germain. Les travaux de défrichage et de construction achevés, Jos. et Mézilia y passent le premier hiver. C'est là qu'ils élèvent leur famille. Sept enfants sont venus bénir l'union des deux époux, cinq filles et deux garçons: Gilberte, Françoise, Rose-Yvonne, Roméo, Camille, Denise et Georgette.

Le dimanche, Mézilia se rend à la messe avec son mari. Les enfants plus jeunes sont laissés avec le grand-père St-Germain en cours de route. Dès le retour de la messe, la grand'mère Mathilda s'affaire à préparer le repas familial. L'après-midi se passe à échanger des nouvelles de l'actualité, à faire des projets et à parler des expériences des enfants. On en profite pour discuter avec les aînés des problèmes de la ferme, afin d'en trouver une solution.

Dès le début de son mariage Jos. travaille pour une compagnie ferroviaire, le Canadien Pacifique. Il doit s'absenter pendant une ou deux semaines à la fois. Mézilia doit donc s'occuper des travaux de la ferme. Pour soigner les animaux, elle monte sur le mulon* pour jeter le foin en bas. Elle pompe l'eau à bras pour les abreuver.

Dans le foyer, les activités ne manquent pas. Sa prière du matin achevée, elle se relève et dit à ses enfants: "Je suis bonne pour la journée!" Mézilia tourne ses longs cheveux noirs soigneusement coiffés sous un bonnet. Elle fait le signe de la croix avant de pétrir le pain pour la famille et aussi avant de battre la crème en beurre. Ensuite c'est la couture, le tricot et le crochet. Elle fabrique fort bien les sous-vêtements, la dentelle pour jupon et le cache-corset. Elle cultive son jardin, ses fleurs, ses framboisiers et fait la cueillette de fruits sauvages.

Mézilia aime à s'amuser avec ses enfants. Elle joue à la balle avec eux, leur raconte des histoires enfantines et leur chante des comptines* sur la balançoire.

Mézilia est une femme obligeante pour ses voisins. Elle soigne les malades et agit comme sage-femme auprès de quelques mamans. Elle traduit ou écrit des lettres pour eux. Elle a eu à s'occuper avec l'aide de son mari de la fabrication d'un cercueil pour la mère des amis de ses enfants. Ce fut une expérience pénible pour elle.

Pour avoir la compagnie de personnes adultes pendant que son époux travaille à l'extérieur, elle pensionne les institutrices de la petite école du rang: les demoiselles Larocque, Dumouchelle, Drennan, Joubert et Levesque. On fête la Ste-Catherine et le Mardi gras. C'est là l'occasion de rencontrer les jeunes Proulx, Côté, Dupuis, Bérubé, Labelle, de rire et de chanter.

En 1932, Jos. et Mézilia organisent un "bee"* de grange. Les ouvriers arrivent avec d'énormes haches. Les billes sont entaillées et assemblées. Les murs sont montés. Pendant que les voisins et amis travaillent, les enfants transportent les copeaux de pin à la maison pour le chauffage. Les femmes sont préoccupées par la préparation des repas.

Mézilia fait son propre vin de bleuets, de cerises et de pissenlits. Elle fabrique aussi du "porter"* avec de l'orge grillée. Cette boisson est un bon tonique pour le sang.

En 1939, la guerre oblige les familles à changer leur mode de vie. C'est le temps des coupons pour obtenir du sucre et du beurre. On en échange, on partage avec les familles défavorisées. La plus grande peine de Mézilia est de voir ses parents partir de la terre paternelle pour se réinstaller à St-Charles, paroisse à 45 milles de Hanmer.

Les enfants grandissent. Il faut penser à une éducation plus avancée que l'école rurale. D'ailleurs, les exigences du marché du travail le demandent. Afin de leur donner une éducation secondaire, les filles sont placées en pension au village chez les Ross et Tremblay afin de pouvoir fréquenter l'école St-Jacques où l'on enseigne alors le cours secondaire.

En 1941, c'est le cinquantième anniversaire de mariage de

Joseph St-Germain et Mathilda St-Michel. Alors, Mézilia organise une célébration grandiose pour les noces d'or de ses parents. Comment loger tous ses invités? La fête aura lieu en plein air dans sa cour et un abri sera construit pour servir les repas. Les invitations sont envoyées plusieurs mois à l'avance. Les frères et soeurs du couple à l'honneur arrivent de Rouyn, d'Ottawa, de Montréal, de Hamilton, de Toronto et de Sudbury. Quelle belle fête! Les pionniers de Hanmer s'en rappellent bien!

Mézilia est membre des Dames de Ste-Anne. La réunion mensuelle de ces dames a lieu le dimanche après la grand' messe. En attendant leur épouse à la porte de l'église, les hommes jasant et fument tout en écoutant la voix du crieur qui annonce les événements sociaux de la semaine. A ces rencontres des Dames de Ste-Anne, les mamans reçoivent les conseils nécessaires pour guider leur famille dans la bonne voie. Elles y puisent aussi le réconfort pour faire face aux déboires de la vie. Au mois de juillet, c'est le triduum*. Le Père Charpentier ne manque pas de nous avertir de veiller à la pudeur pendant la saison estivale. Gare aux toilettes écourtées et aux robes décolletées. Grand patriote, l'abbé exhorte ses paroissiennes à être les gardiennes de la langue et de la foi. Lors de la procession à la Fête-Dieu, bannière en main, les Dames de Ste-Anne précèdent fièrement le saint sacrement.

C'est maintenant pour Mézilia le temps de voir ses propres enfants partir de la maison pour fonder à leur tour un foyer. Ce sont des préparatifs pour les noces. D'abord c'est Gilberte qui épouse Emilien Lelièvre en 1943, Françoise se marie avec Grégoire Bertrand en 1944, Rose-Yvonne avec Florent Lelièvre en 1945, Roméo avec Bernadette Blais en 1951, et ensuite Denise épouse Emile Bossé en 1952. En dernier lieu, en 1953, il y a un mariage double: Camille avec Thérèse Hamilton et Georgette avec Normand Coulombe.

Il faut établir de nouveaux liens avec les gendres et les brus. Bientôt, c'est l'arrivée de petits-enfants qui fait son bonheur. Elle vit pleinement sa vie de grand'maman.

En 1944, Jos. et Mézilia déménagent à Sudbury, au 393 de la rue Montagne. Ils continuent à recevoir leurs enfants le dimanche et le repas est animé de causeries familiales. Dire que les tartes aux pommettes de Mézilia sont les meilleures au monde, les petits-enfants en sont tous d'accord. D'autant plus

qu'elle leur à donné la tâche de cueillir les pommettes de l'arbre géant qui dépasse la maison en hauteur.

Jos., retiré et pensionné du C.P.R., aime à se rendre à son chalet d'été bâti par lui-même sur les bords du lac Whitewater à Azilda. Le couple aime à se balader en bateau sur le lac. Le dimanche, les enfants sont les bienvenus et Mézilia se fait un plaisir de les accueillir à bras ouverts.

En 1955, un incendie au 3e étage oblige le couple Côté à revenir à Hanmer. Ils s'installent au village où ils vivent ensemble encore dix ans.

La santé de Mézilia s'amointrit. Elle meurt à l'hôpital St-Joseph de Sudbury le 17 juin 1962.



Noces d'Or de M. et Mme Jos. St-Germain



Marie Denis - Démoré
(1880-1931)

par
Constant Démoré

Marie, fille de Simon Denis et de Julienne Thiévin est née le 5 juillet 1880 à Le Havre, au nord de la France. Deux frères, Louis et Julien, la précèdent.

Les ravages de la guerre portent plusieurs familles à tenter aventure au Canada. On s'engage par signature à venir défricher une terre de colonisation au Canada.

Marie n'a que huit ans lorsque la famille quitte son pays natal. Les familles Démoré, Lelièvre, Tassé font aussi partie de ce groupe de nouveaux colons venant en Nouvelle-France. On se rend à Montréal et y réside pour quelque temps. Simon et sa femme travaillent chez un jardinier. Plus tard, on se procure une terre à St-Michel-de-Wentworth. On y demeure pendant au moins une quinzaine d'années. C'est là que Marie et ses frères reçoivent leur éducation.

En 1903 quelques-unes de ces familles viennent s'installer sur les terres dans "la deux" de Capreol dans Hanmer, à une vingtaine de milles de Sudbury. Ces familles continuent à se voisiner et c'est ainsi que Marie rencontre son prince charmant, Eugène Démoré. C'est le 19 novembre 1905 que ces deux amoureux unissent leur destinée en l'église Notre-Dame-du-Rosaire de Blezard Valley. Marie a alors vingt-cinq

ans et Eugène en a vingt-sept. S'étant procurés une terre dans le même rang que celle de leurs parents, les nouveaux époux doivent défricher et préparer la terre à la culture. Durant les hivers, Eugène doit aller aux chantiers tandis que Marie demeure à la maison. Au printemps et à l'été, les travaux se font pressants car les gens de ce temps ont de grande ambitions.

En 1906 naît un fils Emile, suivi d'Ernest l'année suivante, d'une fille Eugénie en 1909 et de Constant né le 1er janvier 1917. On continue toujours à travailler la terre, à la cultiver et à l'embellir. On augmente le troupeau. Marie s'applique à faire du bon beurre qu'elle va vendre à Capreol, ainsi que du lait et des oeufs frais. Tout au long des hivers elle tricote des bas et des mitaines pour la famille. Elle fait des couvre-pieds d'étoffe et crochète de belles dentelles pour ses tabliers, ses nappes et ses taies d'oreillers. Elle aime cuisiner et se plaît particulièrement à faire son "gâteau aux plumes"*. Elle sait aussi faire un bon miel avec des pétales de roses et du trèfle rouge.

Marie s'entend bien avec ses voisines, les épouses de Jean-Marie Lelièvre, Xavier Roy, François Périard et Adolphe Girard. Ce fut un plaisir pour elle de se lier d'amitié avec la famille Joly venue de France en 1929 pour s'installer à Hanmer, à quelques milles de chez elle. C'est alors qu'elle se réjouit de causer avec eux, ce qui lui rappelle de beaux souvenirs de son pays d'enfance.

Cette mère de famille est très active dans sa maison et dans son milieu. Elle s'empresse d'aider lors des pique-niques de la paroisse. Elle assiste régulièrement à la messe du dimanche et aux réunions mensuelles des Dames de Ste-Anne. Elle sait rendre service. Après plusieurs années de labeur ardu, de grande générosité et de dévouement envers sa famille et envers sa paroisse, elle doit subir une opération grave à laquelle elle succombe le 19 décembre 1931, à l'âge de 51 ans et cinq mois. Tout au long de leur vie, Marie et Eugène mirent en pratique ce que leur dit le poème qui suit, écrit sur leur certificat de mariage.

I

Le plus beau jour que le Seigneur
 Nous ait donné sur cette terre,
 Celui qui grave dans notre coeur
 Un souvenir que rien n'altère,
 C'est le beau jour où deux époux,
 Pleins d'espoir, à la fleur de l'âge,
 S'unissent par les liens si doux,
 Sacrés le jour du mariage.

II

Vos douces mains, devant l'autel,
 Pour toujours, se sont enlaçées,
 Alors le prêtre demande au Ciel,
 Que vos prières soient exaucées.
 Il prie encore, pour que jamais,
 Un rien ne trouble votre ménage,
 Que le bonheur y soit parfait,
 Comme au beau jour du mariage.

III

Toi, jeune époux, pense au labeur,
 Qui dans la vie est nécessaire.
 Pour assurer tout le bonheur,
 De la compagne qui sut te plaire.
 Fais serment de l'aimer toujours.
 Veille sur elle aux jours d'orage,
 Et garde lui le même amour,
 Qu'au jour heureux du mariage.

IV

Toi, jeune épouse, en ce moment,
 Où t'apparaît une autre vie,
 Promets-toi d'être à chaque instant,
 Celle qu'en rêve, avait suivie,
 L'époux qui t'a donné son coeur.
 Aime-le bien, et davantage
 Dans l'affliction, dans le malheur,
 Qu'au jour heureux du mariage.

Souvenir du Mariage
 de Eugène Dinnarist et Albane Denis
 célébré le 19 Novembre 1905
 en l'Eglise de St. Léger Vallée ont

Julia Millette - Denis
(1885-1975)

par
Gabrielle Denis-Landry



Julia Millette-Denis est née le 10 novembre 1885 au Lac Argenté, province de Québec. Elle est décédée le 27 mars 1975 à Sudbury, en Ontario. Ce qu'elle a vécu est un témoignage réel de la vie pionnière de notre région; ce qu'elle a transmis est indéniablement une profonde compassion pour son prochain, un véritable amour de la terre et un courage infatigable face aux difficultés, qui, à certains moments l'ont entravée.

Fille de Charles-Adonias Millette (1859-1957) et de Clémence Mourez (1863-1939), Julia fut la quatrième d'une famille de quinze enfants. Elle reçut les sacrements du baptême et de la première communion dans la maison paternelle qui à ce temps, servait d'église aux gens de la région du Lac Argenté. Une fois le mois, le curé s'y rendait afin de célébrer la messe. Après la cérémonie, la famille Millette s'occupait de nourrir tous les paroissiens dont la plupart se préparait pour un long trajet de retour. Les Millette partagèrent ainsi leur foyer pendant plus de dix ans.

Julia portait main-forte dans les nombreux travaux de la maison et de la ferme. Elle ne connut donc point la routine d'une écolière. Il lui arrivait de partir, quelques semaines à la

fois, afin de travailler chez des gens que ses parents connaissaient. Elle parvint malgré ses multiples tâches, à assister à quelques classes d'un monsieur Foixdevos, homme très instruit, dans une maison du voisinage que le père de Julia avait aménagée en école. Elle devint ensuite autodidacte.

A l'âge de dix-neuf ans, Julia épouse Julien Denis, un Français, qui comme son père avait adopté le métier de fermier. Julien avait traversé de St-Mars-La-Jaille en France au Canada, avec la famille Denis, à l'âge de sept ans. C'est en travaillant qu'il fit rencontre avec Julia. Julien portait les billots de bois qu'il défrichait sur sa terre, au Lac des Seize-Iles tout près de la demeure des Millette. Il devint ami de la famille, et put ainsi courtiser facilement sa Julia.

Le mariage eut lieu le 31 juillet 1905 à Montfort, Québec. Julia avait elle-même préparé son trousseau et fait son gâteau de noces. Sa soeur Clémence lui servait de fille d'honneur et son beau-frère, Louis Denis, agissait comme garçon d'honneur. La cérémonie du mariage se déroula le matin et fut suivie d'un dîner chez les Millette.

Le mariage annonçait le départ de Julia. Elle entreprendrait désormais une vie de pionnière en Ontario, à Hanmer, où la famille Denis s'était établie depuis déjà un an. Il lui fut difficile de quitter sa famille, ne sachant point quand elle les reverrait. Elle laissait Joséphine (1881-1947), Adonias (1883-1957), Joseph (1884-), Clémence (1887-1959), Julien (1890-1968), Marie-Anne (1892-), Bernadette (1895-), Armand Louis (1897-1981), Anna (1900-1959), Eugénie (1901-), Gabrielle (1903-1969) et le souvenir de Marie Blandine née en 1893 et décédée la même année. Elle ne partagea point l'enfance de ses plus jeunes frères, Amable (1906-1947) et Henri (1908-1980), nés après son départ. Elle ne les connut que plus tard.

Le 18 août 1905 voit leur arrivée à Hanmer. Ils s'installent avec la famille Denis en attendant la construction de leur propre maison. Julien avait auparavant obtenu du terrain dans la concession deux de Capreol. Le gouvernement à l'époque, laissait la terre si son habitant promettait de défricher deux acres par année. Après avoir déboisé six acres, un brevet de terrain était donné, reconnaissant officiellement le défricheur comme propriétaire. Sur cette terre achetée de leur travail, ils y bâtirent une petite maison en bois rond et y vécurent pendant

un an. Ils reconstruisent par après, à l'autre bout de leur terrain, soit la concession trois de Capreol. Le terrain étant plus haut, le rendement agricole promettait d'être meilleur. Ils vécurent dans cette maison pendant quarante-trois ans.

Entre ces murs, la nouvelle famille Denis vit le jour. Julia enfanta six filles et trois garçons; Anne-Marie (1906-1918), Henri (1907-), Véronique (1909-1933), Julienne (1910-1930), Simone (1916-), Simon (1918-), Clémence (1920-1935), Gabrielle (1921-) et Alexis (1923-). C'est avec eux qu'elle partagea, pendant les longues soirées où elle tricotait et cousait, l'ennui qu'elle ressentait à l'égard de sa famille qu'elle avait laissée au Lac Argenté. Le souvenir si bien présent de ces êtres aimés lui faisait rappeler les événements importants qui ont marqué la vie familiale des Millette au Canada, tels la guerre en France où son grand-père maternel avait été crûment tué (1868) par les Allemands et la traversée de sa mère peu après de Bésançon, France. Julia transmit à ses enfants, comme sa mère le lui avait auparavant fait, l'histoire de sa famille qui se perpétuait maintenant en eux à Hanmer.

Le mode de vie à Hanmer était simple mais exigeant. Les corvées de la ferme et les travaux ménagers n'étaient point facilités par la technologie moderne dont nous jouissons aujourd'hui. Julia accomplissait donc ses nombreuses besognes à la main.

Elle lavait le linge au moyen d'une cuve d'eau, d'une planche à laver et de savon domestique qu'elle faisait elle-même avec le suif de boeuf. Afin de minimiser les maladies, le linge nettoyé était stérilisé dans un récipient d'eau bouillante sur le poêle.

Elle boulangeait deux fois par semaine, pétrissant une dizaine de pains à la fois. Elle faisait son beurre et le gardait salé dans des pots de grès. Les conserves de fruits et de légumes étaient préparées dans des pots de verre stérilisés et ensuite cuits à la vapeur.

Au printemps, Julia semait un grand jardin. Comme elle aimait particulièrement les fleurs, elle les cultivait en abondance. Elle dévouait plusieurs heures l'été à l'entretien de son jardin et de ses fleurs, assurant toujours une riche récolte de légumes.

En plus de la routine domestique, elle connaissait bien la vie de l'habitant commençant sa journée à six heures du matin avec la traite des vaches. Ils élevaient les poules, le boeuf et le porc. Le lard se conservait salé et le boeuf était tué tard l'automne afin de pouvoir le garder gelé dans un hangar. C'est à l'automne aussi qu'ils achetaient leur réserve de farine, de sucre blanc, de cassonade, de farine d'avoine, d'haricots secs et de raisins à tarte pour le long et dur hiver.

Pendant la saison froide, les femmes du rang se rencontraient, piquant ensemble des couvre-pieds et échangeant des recettes. Julia, singulièrement douée pour la couture, se livrait à la confection de ses propres patrons. Les soirées consistaient de parties de cartes avec leurs voisins, Philorome Gascon et Albert Forget.

Le temps des fêtes permettait toujours certaines gâteries. A Noël, les plus vieux se rendaient à l'église en cutter* pour la messe de minuit. C'est au Jour de l'An cependant qu'avait lieu la réunion de famille et que se déroulaient les festivités. Les enfants recevaient des bonbons et quelques fruits. Julien, bon joueur de violon et d'accordéon, égayait la maison de ses rigodons. Les voisins se joignaient à eux pour la soirée.

Autant la vie pouvait être sereine, autant pouvait-elle être troublée. Julia fut durement éprouvée par la mort de quatre de ses enfants. Anne-Marie, l'aînée, sa compagne lorsque Julien allait aux chantiers, est morte à l'âge de douze ans. Lors de la première guerre mondiale, les hôpitaux furent remplis de patients atteints de la grippe espagnole. Anne-Marie fut admise à l'hôpital à ce temps, souffrant d'une crise d'appendicite. Les médecins, occupés par de trop nombreux patients, ne purent lui fournir tous les soins nécessaires. Elle est décédée au mois de novembre 1918, quelques jours avant l'armistice.

Julienne, à l'âge de dix-neuf ans, succomba à une infection de l'intestin. Malgré le dévouement et les soins que lui prodiguait Julia en se rendant à l'hôpital St-Joseph tous les jours en train, Julienne est décédée au mois de mai 1930.

Véronique, après seulement quatre ans de mariage, fut atteinte d'une tuberculose pulmonaire. Les victimes de la tuberculose, maladie inguérissable à l'époque, devaient se résigner à la mort dans un sanatorium. Véronique laissait aux

soins de Julia, sa fille Julienne âgée de deux ans, pour mourir au mois de janvier 1933 à l'âge de vingt-trois ans.

Clémence, faible de coeur, est morte à la maison après neuf jours de maladie, au mois de janvier 1935. La médecine peu avancée ne put l'épargner et Julia dut subir encore une fois, la perte d'une de ses filles, celle-ci âgée de quinze ans. Puisque Clémence était morte à la maison, Julia, avec l'aide de sa fille Simone et d'une voisine, Alma Forget, dut "l'ensevelir" en attendant l'arrivée du cercueil.

Julia, bouleversée par ces décès, devait en plus surmonter les périodes de deuil qui suivaient. Le corps était exposé à la maison pour deux jours. Une couronne avec de longs rubans était placée sur la porte de la demeure pour annoncer la mortalité dans la famille. La couronne blanche signalait la mort d'un enfant, la couronne grise celle d'un adolescent, violette celle d'une femme et noire celle d'un homme. Une lisière de crêpe noir était cousue au bras gauche des manteaux des membres de la famille et portée pour un an. Les voisins, les amis et la famille se réunissaient pour prier tant la nuit que le jour. Julia montrait une force de caractère exceptionnelle. Femme pieuse, elle acceptait ces épreuves et toujours maintenait une foi qui lui était source d'espoir.

Malgré ses chagrins, Julia ne négligeait jamais ceux qui l'entouraient. Elle prêtait main-forte aux voisins qui étaient dans le besoin. Elle agissait comme femme-sage, indispensable à la naissance des nombreux enfants de l'arrondissement. Après l'accouchement, elle passait une dizaine de jours à relever la maman et à donner le bain au nouveau-né, tout en s'occupant des repas pour le restant de la famille.

Sur la ferme, Julien maintenait l'industrie laitière, vendant le lait à la laiterie Standard de Sudbury. Il vendait aussi le bois de sciage et Julia se rendait au marché de Sudbury, une fois la semaine. Elle contribuait au revenu de la ferme avec la vente de son beurre, des oeufs et des légumes de son jardin. Leurs longues journées de travail ardu leur permirent de s'acheter une auto, grand luxe pendant ces années de misère.

Quand les enfants furent mariés et eux-mêmes d'âge avancé, ils confièrent la ferme au plus jeune de leur fils, Alexis. Ils connurent encore une fois le déménagement, laissant cette

maison où ils y avaient dépensé le meilleur de leur vie pour s'établir à Sudbury, le premier mai 1946.

Jouissant d'une bonne santé, Julia et son époux purent profiter de leur retraite. Ils se permettaient des séjours à leur chalet ainsi que des visites chez la parenté du Québec.

En décembre 1954, Julien est mort d'une crise cardiaque à l'âge de soixante-quinze ans, alors que Julia en avait soixante-neuf. Malgré son grand chagrin, elle reprit sa vie seule et se dévoua à sa famille. Artisane, elle oubliait la solitude dans sa couture, ses tricots, ses couvre-pieds et ses tapis. Ses oeuvres étaient offertes en cadeaux au Jour de l'An.

La famille Denis, tant enfants que petits-enfants, connut bien le Jour de l'An chez Julia. L'année nouvelle était entamée par un chaleureux accueil de memère, des voeux de bonheur et de bonne santé et d'un copieux repas. A son dernier Jour de l'An, la famille Denis comptait soixante membres. Julia les reçut tous dans sa demeure.

A l'âge de quatre-vingt-neuf ans, elle nous quittait. Elle léguait à ses enfants et petits-enfants d'intangibles souvenirs de sa vie. Se rappeler d'elle, c'est reprendre le goût de vivre, c'est capter cet immortel courage issu d'une vie respectée par ceux qui l'ont connue, admirée par ceux qui l'ont aimée.

Nous chérissons tous les moments vécus près d'elle.



La famille Denis — 1929

Emérance Ménard - Dennie

(1895-1967)

par

Glenn Dennie



Notre mère est née d'une famille de onze enfants le 9 février 1895 à St-André-Avelin, petit village de l'ouest du Québec, à une quarantaine de milles d'Ottawa. Elle fut baptisée Emérance. Elle était la fille de Hormidas Ménard et de Flavie Bélisle dit Goyer.

Son père faisait la coupe de bois (jobbeur)* et, étant donné que le bois se faisait rare dans son coin de pays, il fit un voyage dans le nord de l'Ontario où le pin abondait et c'est ce qui le décida à venir s'établir à Hanmer. D'ailleurs, il y avait déjà beaucoup de gens du Québec installés ici.

Tôt au printemps de 1906, son père et les trois plus âgés de la famille, Hormidas, Ludger et Emile, se rendirent sur un lot dans la deuxième concession de Hanmer, aujourd'hui Dominion Drive et y construisirent une maison.

En juin de la même année, la famille Ménard monta à bord d'un train de colonisateurs du Canadien Pacifique avec deux chevaux, trois chèvres, trois vaches et quelques moutons. Après deux jours de trajet, assis sur des bancs de bois, ils arrivèrent finalement à Chelmsford, l'endroit le plus près de Hanmer. De là, ils se rendirent à leur demeure de peine et de misère à travers des routes presque impassables. Au début, faute de

fenêtres, ils durent, le soir, recouvrir les ouvertures de la maison de draps de lit pour empêcher les maringouins et mouches d'y pénétrer.

Comme mère n'avait que onze ans, elle dut fréquenter la petite école au coin chez Majorique Chevrette, communément appelé Brunetville. Elle eut pour institutrices Mlle Odile Chevrette, plus tard Mme Napoléon Belcourt, mère de Rolande Dennie, ainsi que Laura Bertrand qui épousa Edmond Sigouin dont les descendants demeurent encore dans les environs.

Parmi les familles Ménard, Bélisle et Tardif, on comptait plusieurs religieuses. Ainsi, lorsque Emérance atteint l'âge de 14 ans, à cette époque, l'âge où les filles devenaient grandettes, on prit la décision de l'envoyer au couvent. Elle entra chez les Soeurs de la Providence à Montréal sous la tutelle de sa tante, Sr Emérance. Comme elle était déjà bien sage et obéissante, elle a dû être bonne postulante. Après deux ans dans ce cloître de prières, de méditations et de bonnes résolutions, elle revint au foyer paternel.

A l'âge de 16 ans, à l'époque où la misère et la pauvreté régnaient dans tout le pays, elle s'engagea comme domestique au service de Frank Dennie, propriétaire de l'hôtel de Hanmer qui, malheureusement, venait de perdre son épouse, Cécilia Brisebois. Il y avait aussi une autre domestique, Mlle Rosa Beaulne qui était la nièce de Frank Dennie mais qui, tout de même, avait l'oeil sur lui. Heureusement pour l'avenir et la progéniture, Emérance captura le coeur de Frank et au tendre âge de 17 ans, elle devint son épouse et en même temps mère de ses quatre enfants, Lloyd, Randolph, Epiphanie et Frank Jr, âgés de 8, 5, 3 et 1 an respectivement.

C'est bien à ce moment que la patience, la charité et l'esprit de servir et de partager, qualités acquises au couvent, lui servirent de guide temporel ainsi que de boussole spirituelle qu'elle dut conserver pendant toute sa vie consacrée au service et au dévouement de son mari et de ses enfants: ceux de son époux avec sa première femme (dont deux lui donnaient du "fil à r'torde") ainsi que les quatre issus de son mariage, soit Maurice, Glenn, Clyde et Cécile. Soulignons ici en passant que jamais notre mère a fait distinction entre les enfants de la première épouse de son mari et ses propres enfants; si

bien que jamais on n'a entendu les membres de la famille s'appeler demi-frère ou soeur, encore moins se considérer comme tels.

En 1914, lorsque le gouvernement fédéral établit la prohibition, Frank Dennie vendit son hôtel à un M. Gatien et acheta la ferme située dans le village de Hanmer, et du jour au lendemain notre mère devint femme de cultivateur. Ceci ne lui pesait pas au bras car étant une fille de cultivateur, elle avait connu les rigueurs de la ferme. Donc voici qu'à l'âge de 19 ans, en plus de s'occuper de cinq enfants, elle devint gérante d'une ferme où elle dut surveiller les semences et récoltes, l'élevage des troupeaux ainsi que toutes les autres responsabilités relevant du métier d'agriculteur car son époux, employé du Canadien National, devait s'absenter durant des semaines entières.

Les enfants continuèrent à se multiplier: Glenn en 1916, Clyde en 1918 et finalement Cécile en 1920. C'est à l'occasion de la naissance de notre seule soeur que le Rév. P. Williams, ministre anglican converti au catholicisme, présenta une horloge coucou à mes parents en reconnaissance du terrain que notre père avait fait don à l'église catholique de Capreol.

Le salaire de notre père, qui était maintenant employé du gouvernement ontarien, arrivait à chaque mois et à chaque mois celui-ci était dépensé jusqu'au dernier sou. Jamais notre père aurait questionné son épouse à ce sujet. Je ne sais ce qu'elle aurait répondu car lorsqu'il s'agissait de charité, elle n'en soufflait mot à personne encore moins à son mari. Les pauvres du village, de la campagne et même plus éloignés recevaient régulièrement ses offrandes de vêtements et de nourriture avec avertissement de n'en parler à personne, surtout pas à Frank. Cet esprit de charité lui était de seconde nature et ne la quitta pas jusqu'à sa mort. Sa générosité fut le sujet de Mgr Adolphe Proulx lors de son homélie au salon funéraire la veille de ses funérailles.

En 1929 nous sommes déménagés à Sudbury, 42 rue Young, maison que notre père avait construite quand sa première femme vivait et il appartenait l'hôtel Montreal House. Mais en 1931, lorsque la dépression mondiale se fit sentir, nous sommes revenus sur la ferme à Hanmer où nos parents établirent un commerce de lait. Cette entreprise dura quinze

ans, mais en plus de vendre le lait à Palm Dairies notre mère en vendait au village et en donnait autant qu'elle en vendait. Ce fut 15 ans d'ouvrage dur. Il fallait traire à la main 14 ou 15 vaches deux fois par jour et le lait devait être dans des bidons placés au chemin à 6 heures du matin afin que M. Napoléon Bertrand les recueille pour les apporter à la laiterie de Sudbury.

Comme notre père ne trayait pas les vaches, c'est nous qui aidions notre mère dès les premières années. Comme nous devons laisser le foyer, ce fut Harvey Dépatie, au moins pendant sept ans, suivi de Wilfrid son frère qui prirent la relève. Il faut mentionner ici que nous avons 700 poules, et il était impossible pour notre père de compter celles-ci ainsi que les oeufs qui disparaissaient et le tout pour la charité car c'était durant les années du "relief" (secours direct). Finalement, vendre du lait à Palm Dairies devint plus dispendieux que profitable, donc ils vendirent les vaches à la ferme Charette.

Trouvant le temps trop long à ne rien faire après une vie aussi mouvementée, elle se décida d'entreprendre un autre commerce, celui de vendre des beignes et des bons beignes faits avec de la pâte de pain.

L'histoire de vendre du lait est plus ou moins oubliée, mais celle des beignes est encore fraîche dans la mémoire de plusieurs citoyens de Hanmer et de Capreol où elle en vendait deux fois par semaine. Avec un carosse de bébé rempli de douzaines de beignes, elle se rendait jusqu'à la voie ferrée (la track). Ceci n'était pas pour l'argent mais plutôt un passe-temps ainsi que pour faire la charité car en passant de porte en porte elle était suivie de nombreux enfants à qui elle donnait des beignes gratuitement. On rencontre souvent de ces gens qui sont aujourd'hui adultes et qui nous parlent des bons beignes de Mme Dennie.

Avec la vente de terrains sur la rue Dennie, elle put construire trois maisons qu'elle loua à ses pauvres, qui assez souvent ne pouvaient pas payer loyer en plus du chauffage et de l'électricité.

Elle cessa ce commerce de beignes quand notre père est devenu trop malade pour avoir soin de lui-même et nous ne connaissons aucune garde-malade qui eut pris soin d'un malade, comme notre mère. Je cite ici un cas où le docteur McGowan est venu faire un examen à notre père et maman

ne se sentait pas bien. Il lui dit après examen: "Tu es plus malade que ton mari; tu as la haute pression."

Après la mort de notre père à l'âge de 94 ans, elle ne voulut pas demeurer seule dans sa maison ni chez ses enfants. Donc, elle s'engagea chez Aurèle Houle pour garder leurs enfants.

Après avoir souvent pleuré en silence, elle se remettait à l'oeuvre avec un entrain renouvelé, portée par une extraordinaire faculté de rebondissement qu'elle devait à sa foi chrétienne, à son équilibre physique, à son amour du travail — comme la femme modèle de l'Écriture: "Elle ne mangea jamais son pain dans l'oisiveté" — et aussi avec l'affection dont elle entoura ses enfants et les pauvres. Jusqu'à sa mort, elle partagea les joies, les bonheurs comme les chagrins de chacun.

Le bon Jésus a su justifier son amour pour notre chère mère, car elle est décédée sans trop souffrir, d'une crise cardiaque, le 12 mars 1967 à l'âge de 72 ans.

Chère maman, tu fus pour nous une maman modèle. Maintenant que tu es partie nous nous consolons car nous savons que tu es dans un monde meilleur.



La
demeure
Dennie
en
1940



Aldéa Ménard - Despatie
(1893-1968)

par

Rhéa Despatie-Démoré

Augustine Despatie-Proulx

Vous reconnaîtrez maman comme l'une des courageuses pionnières de son temps. Elle compte parmi les nobles et chrétiennes mères de famille de notre paroisse.

Marie Aldéa Ménard-Despatie est née le 12 février 1893 dans le rang de la Côte St-Louis à St-André-Avelin au Québec. Elle est la cinquième des onze enfants de Hormidas Ménard et de Flavie Goyer dit Bélisle.

En 1906, le père d'Aldéa achète une terre dans "la deux", à trois milles du village de Hanmer. Accompagné de ses trois fils, Hormidas Ménard entreprend la construction du logis familial et de quelques bâtiments essentiels à l'entretien d'une ferme. En septembre, la mère et les enfants viennent les rejoindre. Comme la maison n'est pas complétée, ils sont hébergés durant quelques mois par la famille Couillard, amis et anciens voisins de St-André-Avelin. Ils achèvent ainsi la construction de leur demeure et la famille s'y installe. Flavie s'ennuie de son coin de pays mais s'ajuste enfin à ce milieu différent.

Aldéa, petite écolière à St-André-Avelin, avait comme manuels scolaires: l'A-B-C, Premier Livre, Deuxième Livre, Cours Moyen, Cours Supérieur et le Traité des Devoirs du

Chrétien. Ce dernier texte qui comprend tout et qui a toujours été si précieux, guide sa vie.

Jeune fille, elle aide ses parents. Mme Ménard encourage sa fille à bien accomplir tout ce qu'elle entreprend. Aldéa devient excellente cuisinière et est reconnue pour ses fameux "rolls"* à la gelée ainsi que ses omelettes dorées. Aussi, douée d'un esprit pratique, elle réalise sans le savoir, les paroles de Guy de Larigaudie: "Il est aussi beau de peler des pommes de terre pour l'amour de Dieu que de bâtir des cathédrales".

Plus tard, Aldéa est embauchée dans des maisons privées et s'adonne merveilleusement à la couture. Son talent est tellement apprécié qu'on l'engage pour coudre pour des magasins de vêtements. Elle travaille aussi avec sa soeur Eméranche chez l'hôtelier Frank Dennie au village de Hanmer.

En 1908, un ancien compagnon de classe de St-André-Avelin, Théodore Despatie, se trouve un emploi dans les chantiers d'Ontario dans la région de Chapleau. Né le 8 mai 1888 dans le rang de la Côte St-Louis, il est le fils de Pierre Despatie et de Malvina Guindon. Il a à peine huit ans lorsque sa mère meurt et il devient orphelin de père à dix-huit ans.

C'est un peu plus tard que Théodore revoit son amie d'enfance Aldéa Ménard. Ensemble ils forment des projets d'avenir. Théodore, plein d'ambition, travaille aux chantiers. Ils correspondent et il vient la visiter aussi souvent que l'occasion se présente. Lors d'une de ses visites, Théodore et Aldéa décident de s'épouser dans un an.

Le 13 juillet 1914, âgés respectivement de 21 et 26 ans, ils échangent leurs voeux de mariage dans la modeste chapelle St-Jacques de Hanmer. M. le Curé Ernest Nayl les unit pour la vie en la présence des témoins, Hormidas Ménard, père d'Aldéa et Hormidas Ménard, le frère d'Aldéa.

Les nouveaux époux élisent domicile chez Emma, soeur du marié et son époux Hormidas frère de la mariée. Au printemps suivant, le 8 mai 1915, Théodore reçoit comme cadeau de fête une fillette qu'on baptise Rhéa. Pour la naissance de son premier enfant, la jeune maman se rend chez sa mère. Le même jour, à la même heure, Emma donne naissance elle aussi à une fille du nom d'Aline.

Environ un an après leur mariage, l'heureux couple achète

une belle terre, tout près de celle des parents d'Aldéa. "C'est bien la plus belle terre du rang. . . et couverte de beau bois franc" de dire le mari à son épouse. Avec joie et courage, ils entreprennent la construction d'une modeste demeure à deux étages. Située sur la côte dans "la deux", cette maison en planches est différente des autres qui sont en "logs"* . Au rez-de-chaussée, la pièce principale sert de cuisine; aussi on y voit une chambre à coucher et un petit salon. En haut, on retrouve quatre chambres à coucher dont l'une deviendra plus tard la boutique de Théodore qui exercera le métier de cordonnier.

Aussitôt emménagés, les jeunes époux embellissent leur demeure. Aldéa s'empresse de planter des rosiers ainsi que des "fleurs de mariée"* pour rendre l'entrée plus accueillante. Ils sèment un petit coin de jardin. Théodore s'occupe bien vite de construire l'écurie. Le haut sert à entreposer le foin et le bas abrite "Minnie" la jument, "Bella" la vache et son veau, un cochon et quelques poules. Dans la maison, Aldéa confectionne de jolis rideaux pour garnir les fenêtres de son nouveau logis.

A l'automne, Théodore part pour les chantiers. Quoique peu rassurée, son épouse reste seule avec son bébé. Thérèse, la jeune soeur d'Aldéa, vient passer quelques mois avec elle. Des lettres assez fréquentes donnent des nouvelles.

Au printemps, Théodore revient pour de nouveau se lancer au travail. Le 8 août 1916, avec l'aide de Mme Rosina Joly, voisine et sage-femme, la jeune mère donne naissance à un fils, Harvey. C'est un événement particulièrement joyeux car Harvey est le premier à naître sur la ferme. Théodore, fier de l'arrivée d'un fils qui aidera plus tard aux travaux de la ferme, se réjouit avec son épouse. Ainsi, avec l'aide assurée de son amie fidèle Mme Joly, naissent Jeanne, Emile (décédé bébé), Cécile, Ted, Augustine, Wilfrid, Thérèse, Louis, Jean (décédé bébé), Lucien, Roger et Lily.

Aussitôt rétablie d'un accouchement, Aldéa reprend sa besogne. Vaillante au travail, elle remplit ses devoirs avec bonne humeur et beaucoup d'énergie. Elle se lève de bon matin car il y a beaucoup à faire. A un certain temps, il fallait faire neuf goûters par jour pour les écoliers, et au premier vendredi du mois, comme tous devaient assister à la messe

et communier, on en faisait dix-huit ce matin-là car les enfants prenaient deux repas à l'école. C'est donc pourquoi Aldéa devait faire des grosses boulanges d'une vingtaine de pains.

En hiver, des grandes cuves de neige chauffent sur le poêle, le seul moyen d'obtenir l'eau douce pour la lessive. Cette courageuse femme doit aller chercher son eau potable au puits voisin pour ensuite remonter la colline avec des seaux remplis. Elle raccommode, confectionne des vêtements dans d'autres vêtements usagés et des chaussettes dans des vieux chapeaux de feutre. Avec des sacs vides de farine, de sucre ou poche de mil, elle fait des linges à vaisselle, essuie-mains, draps et couvertures de lit. Mais auparavant, Aldéa doit découdre les sacs, les secouer fortement, les tremper dans l'eau savonneuse, les lessiver soigneusement pour enlever toutes les parties imprimées, et les frotter sur la planche pour enfin les étendre sur l'herbe pour qu'ils blanchissent en séchant. Malgré le surcroît de travail qu'exige sa nombreuse famille, elle continue à coudre pour une bonne voisine, Corinne Chénier. C'est donc dire que les tâches journalières abondent pour cette brave femme.

La route de la vie a parfois été épineuse et accidentée. Il est impossible de le nier. Comme la vie réserve souvent des surprises, les périodes de maladie ainsi que plusieurs événements dramatiques apparaissent assez tôt pour ces braves parents.

Durant les années de la terrible grippe espagnole, Théodore n'est pas aussitôt rétabli que c'est au tour d'Aldéa d'être frappée par ce fléau. Parents et voisins viennent prêter main-forte. Voilà qu'une cinquième naissance s'annonce pour cette courageuse mère. Elle se sent si faible qu'elle doit rester au lit pour quelque temps. Comme nourriture, elle avale simplement le jus de bifteck qu'on lui donne à boire. On la croit tuberculeuse car elle tousse fréquemment. Pas assez forte pour travailler, elle s'ennuie à ne rien faire. Son père la visite souvent et s'en occupe charitablement. Il lui apporte de l'huile de foie de morue. De son côté, cette pieuse mère prie Dieu de lui rendre ses forces et de la laisser élever ses enfants. Puisqu'elle garde une grande confiance dans la tradition de "l'eau de Pâques", son mari debout avant le lever du soleil le matin de Pâques, va lui chercher des cruches de cette eau "vertueuse". Lentement, sa santé s'améliore, elle se rétablit et peut enfin reprendre le soin de ses chers enfants et de sa maisonnée.

L'été suivant, en 1922, Aldéa aide son mari à faire un grand jardin. La saison se montre favorable. Ils décident d'aller vendre de leurs beaux légumes à Capreol, la ville voisine. Donc un matin, on charge la voiture mais avant le départ, Théodore ressent des douleurs très aiguës au côté. On envoie chercher le médecin qui le transporte promptement à l'hôpital pour une opération d'appendicite. Trois semaines plus tard, Aldéa sentant elle aussi un malaise au côté, consent à se laisser conduire par son père chez le médecin. On constate qu'elle doit subir la même opération que son mari. Et cela, même si elle est enceinte depuis le début d'août pour son sixième enfant. Les enfants sont gardés tandis que Harvey et Rhéa restent avec leur père qui vient tout juste de sortir de l'hôpital. Heureusement les deux malades se rétablissent assez vite.

En 1923, un soir de janvier, Théodore occupé au triage de patates dans la cave, s'aperçoit qu'il ne peut plus plier son genou. Les médecins lui offrent peu d'espoir. Il doit se servir d'une canne pour marcher et ça pendant vingt ans.

Vers la fin d'août 1926, un neuvième enfant naît dans le foyer. Naturellement, les parents s'inquiètent quand cette fillette tarde à faire ses premiers pas. On promet alors un pèlerinage au Sanctuaire des Martyrs Canadiens à Midland. A l'âge de quatre ans, la petite Thérèse commence à marcher. C'est elle-même qui plus tard remplit la promesse en actions de grâces.

En 1929, Théodore fait une hémorragie à la suite de laquelle il doit subir une intervention chirurgicale pour ulcères d'estomac. La mère est alors surchargée de travail. Elle doit visiter son mari hospitalisé et revenir souvent voir à sa maison-née. L'aînée prend la responsabilité de la maison, aidée de ses deux sœurs Jeanne et Cécile. Harvey s'occupe de la besogne de la ferme. Les voisins Joly, Carrière, Quesnel et Brabant viennent rendre service. D'autres épreuves attendent la famille. A différentes reprises, quelques uns des enfants doivent être hospitalisés. Le bon Dieu vient parfois réclamer ce qu'il donne. Ce fut une grande douleur pour Théodore et Aldéa quand Celui-ci reprit avec Lui, deux fils, l'un âgé de treize mois et plus tard, un autre d'environ quatre mois.

On est aussi témoin d'ouragans et de tempêtes causant des dommages considérables. La grange de la ferme fut même

démolie. Malgré tout, rien n'arrête la courageuse mère. Ses petits yeux bruns gardent leur flamme pointant à travers les nuages sombres de la vie. Dans son coeur elle pense: "Chaque fois que Dieu laisse une montagne sur ton chemin, il faut être fier; c'est qu'Il te fait confiance". Soutenue par sa foi et son époux chrétien, elle reprend le chemin de la vie, confiante qu'il y aura des haltes heureuses.

Les saisons se succèdent avec leurs travaux particuliers. On a toujours beaucoup à faire. En mars, le temps des sucres occasionne un surplus de travail pour les parents. Tout de même c'est un intérêt de famille, un spectacle, une leçon de choses enfin. On déguste un peu de tire et quelques petits pains de bon sucre du pays. Le régal des oeufs dans le sirop se répète chaque année, le jour de Pâques. C'était notre façon simple de fêter ce jour après avoir assisté à la messe. Au printemps, il y a les tisanes d'écorces d'arbres à préparer. Il faut aussi que figure dans les repas le pissenlit, puisque les deux servent d'excellents remèdes pour purifier le sang. C'est ainsi qu'on prévenait les maladies. Il y avait plusieurs grimaces lorsque la mère sortait le bocal du mélange de mélasse et de soufre car il fallait se purger.

Vient ensuite le temps des semailles. On prépare les champs et les jardins. Du matin au soir, on travaille la terre. On apporte à l'église une quantité de graines de semence qu'on dépose sur la balustrade et que le prêtre bénit en vue des cultures prochaines. On suit les jours de Rogations afin d'attirer les bénédictions de la miséricorde divine sur les biens de la terre. On sème avec espoir, on bêche avec ardeur.

L'été s'amène avec autant de travaux et plus encore d'ambition. Au début de juillet on coupe les foin. Quelle corvée! Mais la mère ne manque jamais d'arriver avec le pot de limonade aux citrons frais. Le foin coupé, on le met en vailloches, le ramasse et l'enrange. Un succulent repas est toujours prêt pour les hommes qui ont travaillé fort. Il faut aussi cueillir les fruits qui abondent sur notre terre: fraises, framboises, groseilles, merises et cerises. On s'en régale tandis qu'ils sont frais et on en fait une provision de confitures et de gelées.

Vers la fin de l'été, il fallait bien courir les talles de baume, de menthe pour en retirer les feuilles et en faire des tisanes. Les fleurs de tilleul et de menthe font un excellent thé quand le

sommeil ne vient pas. On prend toujours soin de faire sécher un gros bouquet d'herbe à dindes*. Une bonne infusion casserait la fièvre et la grippe. On ne peut pas se permettre d'oublier de ramasser les immortelles*, remède efficace contre les empoisonnements de sang, et le plantain pour la désinfection des plaies et des blessures. Et qui ne connaît pas la valeur curative inégalée de la racine de savoyane séchée ou préparée en sirop? Les cônes de pin ramassés serviront dans la préparation de sirop contre le rhume.

L'automne ramène la tâche ardue du battage au moulin. On doit rentrer le bois de chauffage pour l'hiver. Il y a la terre neuve à faire. On doit abattre de gros arbres, les ébrancher, les couper, entasser les billots. Les chevaux tirent dur pour arracher ces immenses souches dont certaines mesurent jusqu'à vingt-sept pieds de circonférence. Il faut effardocher. Plus tard toute la famille assistera au grand feu de broussailles entassées. Aldéa ne manque pas de travail elle non plus. Elle tricote des bas, des mitaines, pique des courtepointes, commence en secret la confection des cadeaux du Jour de l'An.

L'hiver, avec son cortège des fêtes de Noël et du Jour de l'An, nécessite une alimentation spéciale et traditionnelle. On doit affronter avec courage la tâche désagréable de la boucherie. Il faut qu'Aldéa aille "ramasser le sang" pour la confection du boudin. Elle doit faire la salaison du lard. Elle fait ensuite les gâteaux, les biscuits, les tartes, les beignes ainsi que les tourtières, la tête en fromage et son fameux ragoût de pattes de cochon. Tout ce travail doit se faire vite car Noël approche.

On célèbre la naissance de l'Enfant-Jésus en assistant à la messe de minuit. On a eu soin de faire auparavant une confession fervente pour préparer notre communion de la nuit solennelle. Au retour de la messe, la famille réunie dans la joie, prend le réveillon traditionnel.

La fête du Jour de l'An offre un cachet spécial embelli de sens chrétien. La bénédiction paternelle est l'une des plus pures traditions léguées par nos ancêtres, et chez les Despatie cette bénédiction a toujours été un événement important et mémorable. Le père n'a jamais manqué de faire agenouiller sa famille pour la bénir.

Le Jour de l'An, jour attendu, jour de réjouissance et d'amour, est un grand jour surtout pour les petits car c'est la

fête des étrennes. Chez nous, ce matin-là n'était pas un matin comme les autres. Dès l'aube, nous prenons nos rangs à la tête de l'escalier. De la cadette à l'aînée, nous nous tenons par la main, prêts à répondre à l'appel de notre papa. Aussitôt qu'ils entendent sa voix, les enfants s'empressent de courir à leurs bas suspendus la veille. Quel émerveillement devant la grande table de cuisine recouverte de jouets et de friandises pour chacun. On entend des cris d'extase devant la poupée habillée, le beau tablier, le petit cheval de bois, le joli ruban, le lit de poupée fait en cachette, les vêtements neufs. L'orange et les bonbons cachés au fond du bas sont vite dégustés.

A travers nos cris et nos rires maman prépare le déjeuner. Il est bientôt temps de partir pour la messe. La fête se continue dans la joie et l'amitié: parents, amis et voisins viennent tour à tour souhaiter la bonne année. Le soir venu, nous faisons ensemble la prière pour remercier l'Enfant-Jésus pour un si beau jour, car nos parents avaient le souci d'inculquer en nous le sens chrétien de cette grande fête.

Durant les longues veillées d'hiver, les enfants goûtent de vrais moments de bonheur avec leurs parents. Après la prière en famille, présidée par le père, on se réunit autour du "box stove"*. En berçant les plus petits, papa chante ses plus belles chansons ou fait le récit de contes. Maman coud, sans craindre qu'un petit aille se prendre les doigts à la roue de la machine à coudre. Les enfants se couchent heureux. Comme notre mère n'a pas le temps pour la lecture, papa lit à haute voix le dernier feuilleton et les nouvelles du journal Le Droit ou de La Patrie pendant qu'elle continue à coudre ou à tricoter.

Les journées froides passent vite pour le père occupé à faire des chaises berceuses, car il est habile menuisier. Elles sont bien faites, fortes, donc les commandes se répètent. Pensez donc, ces chaises se vendent à \$4.00 chacune. La soeur d'Aldéa, madame Frank Dennie, en vend plusieurs pour lui chez les gens du village. Notre père exerce aussi le métier de cordonnier. Pendant la dépression surtout, ce fut une aide financière pour la famille.

Aldéa inspire le respect et l'admiration de ses amis et voisins. Elle sait se montrer invitante et hospitalière. Son cœur est ouvert à tous. Rarement, perd-elle patience. Elle est uniquement préoccupée de sa famille. Elle soigne, console et

sait se sacrifier. Cette bonne mère a toujours eu une trempe d'acier, son caractère résolu et énergique est assoupli par la religion. Son plus grand désir? Que Dieu lui garde la santé afin d'élever elle-même ses douze enfants. Aldéa s'occupe donc de l'éducation de ses enfants dès leur bas âge. Elle leur donne des leçons de lecture, d'écriture, d'art culinaire et d'artisanat. Elle essaie aussi de leur transmettre sa fierté et son ingéniosité. Elle les encourage fortement à participer aux expositions agricoles scolaires qui permettent d'exposer des produits de la ferme, des pâtisseries ainsi que des travaux manuels. Les garçons: Harvey, Ted, Wilfrid et Louis remportent des prix: livres, coupes et médailles d'or. Ils se méritent des voyages et des cours d'agriculture à Guelph. Les filles aussi remportent la palme. Jeanne se mérite un premier prix pour le plus beau jardin et Cécile pour un arrangement de fleurs des champs. Augustine remporte une médaille d'or pour le meilleur pain. Le tablier en satinette brodé par Rhéa remporte le premier prix. Elle a aussi su préparer le goûter d'écolier le plus nourrissant tandis qu'une plus jeune, Thérèse, fait les meilleures galettes au lait de beurre. Il faut dire qu'en plus d'avoir un terrain propice à la culture, nos parents ne manquent pas de nous transmettre leur expérience.

Cette pionnière a joué son rôle dans la paroisse. Fervente, elle assistait à la messe et recevait les sacrements. Très souvent, dans l'ombre, elle a prêté son secours. Aux jours de grandes processions, elle nous envoie cueillir d'immenses brassées de fleurs de merisier pour déposer au pied du saint sacrement.

Les années ont passé et les enfants ont pris leur essor. Les deux pionniers, heureux d'être cultivateurs et sachant profiter de la vie paisible de la campagne, aiment faire des randonnées dans "leur bois". Ils admirent leur magnifique domaine, les champs d'avoine et de patates. La promenade n'est jamais complète si le bosquet de petits érables n'a pas été visité. A l'automne, ils ne cessent de s'émerveiller quand les feuilles des arbres passent du vert à toutes les nuances de la pourpre et de l'or. Comme ils revenaient heureux de ces promenades! La nature a joué un rôle important et salutaire dans la vie de ce couple.

Théodore continue à prendre un intérêt très spécial à "sa

terre". Il met tous ses efforts à cultiver des patates de choix. Il a la fierté de présenter ce qu'il a de plus parfait aux expositions de Hanmer et de Toronto. Plusieurs années s'écoulent et son travail acharné lui rapporte trophées et prix spéciaux. Enfin, le succès vient couronner l'effort. Le 18 novembre 1949, au Royal Winter Fair de Toronto, il réalise l'ambition de sa vie en remportant le 1er prix pour la plus belle sélection de patates de semence du monde entier. Il devient donc "Roi des Patates". Théodore reçoit l'heureuse nouvelle alors qu'il est hospitalisé pour une intervention chirurgicale majeure. A sa sortie de l'hôpital, le Club Rotary organise un banquet en son honneur à l'hôtel Nickel Range. On lui offre une montre en or, et on le couronne "Roi des Patates". La victoire ne s'arrête pas à celle de Théodore. Son fils Lucien âgé de 19 ans, remporte le 1er prix pour la catégorie junior "Junior Champion Potato Grower" et son plus jeune fils Roger se mérite le 2ième prix. Cet événement fournit une occasion unique pour le district de Sudbury de recevoir le plus grand honneur qui puisse être accordé à un fermier. On peut donc dire: "Il y avait une fois, un Roi". Quelques années plus tard le "Roi" et sa femme Aldéa ont le bonheur d'assister aux expositions de Toronto.

C'est avec regret que Théodore voit ses forces diminuer. Lucien prend donc la relève comme cultivateur sur la terre de son père. Quelques années plus tard, après une opération majeure, Théodore abandonne à jamais cette patrie tant aimée. Il quitte les siens le 13 février 1958 à l'âge de 69 ans et neuf mois. Aldéa continue à demeurer dans sa maison jusqu'à l'automne. Voyant venir les rigueurs de l'hiver, elle décide d'aller demeurer au village chez Rhéa et son mari Constant Démoré. Sitôt le printemps revenu, elle retourne sur sa terre. Tout l'été elle revit ses souvenirs dans sa vieille maison et dans son bois. A l'automne, elle retourne chez la famille Démoré. Toujours active, elle s'occupe à rendre service à celle-ci ainsi qu'à ses autres enfants. Cette bonne vieille maman emploie toute la tendresse de son coeur à combler les désirs de tous ses enfants et ses petits-enfants.

Elle aime bien voyager puisqu'elle sait apprécier tout. Elle profite de ses voyages aussi pour se reposer car elle l'a bien mérité. Elle visite quelques endroits d'attractions en Ontario, retourne dans sa province natale de Québec et se

rend en Colombie britannique. Elle a le bonheur d'aller au Mexique et en Floride. Lors d'un de ses voyages, une de ses filles qui l'accompagne, la photographie. Quelques années plus tard, Lily admirant cette photo de sa mère, compose la poème qui suit:

Devant le portrait de maman

*A l'ombre d'un bel églantier
Ma mère s'était reposée.
Son beau visage et ses mains ridées
Laisaient voir l'outrage des années.

Ce beau visage avait souri
Aux joies de la vie.
Ce doux visage avait pleuré
Aux jours moins enchantés.

Ses mains avaient pétri le pain
Et souvent même bêché le jardin.
Aux tâches de chaque jour
Elle avait mis tant d'amour.

Ses mains un jour si blanches et douces
Avaient séché les larmes sur nos frimousses.
Elle avait tendu ses bras
Pour guider nos premiers pas.

Telle une fée, l'aiguille elle savait manier
Et nous avait chaudement habillés.
Elle savait raccommoder, rapiécer
Mais ne savait jamais se lasser.

Un jour, hélas, elle nous a quittés:
Son Créateur voulait la récompenser.
Mais nous savons que vers l'au-Delà
Elle saura bien guider nos pas.*

Lily Despatie-Pharand

Qui ne voudrait garder pour toujours une mère si bonne! Petits ou grands, on a besoin d'elle. Mais le Seigneur l'aime et la rappelle vers Lui. Dans la nuit du 13 mai 1968, Aldéa devient gravement malade. Après la visite du prêtre et de ses enfants, on la transporte à l'hôpital où le même soir sa vie est couronnée. Chargée d'années et de mérites, elle quitte paisiblement la terre pour aller jouir de Dieu dans le ciel. Le jour de ses funérailles, selon un désir longtemps exprimé par elle, le cortège funèbre passe par "la deux", lieu de sa demeure, de ses souvenirs les plus chers. Par cette journée du mois de mai, la nature semble figée dans un silence profond et respectueux. Tout ce qui chantait au temps où elle vivait, se tait; les lilas, les pommiers qu'elle a tant aimés n'osent pas encore fleurir pour ne pas la chagriner. Tout semble là pour un dernier adieu. Cependant, la sève qui monte dans les érables fait éclater les

bourgeons et reverdir le feuillage. “Ses” érables renaissent et révèlent la vie qui se continue comme la vie de la défunte se continue à travers sa descendance. Cette bonne maman qui a vu tous ses enfants grandir et partir, les suit toujours des yeux, du coeur surtout, même au-delà de la tombe. Gardons précieusement dans notre coeur le souvenir de cette mère chérie, de cette brave pionnière.



Le “Roi” des patates avec sa famille — 1949



Clémentine Gravel - Dubois
(1893-1976)

par
André Dubois

Madame Clémentine Dubois,
Epouse d'Isidore Dubois,
3e concession,
Hanmer, Ontario.

Chère maman,

On m'a demandé de parler de toi. On m'a dit que tu avais été une personne importante dans l'histoire de Hanmer, comme si je ne le savais pas déjà. Oui, je le savais, même si tu n'étais pas une personne qui l'affichait. Tu faisais ton devoir, bien que tu ne faisais pas partie des associations publiques ou religieuses et que tu ne placotais pas à tout le monde pour t'élever à leurs yeux. Tu étais fière mais humble.

Alors j'ai réfléchi et j'ai repassé dans ma mémoire les aspects de notre vie de famille, et plus je pensais plus je voyais pourquoi on en était arrivé à cette conclusion. Un incident m'en rappelait un autre, une photo, une conversation, tout me faisait revivre tes actions, tes activités régulières, ta philosophie de la vie, ton dévouement, ta force morale, enfin, tout ce qui te faisait "toi". J'espère que je ne blesserai pas ton humilité en leur disant ces choses. Tu sais, cette réflexion

m'a permis de rattacher les événements de ta vie et par conséquent je te connais mieux et je t'admire tellement.

Je n'ai pas connu ton père, Cléophas Gravel, mais j'ai connu ta mère Emilia (Lacroix) Gravel. Je me souviens quand, tout petit garçon, je m'asseyais près d'elle pour la caresser et lui parler. Elle demeurait chez ton frère Léo Gravel et nous visitions souvent.

Elle me disait que tu étais née à Alexandria, Ontario, en 1893 et qu'un peu après vous déménagiez à St-Bruno-de-Guigues, Québec, où tu as reçu deux ou trois ans de scolarité. Par la suite, la famille Gravel ouvrait une maison de pension à Cobalt. Tu étais jolie et tu étais excellente cuisinière, deux aspects que mon père a certainement considérés quand, pensionnaire chez vous, il a décidé de te prendre pour épouse. C'était le 20 avril 1914. Il fut ton compagnon de route jusqu'en 1953.

Quelle route vous avez été obligés de suivre et quels obstacles vous avez dû surmonter! Oui, il a fallu du courage. Ce n'était pas pour les faibles.

Après Cobalt ce fut le déménagement à Garson. Mon père avait déjà acheté une ferme à Hanmer mais il n'était pas tout à fait prêt à commencer son métier de cultivateur. Il fallait des sous et c'est à la mine de Garson qu'il voulait les ramasser. C'est à Garson qu'est née Flora mais elle ne devait vivre que six mois car une épidémie de diphtérie s'abattit sur le village. Elle fut la seule fille à naître dans notre famille. Sûrement, il t'a fallu beaucoup de courage pour accepter ce dur coup dès le commencement de votre mariage. Ce ne fut pas le dernier.

C'est en 1937 que Lucien, ton premier fils, à l'âge resplendissant de vingt ans, contractait cette malheureuse maladie que l'on appelle aujourd'hui la leucémie. Pendant les longs mois où il fut hospitalisé, tu te rendais à l'hôpital de Sudbury par des chemins tortueux pour aller le visiter et l'encourager. Puis il fallait réunir des amis et des voisins pour les amener à l'hôpital, le dimanche après-midi, dans notre petit camion, afin de trouver quelqu'un qui pourrait lui donner du sang. Puis l'après-midi de Noël tu le portais en terre. Comme ce fut difficile, mais comme tu étais forte. Je me rappelle tes larmes à ce moment. J'étais jeune et je comprenais mal la mort mais je savais que tu souffrais.

Ton mari, il t'a laissé seul bien avant le temps. Le 10 novembre 1953, il te laissait pour un monde meilleur. Comme tu as souffert de solitude dans les vingt-trois ans qui ont suivi. Tu me disais que vraiment le bon Dieu serait bien bon de venir te chercher, car maintenant tes enfants étaient grands et tu avais accompli ta tâche sur la terre. Pourtant, il t'a gardée et encore tu as tellement donné.

Tu t'embauchais à l'orphelinat d'Youville pour accomplir les travaux de raccommodage et de rapiéçage des vêtements des enfants. Ce n'est pas tout ce que tu accomplissais. Comme une bonne grand-maman tu devenais celle qui recevait les confidences aussi bien des enfants que des religieuses et des employés. Tu les encourageais et ils repartaient heureux. Tu t'es fait de bons amis et tu étais tellement contente d'être utile à tes voisins. En fin de semaine, tu nous racontais les peines et les joies de ces petits enfants qui faisaient désormais partie de ton existence. Comme tu les aimais!

Par la suite, ton fils aîné Fernand, devenait veuf avec neuf enfants à élever. Encore une fois, ton courage prit le dessus et pendant trois ans tu assumais la responsabilité de cette famille. Tu dépassais les soixante-dix ans. N'était-ce pas merveilleux de te voir prodiguer tes soins, ton amour, tes principes de générosité et d'honnêteté comme tu l'avais fait pour tes propres enfants.

Ce ne fut pas seulement vers la fin de tes jours que tu as mis ton courage à l'épreuve. Dès votre déménagement sur la ferme, il fallait avec ton homme commencer à défricher, à ensemercer, à bâtir maison et grange. Ce n'est pas que mon père désirait ce travail ardu pour toi mais il n'aurait jamais pu te garder dans la maison quand il y avait tant à accomplir. Il a compris ça vite et il a accepté ton aide. Ça a dû être difficile, les foins à l'été, les vaches à traire, le soin des animaux en plus du soin de la maison.

Plus tard, lorsque les enfants grandirent, ils assumèrent certaines responsabilités mais on ne t'arrêtait pas aussi facilement. Quand vous avez décidé de vous lancer dans l'élevage de la volaille, c'est toi qui en as pris la responsabilité. Je me rappelle bien lorsque les nouveaux poussins arrivaient vers le mois de février, tu les hébergeais dans le salon jusqu'à ce qu'ils deviennent plus forts. Une couple de semaines plus tard, tu les

déménageais dans le poulailler et maintes fois par nuit tu te levais et, grand froid ou non, tu allais vérifier si la température était correcte et si les poussins étaient confortables.

Trois mois plus tard il fallait choisir les plus beaux coqs pour vendre. On les vendait vivants chez les Italiens de Copper Cliff. Tu séparais coqs et poulettes et tu les nourrissais différemment, les coqs pour les engraisser, les poulettes pour la ponte. Puis quand elles poussaient il fallait vendre les vieilles poules. Celles-ci, il fallait les tuer et les apprêter. Je me rappelle les vendredi soirs, soirs de corvée, où il fallait choisir les coqs et les mettre dans des caisses, tuer les poules et les plumer, mirer et peser les oeufs pour le lendemain, jour de marché. C'est toi qui gérais tout ça. Tu y étais la première et il fallait que ce soit bien fait.

Et les framboises; il faut bien en parler de ton champ de framboises. Au printemps il fallait sarcler et couper les branches sèches, à l'été, eh bien, il fallait ramasser les framboises et les vendre et à l'automne, il fallait transplanter pour dans deux ans. Tu étais la première au champ et tu étais la dernière à en sortir. Tu ne croyais pas à embaucher pour ramasser les framboises, car les autres ne faisaient pas ça à ton goût. Ils en laissaient et ça te frustrait. Le lendemain on allait vendre de porte en porte ou dans les magasins. Pour être honnête envers mon père, il faut comprendre que pendant ce temps il avait les mains pleines avec les foins et les nombreux autres travaux de la ferme.

Bien sûr, tout ça exigeait une coordination et une planification à long terme et avec ton mari vous étiez excellents à faire ça. Vous ne vouliez pas grandir au delà des capacités de la famille. Les gens embauchés, ça mange le profit et le travail laisse à désirer. Vous aviez raison car la famille a prospéré rapidement, et ta vaillance et ta tenacité y étaient pour beaucoup.

Sur le plan religieux tu y croyais bien fort à ton bon Dieu. Tu nous l'a vendu, non par tes sermons mais par ton exemple. Même si mon père n'était pas prêt à avaler tous les règlements religieux du temps, tu l'acceptais comme il était et tu l'aimais. Tu avais confiance en lui et tu te disais que le bon Dieu arrangerait le tout pour le mieux. Tout de même, tu ne croyais pas à laisser les choses s'arranger toutes seules;

tu disais “Aide-toi et le Ciel t’aidera.” Il y avait des choses qui se faisaient et des choses qui ne se faisaient pas. Il n’était pas question de prendre ce qui n’était pas à soi, pas même une fraise dans le jardin du vieux garçon qui demeurait en face. Il aurait fallu aller demander pardon et payer cher de la palette de bois dont tu te servais parfois pour que les choses tournent rondement. Malheur à ceux qui dérogeaient de cette règle sacrée. Certains petits voisins en ont entendu parler après avoir chipé une tomate ou un concombre dans ton jardin. Il n’y avait pas de détour, pas de fléchissement quand il était question d’honnêteté et de franchise.

Vous aviez, mon père et toi, une qualité qui était plutôt rare chez les parents francophones du temps. Vous aviez une grande confiance dans l’éducation. C’est étrange puisque l’un et l’autre, ne pouviez écrire que très peu. Tout de même, papa lisait le Droit de la première à la dernière page. Il était conscient du monde qui l’entourait et il avait des opinions. Tous les deux, vous nous avez encouragés à continuer notre éducation. Lucien et Fernand, les deux plus vieux furent parmi les premiers à laisser Hanmer pour aller faire des études à Sudbury. Il n’y avait pas d’octrois dans ce temps-là et les sous étaient rares.

Tu surveillais les devoirs que nous complétions assis à la grande table autour de la lampe à l’huile. Tu ne comprenais pas les problèmes mais tu savais qu’ils étaient faits. Après les devoirs et pendant les fins de semaine il y avait la lecture en famille. Je me rappelle que les enfants lisaient à tour de rôle un bout de romans tels que “Sans Famille” et “Patira” et parfois on pouvait voir une larme briller au coin de ton oeil. Tu nous donnais le goût de lire.

Chez nous c’était toi qui t’occupais de la discipline. Il n’était pas question d’attendre le père pour régler un mauvais coup. Avec tes cinq pieds de taille tu n’avais pas peur de faire face à quatre gars. Il y avait toujours la palette de bois sur le coin du réchaud si ça ne bougeait pas assez vite. Si nous recevions une punition à l’école c’était le double à la maison. Quand je réfléchis, tu as enraciné du caractère chez tes enfants et nous t’en remercions.

L’ordre, la propreté, c’étaient une coutume et une valeur chez nous. On ne se promenait pas avec des trous aux talons

ou aux genoux. Le linge était propre considérant le genre de travail à faire sur la ferme. Il n'y avait ni bain, ni toilette à l'intérieur. Le vieux garçon d'en face nous visitait trois fois par jour et il était toujours le bienvenu pourvu qu'il était propre, ne crachait pas à terre et ne sentait pas l'ail. Pourtant, tu ne l'insultais pas, tu savais lui dire que chez nous il y avait des choses qu'on ne faisait pas.

Je me rappelle que nous n'avions pas de matelas à ce temps là mais plutôt des paillasses de paille. Il fallait trouver de la belle paille nette deux fois par année pour remplir ces paillasses. Tu nettoyait les brancards de bois des ressorts avec de la térébenthine pour t'assurer qu'il n'y avait pas de punaises ou d'autres vermines. Tu le faisais toi-même car tu voulais être certaine qu'il n'y avait pas d'insectes qui survivent.

Tu savais faire tellement de choses avec tellement peu. Les paillasses, les draps, les taies d'oreillers, les sous-vêtements, tu les confectionnais avec des poches de farine ou de sucre. Tu tricotais les bas, les mitaines, les gilets, les tuques et les foulards. Tu assemblais aussi des couvre-lits que tu piquais lors d'une corvée avec d'autres femmes.

Quand c'était le temps de faire boucherie il ne se perdait pas grand'chose. Tu faisais du boudin, des cretons, de la tête fromagée, de la saucisse, du ragoût de pattes de cochons et des tourtières. Non seulement tu faisais tout ça, mais c'était bon, c'était tellement bon! Mais ce que tu faisais de mieux c'était du pain. Tu ne le manquais jamais et il était toujours léger. C'était gênant quand venait la visite et que le mari disait à sa femme. "Pourquoi ne fais-tu pas du bon pain comme ça?"

Lorsqu'il y avait rassemblement quelconque chez les voisins, on t'invitait pour faire des tartes. Tu étais une spécialiste dans les tartes à la crème. Tout le monde aimait venir chez Clémentine pour bien manger. Quand les enfants eurent grandi ce n'était pas rare pour toi de faire une douzaine de tartes pour la fin de semaine; tartes au sucre, aux bleuets, aux framboises, aux raisins et combien d'autres. Il n'en restait plus le lundi! Tu étais contente, tu avais bien nourri ton monde.

Sur le plan social tu étais une personne de famille. Tu n'aimais pas beaucoup les sorties mais tu aimais recevoir de

la visite. Tu avais beaucoup confiance en toi-même dans les choses que tu savais faire mais tu étais mal à l'aise dans un groupe et tu n'aimais pas les discussions enflammées. C'est pourquoi tu ne faisais pas partie d'une façon active des mouvements sociaux et paroissiaux.

Pour résumer les souvenirs et les émotions que cette réflexion m'a apportés, je me servirai de deux phrases que mon père nous répétait souvent quand il parlait de toi. Il disait: "Mes gars, si vous pouvez trouver une femme qui vaut seulement une patte de votre mère vous serez des chanceux." Mon père, qui n'était pas très religieux nous disait aussi: "Moi, je n'ai pas peur de ne pas aller au ciel, je n'aurai qu'à m'accrocher à ma femme et j'irai directement."

Ton fils,
André



Merci André
de ta
belle lettre
Ta maman

Alida Charbonneau - Gatién

(1901-1954)

par

Ghislaine Gatién-Despatie



On l'appelait "Dada". Enfant, je ne me rappelle pas l'avoir entendu nommer autrement. C'était ma mère.

Alida Charbonneau est née à Hanmer, le 24 février 1901, de l'union de Jules Charbonneau et de Clara Ménard. Clara était la fille de l'un des pionniers de Hanmer, Napoléon Ménard, maître de poste.

Jules avait d'abord quitté son village natal de Clarence Creek pour tenter fortune dans les Benson Mines, lieu au nord des États-Unis. C'est là qu'il épousa Clara, et là aussi que naquit leur premier enfant Evariste qui ne vécut que quelques mois.

En 1892, Jules vint à Copper Cliff pour travailler à la Canadian Copper Company. Vers 1900, il vint s'établir sur une terre à Hanmer, voyageant par une route construite par les pionniers eux-mêmes, reliant Hanmer à Copper Cliff.

Alida fut baptisée à Chelmsford, la paroisse de Hanmer n'étant pas encore fondée. On devait s'y rendre en carriole. Ses parrain et marraine étaient Stanislas et Philomène La-jambe, celle-ci, soeur de Clara.

Alida était la quatrième d'une famille de quatorze enfants dont quatre moururent en bas âge et les deux aînés, Roméo

à 19 ans et Rosa à 15 ans. Les survivants furent Alida, Eva, Armand, Victor, Wilfrid, Omer, René et Ovila.

Alida commença l'école à 7 ans. Elle ne pouvait s'y rendre que durant la belle saison, car elle demeurait à près de trois milles du village, dans la quatrième concession.

Elle n'avait que treize ans quand son père décida de vendre sa terre pour aller chercher du travail dans des coupes de bois en Colombie britannique. Il amena sa famille par train à Maillardville près de New Westminster. Mais il n'y demeura que huit mois.

Pendant Alida regrettait de quitter l'école des religieuses qu'elle fréquentait à cet endroit; elle s'y plaisait tellement. En plus des matières académiques, elle apprenait l'art ménager, le travail à l'aiguille, dont le *tatting** qu'elle aimait particulièrement. Elle apprenait aussi le chant; son institutrice avait décelé chez elle une très belle voix. On lui avait aussi inculqué le goût de la lecture.

De retour à Hanmer, sa famille s'installa au village. Alida ne retourna pas à l'école. Elle fut employée pendant environ trois ans chez le famille J.B.M. Robert, un marchand général de Hanmer. Elle voyait à l'entretien de la maison et à la cuisine pendant que Mme Robert secondait son mari au magasin. Elle se lia d'amitié avec leurs filles, Victoria, Délia, Anna sa grande amie et Lucette.

Jeune fille, Alida faisait partie des organisations de la paroisse et du chœur de chant de l'église. Le Père Nayl, ayant remarqué sa belle voix, insista pour qu'elle chantât des solos.

Le 4 mars 1919, Alida épousa Ernest Gatien, fils du pionnier Ferdinand Gatien, venu lui aussi de Clarence Creek à Copper Cliff vers 1896 et établi à Hanmer l'année suivante.

Ernest amena sa jeune épouse sur la terre qu'il avait défrichée lui-même, dans la concession numéro trois, à environ un mille à l'ouest du village. Il y avait construit une grande maison à deux étages avec un balcon et une grande galerie sur deux côtés. C'est là qu'ils élevèrent leur famille; Rolande, Marie-Marthe, Ghislaine, Jacqueline et Guy. Ils avaient perdu deux fils et une fille.

La vie d'Alida fut comme celle de la plupart des pionnières,

paisible mais laborieuse. En plus du soin et de l'éducation des enfants et de l'entretien de la maison, elle devait aider son mari dans les travaux de leur ferme et aux champs. De plus, elle ensemençait et cultivait elle-même un grand jardin potager et de grandes plates-bandes de fleurs.

A l'été, amenant ses petits avec elle, Alida faisait la cueillette de tous les petits fruits sauvages sur leur propriété: fraises, framboises, bleuets, cerises, groseilles, dont elle faisait des desserts, des confitures et des gelées. Elle faisait aussi du vin avec les cerises, la salsepareille et le trèfle rouge.

On achetait peu de choses; on vivait des produits de la ferme. On avait la viande, les oeufs, les légumes, le lait et la crème. Régulièrement, Alida faisait le beurre qu'elle conservait dans des pots de grès remplis de saumure. Ernest allait vendre le surplus du lait et de la crème à la beurrerie Lalonde (Brunetville Creamery), dans la deuxième concession.

A l'automne, Alida aidée des enfants recueillait les produits de son potager, dont une grande partie était mise en conserve ou marinée pour l'hiver. Les armoires de la cave en étaient remplies. Un coin était réservé pour y conserver les légumes nature, tels les choux, les navets, les oignons. Elle conservait les carottes dans un tonneau rempli de sable fin. Les patates prenaient la plus grande partie de la cave. Elles étaient avec le lait une des plus grandes sources de revenu de la famille. Ernest les vendait à des marchands durant l'hiver.

La période de la récolte des patates était très fatigante. Alida devait préparer le dîner et le souper pour les employés qui étaient parfois une dizaine. Et cela pendant deux ou trois jours. Et ils étaient bien nourris: soupe substantielle, bifteck, rôti de lard, légumes frais, tartes et gâteaux. Ces personnes demandaient à être engagées de nouveau l'année suivante.

Au moins deux fois par année, Ernest faisait boucherie, tantôt du boeuf, tantôt du porc, l'une en décembre pour être prêt pour la période des fêtes. Alida devait être là pour s'assurer que rien n'était gaspillé. C'est elle qui décidait des coupes de viande. Puis elle enveloppait soigneusement les morceaux que son mari allait enfouir dans des carreaux de grain pour les conserver pendant l'hiver. En été, on les conservait dans des blocs de glace qu'Ernest avait coupés à la rivière Vermilion,

l'hiver précédent. Il va sans dire qu'on n'avait pas encore l'électricité à Hanmer.

Alida faisait ensuite le boudin, la saucisse, les cretons, la tête en fromage et les tourtières. Quand on voulait manger de la volaille, elle allait chercher au poulailler une poule grasse qui n'était pas bonne pondeuse, la tuait et la préparait elle-même. Elle utilisait les abats pour en faire une farce délicieuse.

Elle savait aussi préparer de savoureux plats d'original ou de chevreuil que son mari, excellent chasseur, rapportait souvent. Elle mettait le surplus en conserve, après qu'Ernest en eût donné à des voisins et à des amis. A Noël, Ernest faisait cadeau au curé d'un rôti de lard ou d'une volaille.

Alida faisait aussi son pain, Elle commençait tôt le matin, et à l'heure du dîner avec une partie de cette pâte, elle nous faisait des beignes. Que c'était délicieux!

L'entretien de la maison et le lavage étaient des travaux ardu. Pourtant, tout chez Alida était propre et invitant. Les planchers étaient de bois naturel, qu'elle devait brosser souvent. Elle avait une machine à laver le linge qu'on faisait fonctionner en tournant une manivelle, mais plusieurs morceaux plus souillés devaient être frottés sur la planche à laver. Plus tard, elle eût une machine à gaz. Presque tous les tissus devaient être repassés. Il fallait chauffer le poêle en été pour chauffer les fers à repasser.

Alida chantait tout en repassant, comme elle chantait toujours d'ailleurs. Que j'aimais l'entendre! Je me rappelle encore ses chansons préférées telles que: Mes colombes, Le credo du paysan et La légende des flots bleus. Elle en avait tout un répertoire.

Alida était aussi une couturière accomplie. Elle faisait presque tous nos vêtements. Elle utilisait souvent des tissus usagés, comme par exemple des manteaux, pour en refaire des nouveaux. Elle se plaisait à dire qu'elle faisait du neuf avec du vieux. Elle faisait elle-même ses rideaux, ses couvre-lits, ses nappes qu'elle brodait et y ajoutait une bordure crochetée. Elle utilisait les retailles de tissus utilisés en couture pour en faire des courtepoines. Elle faisait aussi des tapis nattés avec des tissus usagés. Elle tricotait tous nos vêtements de laine.

Ses rares moments libres étaient employés à la lecture et à des travaux à l'aiguille. Pendant les longues journées d'hiver, alors qu'Ernest allait couper du bois ou de la glace, ou allait faire la chasse, grand'mère Ménard venait lui aider à piquer les courtepointes. Souvent on s'entraidait entre voisines.

Alida était une de ces pionnières qui savait soigner ses malades et même faire ses remèdes. On ne pouvait se rendre chez le médecin ou à la salle d'urgence; Sudbury était à plus de vingt milles et on voyageait en voiture à cheval. Maman nous faisait ses breuvages chauds aux herbes et aux épices. Je me rappelle surtout celui au gingembre pour le mal de ventre, l'herbe à dindes* pour donner l'appétit, et les cataplasmes de moutarde ou de graine de lin pour les pneumonies. Comme nous n'étions pas immunisés contre les maladies telles que diphtérie, petite vérole, etc., on était souvent très malade. Comme ces maladies étaient contagieuses, les familles affligées étaient mises en quarantaine, c'est-à-dire qu'elles ne pouvaient se mêler au public pendant cette période. La porte était placardée.

Nous avons vécu cette expérience alors que, petits, nous avions tous la fièvre scarlatine. Afin de ménager son énergie, ma mère avait fait descendre nos lits dans la salle à manger. C'était comme un petit hôpital.

La période de la Dépression, dans les années 1930, fut très difficile pour tous. Alida savait ménager afin de joindre les deux bouts. Elle s'arrangeait pour aider les plus nécessiteux. Que de fois elle a confectionné des vêtements pour des petits de familles pauvres. Tout en les visitant, afin de les encourager, elle leur apportait parfois du lait ou des légumes.

Pendant ces années, souvent des chômeurs s'arrêtaient pour demander à manger. Ma mère, généreuse, leur préparait de bons sandwiches et du thé chaud qu'elle leur servait sur la galerie. Parfois, ils demandaient à coucher dans la grange sur le foin, mais Ernest craignant qu'ils mettent le feu en fumant, leur préparait un lit de couvertures d'étoffe sur le plancher de cuisine. Cela mettait Alida mal à l'aise.

J'étais très jeune alors, mais je me souviens qu'un matin d'été alors que ma soeur gardait, un étranger vint frapper à la porte. Comme nous n'allions pas répondre, il se dirigea vers

une petite remise où ma mère avait déposé des pots de confiture en attendant que papa ait blanchi à la chaux les murs de la cave. L'homme prit deux pots et repartit. Nous étions scandalisées autant qu'apeurées.

Alida aimait beaucoup recevoir. Parents et amis se sentaient toujours bien accueillis chez-elle. Elle avait un bon mot pour chacun. Par exemple, au Jour de l'An, tous les parents, frères, soeurs, cousins, neveux venaient souper. A l'été, ils venaient manger du blé d'Inde que mes parents cuisaient dehors dans de grands chaudrons. Elle invitait de temps à autre voisins et amis pour passer ensemble une bonne soirée de franche gaîté, à chanter et à danser des danses carrées au son des gigues d'un violoneux.

Ma mère aimait les jeunes d'une façon particulière. Elle s'arrêtait pour leur parler sur la rue, au magasin ou à la sortie de l'église. Quand elle eut des adolescents, afin qu'ils puissent s'amuser sainement, elle leur organisait de petites soirées dont elle était l'animatrice. Souvent son jeune frère Ovila venait jouer du violon. Elle veillait soigneusement à l'éducation de ses enfants. Que de fois est-elle restée auprès d'un de nous jusque tard dans la soirée afin de l'encourager à finir un devoir difficile.

Maman était une fervente chrétienne. Elle ne tolérait pas de propos grivois ou le manque de respect pour Dieu et le prochain. Elle nous rappelait souvent nos devoirs d'enfants de Dieu. La prière et le chapelet en famille faisaient partie de la journée. Elle voyait à ce que nous soyions fidèles aux offices religieux.

Elle prit toujours part aux activités de la paroisse. Elle faisait partie des Dames de Ste-Anne, dont elle fut conseillère puis présidente. Elle était du nombre d'un groupe qui fit pression afin d'obtenir des religieuses dans la paroisse. Elle fut aussi une des apôtres du Cercle Lacordaire à Hanmer. Elle n'hésita pas à faire des promesses d'abstinence afin d'encourager les membres dans leur persévérance. Elle recevait souvent le groupe chez elle.

Vers 1950, quand Ernest décida de vendre le roulant de sa ferme, Alida eut moins de travail. Elle continua d'entretenir ses fleurs et de jardiner. Elle se dévouait toujours pour les autres et en particulier pour ses petits-enfants.

Le 26 décembre, alors que maman n'avait que 53 ans, la mort vint nous la ravir. Mes soeurs, mon frère et moi conservons d'elle un profond souvenir. Modèle d'épouse et de mère laborieuse, intellectuelle et pieuse, maman fut pour nous une inspiration que nous gardons précieusement. Je dédie ce modeste récit en hommage à ma mère, qui j'en suis certaine, contribua au bonheur de tous ceux qui l'ont connue.



Alida: une des apôtres
du
Cercle Lacordaire



Agnès Thibeault - Labelle
(1879-1951)

par

Mabel Labelle-Lalonde

Eddy Labelle et son épouse

Agnès Thibeault naquit en Californie le 10 juin 1879, fille de Michel Thibeault et Adelaïde Laduranté. Alors qu'elle avait trois ans, sa famille déménagea à Plantegenet en Ontario. Son père était "scaler"* pour la compagnie Warren Lumber et travailla à différents endroits dans le nord de l'Ontario, entre autres: Warren et Collingwood. C'est à cet endroit qu'Agnès fréquenta l'école jusqu'à la 4^{ième} année. Elle apprit l'anglais seulement car il n'y avait pas d'école française, mais elle parlait bien le français. Elle abandonna l'école pour aider sa mère, cuisinière dans les chantiers pour la Warren Lumber Co. Elle avait plusieurs hommes comme pensionnaires.

La famille déménageait souvent et vint s'établir à Copper Cliff. C'est là qu'Agnès rencontra son futur, Marcellin Labelle, qui travaillait à Copper Cliff comme "tapeur"* Ils s'épousèrent le 30 août 1900 à Copper Cliff.

En 1902, le couple est venu s'installer à Hanmer sur un terrain non défriché, sur une colline dans le rang appelé plus tard "la trois" de Capreol. Leur logis n'était qu'une cabane faite de billots équarris, coupés sur place.

Il n'y avait pas de chemin, seulement une route pour aller à pied à Blezard Valley acheter les provisions, sac au dos.

Bientôt, un couple de voisins vinrent s'installer: Léo Ryan, Victor St-Germain, Pierre Poitras et autres.

Pour revenus, les hommes coupaient du bois sur leur terrain qu'ils chargeaient sur le Canadien National pour vendre à des compagnies. Voilà pourquoi on s'installait près de la voie ferrée. Ils vendaient aussi du bois à Sudbury.

Petit à petit, les conditions s'améliorèrent. Cinq ou six ans après son mariage, Marcellin se bâtit une maison plus grande et confortable. Il put s'acheter un couple de vaches, une paire de chevaux, des volailles, des porcs et quelques machines agricoles.

Pendant que les hommes allaient aux chantiers l'hiver, les femmes restaient à la maison pour maintenir la petite ferme. Elles s'entraidaient entre voisines. Le lavage se faisait à la planche. On frottait et tordait chaque morceau à la main. Ma mère nous racontait que son mari avait fait un puits avec des barils de lard salé superposés et le matin quand elle allait puiser de l'eau, elle apercevait des chevreuils au puits qui venaient lécher l'extérieur des barils à cause du sel sur les parois. Agnès faisait du beurre à la baratte, le rinçait trois fois dans l'eau froide, le travaillait avec une palette de bois, le salait, le moulait en boulettes ou encore en barres. Le surplus était vendu.

Lorsque quelques familles furent établies dans cette concession, un chemin fut ouvert et une école en "log"* fut construite sur la côte en face de notre maison. Une fois par semaine, un prêtre de Blezard Valley venait y dire la messe car il n'y avait pas encore d'église ni de prêtre résidant à Hanmer; il y avait cependant une chapelle, à l'école, dans la 3e concession de Hanmer. Ma mère s'occupait d'aller nettoyer l'école, de la décorer de fleurs champêtres afin que tout soit beau et propre quand le prêtre venait dire la messe. Elle était bonne sacristine!

Marcellin et Agnès eurent cinq enfants. En 1904, leur premier enfant, Marie-Anne, fut mis au monde par une sage-femme appelée Mme Lajambe qui assista aussi à la naissance du deuxième, un garçon, Joseph. Ils eurent plus tard Mabel, Alda et Eddy.

Vers 1920, mon père commença à prendre des contrats

de bois pour les compagnies Marshay Lumber et Pineland Company. Alors on fit chantier sur la ligne du Canadien National à l'ouest de Capreol: à Raphoe, Marshay, Félix, Mileage 39, Ruel, Tionaga, Shawmere et aussi à Cartier sur la ligne du Canadien Pacifique.

Ma mère suivait avec ses enfants et devint alors cuisinière de chantiers, suivant dans les traces de sa mère. Quelquefois il fallait traverser des lacs ou rivières en "scow"*. Ma mère faisait la cuisine pour des groupes de 20 à 75 hommes avec l'aide de ses filles Marie-Anne, Alda et de la femme à Jos., Simone. La deuxième fille, Mabel, tenait les livres pour son père. Ma mère était une femme forte physiquement; elle levait facilement un quartier de boeuf sur son épaule ou un sac de farine de cent livres pour le vider dans la huche. Il lui arrivait de cuire son cent livres de farine par jour en pains et en pâtisseries quand le nombre de pensionnaires l'exigeait.

La famille montait aux chantiers en octobre pour revenir au printemps. Pendant ce temps-là Charles Beaudette ou Désiré Chapat gardait la maison et avait soin des animaux.

Faire chantier en hiver donnait des revenus aux colons. Ceci leur permettait d'acheter au printemps des graines de semence, des machines agricoles, des bêtes à cornes et une pompe à bras. On peut dire que l'exploitation de la coupe du bois fut la base de la colonisation et de l'agriculture dans notre région.

Bientôt la famille Labelle vivait à l'aise. On avait une vingtaine de vaches et on vendait le lait à Standard Dairy de Sudbury. C'était Julien Denis qui faisait d'abord le transport du lait et ensuite Napoléon Bertrand fit le commerce du lait à Sudbury par camion ou par train, lorsque les chemins étaient fermés par la tempête. Ma mère aidait sur la ferme à la traite des vaches matin et soir. Elle lavait aussi le séparateur, le réservoir à refroidissement, les chaudières et les bidons à lait.

Nos revenus de la ferme nous permirent de nous acheter un piano. Les enfants grandissaient dans un foyer joyeux. "Marcellin, c'est l'temps de faire une soirée", disait la mère qui aimait toujours le plaisir. Les amis, la parenté arrivaient et on s'amusait à danser des quadrilles, à chanter des chansons à répondre. Maman se mettait au piano pour accorder. Oscar Dupuis jouait du violon et c'est de lui que Joseph, notre frère,

apprit ses premières gigues pour devenir un violoneux accompli. Ma mère aurait bien aimé avoir un chanteur dans la famille mais ce rêve ne se réalisa pas.

Il fallait bien trinquer un peu dans le temps des fêtes mais c'était le temps de la prohibition et fabriquer du "moonshine"* était un peu dangereux. Marcellin, homme ingénieux, se trouva un moyen de se procurer un petit coup à boire. Il allait voir le docteur de Capreol et se faisait donner deux prescriptions d'alcool pour ses rhumatismes. Il allait faire remplir ses prescriptions à la pharmacie. Il diluait ensuite cet alcool avec du vin pour faire deux gallons de caribou*. On prenait une couple de coups durant la veillée, mais personne n'était ivre à la fin de la soirée.

Maman voyait à ce que ses invités s'amuse bien mais elle était stricte, je dirais même un peu scrupuleuse. Pas d'histoires sales, pas de sacres, pas de chansons à double sens dans sa maison! Les femmes et jeunes filles étaient défendues de boire et de fumer. Malheur à celle qui osait sortir dehors pendant la danse pour jaser avec les garçons, elle ne remettait pas les pieds dans la maison. Pas de robes courtes qui laissaient voir les genoux. Un bon goûter était servi aux invités et la table restait mise jusqu'au matin. On s'amusait bien, parents et jeunes gens, sans avoir besoin de sortir du foyer paternel.

Agnès Labelle décéda à Hanmer le 4 octobre 1951 à l'âge de 72 ans. Marcellin demeura chez son fils Eddy, jusqu'à sa mort à l'âge de 84 ans.

Malgré son travail assidu, notre mère ne se plaignait jamais. Elle fut toujours une femme joyeuse qui savait mettre de la gaieté dans sa famille. Elle nous légua cet esprit de joie de vivre.



. . . aux chantiers



Marie-Anne Harrison - Lajambe
(1888-1980)

par

Gabrielle Lajambe-Proulx

Il était une fois. . . une petite fille qui s'appelait Marie-Anne Harrison. Elle naquit le 25 septembre 1888, à Ste-Félicité, comté de Matane au Québec.

Marie-Anne vivait sur quelques arpents de terre avec son père Olivier, sa mère Marguerite (née Imbeau), ses quatre frères et ses trois soeurs.

Dès son bas-âge, elle fut très éprouvée. Cette petite fille n'avait que cinq ans quand sa mère mourut peu de temps après la naissance d'un bébé. Alors, son père prit charge de la maisonnée, avec l'aide de sa fille Angélique âgée de treize ans. Une tante, demeurant tout près, venait prêter main-forte. Celle-ci assigna une tâche à chaque enfant. Marie-Anne devait aller chercher les patates dans la cave. Ceci la mortifiait beaucoup, nous racontait-elle, parce qu'elle avait peur de pénétrer dans ce trou obscur.

Cette famille vivait assez pauvrement car les garçons étaient sans travail. C'est ainsi que son frère Edmond, se dirigea vers l'Ontario pour trouver un emploi. Il fût embauché à Copper Cliff. Après quelques temps, c'est-à-dire au mois d'août 1906, il décida d'aller chercher son père avec sa famille

pour s'établir dans le quatrième rang de Hanmer, terrain actuel du nouveau cimetière municipal.

Marie-Anne fit alors la connaissance d'Adrien Lajambe qui travaillait lui aussi à Copper Cliff. Ils se courtisèrent pendant deux mois et demi et furent unis dans le mariage par le Révérend Père Roy, le 26 novembre 1906. Apparemment, la veille de leur mariage, la température était idéale mais pendant la nuit il tomba plusieurs pouces de neige. Et on se rendit à la chapelle en voiture, tirée par deux chevaux et conduite par J. Deschênes. C'était le deuxième mariage dans la nouvelle chapelle. Pour l'occasion, maman avait confectionné elle-même sa belle robe brune garnie de blanc.

Papa avait 23 ans, elle 18. De cette union naquirent quatre garçons et six filles: Anita, Henri, Alma, Laurette, Wilfrid, Lucien, Cécile, Simone, Maurice et Gabrielle.

Maman était une femme sévère, laborieuse, fière, compréhensive et courageuse.

Sa vie ne fut pas toujours facile. D'abord, elle devait demeurer avec ses beaux-parents puisque papa avait hérité de la maison paternelle située dans la 3e concession de Hanmer. Grand'mère Lajambe, étant sage-femme, assistait aux accouchements à Foleyet, Gogama, Timmins et aux alentours de Hanmer. Souvent, quand grand'mère ne pouvait pas s'éloigner, les femmes venaient passer la période d'accouchement chez nous. Cela occasionnait du travail superflu pour maman.

Grand-père Harrison est demeuré chez nous pendant de nombreuses années, ainsi que les oncles Léonidas Lajambe et Alfred Harrison. Dans les années '50, un oncle et une tante vinrent s'installer avec nous jusqu'à leur mort.

Pendant plusieurs années, c'était la maison de pension pour les professeurs de l'école publique de Hanmer. Mentionnons ici Mme Cahill, Mlle Sampson et M. Ayotte. Maman a aussi hébergé deux familles venant du Nouveau-Brunswick quand la station du radar fut construite.

Notre mère était sans aucun doute une excellente cuisinière si on en juge par les commentaires appréciatifs de ses neveux et nièces. Certains disaient: "On est toujours bien

reçu chez tante Marie-Anne et ses mets sont si bons". En effet, que de repas elle a dû préparer pour la parenté.

Cette personne trouvait toujours un moyen rapide et efficace d'accomplir ses tâches. Quand ses enfants étaient encore trop jeunes pour travailler sur la ferme, c'est elle qui aidait aux semences et aux récoltes.

Notre mère a beaucoup contribué à la vie économique de la famille. Elle boulangeait son pain et faisait son beurre. L'été, elle semait son jardin pour avoir des légumes frais, et l'automne c'était le temps des marinades et des confitures. Pour nourrir la maisonnée, papa abattait des animaux soit un boeuf, un porc et souvent un mouton. Maman l'accompagnait dans sa tournée de Hanmer à Capreol pour vendre cette viande à de nombreux clients. Nous avons en plus, une assez grosse récolte de patates pour vendre. Pendant plusieurs années, notre mère passait l'hiver dans un camp près de Markstay où papa coupait du bois avec son fils. Là elle préparait leurs repas et tricotait des chaussons et des mitaines.

Quel courage elle a démontré lors du fâcheux accident de ses deux fils en février 1938, quand dans le même accident l'un perdit sa main droite et l'autre son bras gauche en sciant du bois au nord de Capreol. Pendant leur séjour à l'hôpital, elle allait avec papa leur rendre visite tous les deux jours malgré les tempêtes et les mauvais chemins. Quand les gars revinrent à la maison, maman était très fidèle à leur faire des pansements aux heures indiquées par le médecin.

Plus tard, sa vie fut comblée de petits-enfants. Cette grand-mère-gâteau leur montrait beaucoup d'affection. Elle avait toujours quelque chose à leur donner. C'était jour de fête chez nous chaque dimanche pendant de nombreuses années. Il était absolument impossible de trouver une raison valable pour nous empêcher d'aller dîner avec eux. Nous étions une vingtaine de personnes pour le repas. Finalement, elle avait presque 80 ans quand nous avons réussi à lui faire comprendre qu'elle était maintenant trop vieille pour recevoir toute cette visite.

Sans aucun doute, la plus grande joie de sa vie, fut celle de voir l'aîné de ses petit-fils, Normand Clément, se diriger vers la prêtrise.

Comme maman n'aimait pas les grandes fêtes, c'est en

famille que nous avons célébré leur cinquantième, leur soixantième et leur soixante-cinquième anniversaire de mariage.

En mai 1972, elle nous a une fois de plus impressionnés par son courage et son acceptation d'épreuves successives. Sa soeur, son mari et son fils sont décédés dans un intervalle de trente-deux heures, et elle n'a pas démontré un excès de fatigue malgré son âge avancé. Elle avait 83 ans à ce moment-là et sa vue n'était pas des meilleures. Auparavant, elle avait subi une intervention chirurgicale pour des cataractes mais cela n'avait pas beaucoup aidé.

Plus tard, elle perdit graduellement ses forces et fut réduite à une chaise-roulante pendant au moins quatre ans. Quand on s'informait de son état de santé, sa réponse était toujours la même: "Ça va bien, j'attends qu'il vienne me chercher". De fait, elle l'attendait en récitant son chaplet en silence presque continuellement.

Ce fut très émouvant de la voir, lorsque quelques semaines avant sa mort, on fit venir le prêtre pour lui administrer le sacrement des malades. De sa voix très affaiblie, elle répondit avec nous à toutes les prières. Que d'émotions!

Notre chère mère nous quitta paisiblement le 2 juin 1980, à l'âge de 91 ans et 8 mois. La plus vieille citoyenne de Hanmer laissait dans le deuil neuf enfants, trente-trois petits-enfants et trente arrière-petits-enfants.



50e
anniversaire
de
mariage



Joséphine Portelance - Lalonde
(1871-1940)

par

Rose-Emma Lalonde-Paquette

Le nom de fille de ma mère était Joséphine Portelance. Elle naquit à Curran, Ontario, où elle fit ses études jusqu'au troisième cours comme on l'appelait dans ce temps-là. Elle épousa en 1890 à Rockland, Ontario, Ferdinand Lalonde âgé de 24 ans.

Aux alentours de 1895, Ferdinand Lalonde et Joséphine vinrent s'établir dans notre région. Ils descendirent du train à la gare de Chelmsford avec deux enfants. L'aînée, née à Rockland, était décédée là à l'âge de quelques mois. Les époux Lalonde demeurèrent à Chelmsford pour quelques années. Joséphine cousait pour le magasin Tyne. Le propriétaire lui apportait de gros ballots d'étoffe à la verge. Joséphine taillait et cousait des chemises et pantalons de travail que M. Tyne expédiait et vendait dans les camps de bûcherons. A Chelmsford, Joséphine donna naissance à un fils Dollard.

Les Lalonde étaient venus dans la région dans le but de défricher une terre pour y pratiquer l'agriculture. Le gouvernement de l'Ontario accordait alors aux colons des terres à prix réduit, mais ceux-ci avaient des obligations à remplir pour avoir droit aux lettres patentes.

Le couple Lalonde choisit de s'établir au coin de la

Dominion Drive d'aujourd'hui. Ce coin fut longtemps appelé Brunetville car il y avait là un bureau de poste qui portait ce nom. Il n'y avait pas de chemin entre Chelmsford et Hanmer. Il fallait se fardocheur une "trail"* à travers la forêt.

A la sueur de son front, Ferdinand se défricha un lot. Il abattit les arbres. Les billots étaient transportés au moulin à scie de Chelmsford par la drave sur le Whitson Creek qui passe par Val Caron. C'était le cours d'eau utilisé pour la flotte des billots. Ferdinand ensuite déracina les souches avec ses chevaux. Une fois la maisonnette bâtie, la famille Lalonde déménagea à Hanmer. On n'attendit même pas que le plancher fut posé; la terre ferme servait de plancher. On avait comme voisins les Lacoste: Johnny et Orphila.

En 1904, notre municipalité formait son premier conseil avec Onésime Dubois comme premier préfet. En 1911, le mari de Joséphine Lalonde, Ferdinand, devint le second préfet, poste qu'il occupa jusqu'en 1914.

Les époux Lalonde eurent onze enfants: Eva, Oscar, Rose-Emma, Dollard, Wilfrid, Paul, Honoré, Jean, Orphyr, Ferdinand junior et Ernest.

En 1922, les époux Lalonde avec l'aide de leur fils Wilfrid décident de bâtir une beurrerie commerciale. C'était une bâtisse avec fondation en béton au coin de la rue Elmview et Dominion Drive. Le beurrier était un monsieur Bess. Il demeurait avec sa vieille mère dans la beurrerie mais celle-ci se plaignait que la bâtisse était trop humide. Alors elle se prit une chambre chez la famille Ménard.

Joséphine était une personne dévouée envers sa famille. Elle était une femme joyeuse. Elle égayait le foyer de ses belles chansons. Son époux se plaisait à la gratifier du titre de la chanson "Vive la Canadienne".

En 1918, Joséphine perdit son fils Dollard de la grippe espagnole. C'est à l'occasion des funérailles de celui-ci que cette photo ci-haut fut prise, voilà pourquoi Joséphine est si triste.

Moi, Rose-Emma, j'étais la seule fille dans la famille Lalonde. Je devais donc aider ma mère dans tous les travaux de la maison: repas, entretien de la maison et des vêtements. J'aidais aussi à sarcler le jardin. Je tenais les livres de la

ferme et lorsque j'avais un problème avec la tenue de ces livres, je demandais l'aide de mon institutrice. J'allais à l'école de Brunetville et mon institutrice, Delphine Cléroux, m'aidait durant les récréations.

Ferdinand Lalonde vieillissait et désirait prendre sa retraite. Son fils Wilfrid devait prendre la charge de son commerce, mais malheureusement il mourut avant. La beurrerie fut donc abandonnée. Vous pouvez encore en voir les évidences: ce qui reste de la fondation où la beurrerie fut bâtie

Joséphine Lalonde décéda le 7 juillet 1940. Elle laissa dans le coeur de ses enfants le goût pour le chant et la musique et l'appréciation des travaux artistiques.

Prêtres-curés de la Paroisse St-Jacques

J.A. Roy	1 août 1906 — 29 sept. 1913
Ernest Nayl	1 janv. 1914 — 4 février 1923
J.H. Bruneau	4 fév. 1923 — 19 sept 1926
John Bourgeois	24 sept. 1926 — 15 déc. 1929
Lionel Séguin	9 fév. 1930 — 6 juillet 1937
Siméon Charpentier	19 juillet 1937 — 11 jan. 1959
Marc Boyer	25 jan. 1959 — 5 juillet 1959
Lucien Daoust	9 juin 1959 — 10 sept. 1967
Gabriel Forest	1 oct. 1967 — 1 juillet 1968
Ovila Campeau	juillet 1968 — 2 février 1975
Jean-Marie Charbonneau	3 février 1975 —

Albertine Bertrand - Lelièvre
(1890-)

par

Ernestine Lelièvre-Denis



Le 31 août 1890, dans la petite paroisse de St-Georges non loin de Rigaud, Québec, naît une petite fille du nom d'Albertine. Fille aînée d'une nombreuse famille de douze enfants, dont trois meurent en bas âge, elle habite avec ses parents, Isidore et Dométhilde (Aubry) Bertrand sur une pauvre petite ferme de roches. Tout de même, ses parents réussissent à la mettre en pension chez une tante pendant quelques années où elle fait ses études au couvent de Rigaud.

Ce n'est que lorsqu'elle a à peu près quinze ans qu'Isidore et Dométhilde prennent la grande décision de venir s'établir sur une ferme au nord de l'Ontario, où on encourage des colons à venir développer des terres arables qui promettent une culture encourageante. Ils s'installent donc à Hanmer dans la deuxième concession de Capreol, aujourd'hui chemin Radar, sur une ferme qui devait voir un brillant avenir.

C'est là que toute la famille de six garçons et trois filles travaillent avec leurs parents à défricher et agrandir la propriété qui porte fruit, puisqu'une quinzaine d'années plus tard, on reconnaît la ferme Bertrand par ses bâtiments, silos, autos, camions et ses machines agricoles modernes. La première laiterie des entourages qui dessert la petite ville de

Capreol est établie sous le nom de Bertrand et Frères, plus tard connue sous le nom de Laiterie Capreol Dairy.

Mais durant ces années, Albertine tente de nouvelles expériences. Pendant les mois d'hiver, moins occupée sur la ferme, elle offre ses services chez des dames du voisinage, ce qui lui permet de faire quelques économies et en même temps ouvre devant elle un nouvel horizon. Elle fait la connaissance d'un jeune célibataire qui lui plaît beaucoup. En effet, sa patronne Mme Bigras, deviendra sa belle-soeur dans un temps futur.

Jean-Marie est né en France, en Province de Bretagne le 20 août, 1882. A l'âge de sept ans il traverse l'Atlantique avec ses parents Jean et Jeanne (Rioux) Lelièvre, ses quatre soeurs et son frère Alfred. Une soeur, Bernadette, devait naître au Canada et devenir Mme Napoléon Bertrand. Ils débarquent à Montréal où ils demeurent pour un certain temps, puisque dans un avenir prochain, ils seront des colons sur une petite terre boisée sur le lac Louise à St-Michel, Argenteuil, Québec.

Vers l'âge de dix-huit ans, Jean-Marie est très las de couper du bois et de faire du bardeau qu'on doit transporter à Lachute ou Montréal. Il entend parler de colons qui s'établissent en Ontario près de Sudbury. Il obtient du terrain de la Couronne, un lot de terre en bois debout. Plein de courage et d'ambition, il en défriche un acre, se construit une demeure de billes équarries, une petite écurie pour un cheval et une vache et continue autant de défrichage que possible. Satisfait de son petit domaine, il retourne à St-Michel et encourage sa famille à venir se joindre à lui.

Les années qui suivent sont intéressantes. Ses soeurs mariées s'établissent aux alentours; de nouveaux colons de St-Michel les rejoignent. On se voisine, organise des rigodons, du chant, de la musique et le temps passe.

Jean-Marie a déjà vingt-cinq ans et il pense à l'avenir. Il a déjà rencontré Albertine, ils ont fait plusieurs sorties, il l'aime beaucoup et désire en faire sa tendre moitié.

Jean et Jeanne voient qu'il y a quelque chose à faire. On doit déménager et livrer sa maison à ce fils qui les a longtemps aidés. Avec les deux enfants qui restent, Alfred et Bernadette, ils achètent une terre à un mille de là et voilà la meilleure solution.

Jean-Marie et Albertine s'épousent le 26 juillet 1910. On fait des noces, mais la lune de miel est très écourtée. Heureusement qu'Albertine a déjà fait son apprentissage sur une ferme. Dès le lendemain il faut s'occuper de traire les vaches, ramasser les racines dans la terre neuve, penser à la moisson qui commence à prendre une couleur d'or et en plus, vaquer au travail journalier de la maison.

Vient l'automne. Il lui reste des heures de loisir qu'elle consacre aux arts auxquels elle est habile, tel que broderie, tricot, crochet, et surtout à développer son talent pour la couture. Un but spécial se présente donc pour ce genre de travail, puisqu'elle attend ce petit être cher qui naîtra au mois de mai.

L'initiation à la routine de l'été 1911, et à toutes celles qui devront suivre d'année en année, se présente donc. La grande cérémonie du premier baptême à peine terminée, il faut penser au jardin, aux poussins, aider aux semailles et à toutes les autres tâches auxquelles elle a goûté l'an dernier. Elle n'oubliera pas pour cela de consacrer tout le temps nécessaire aux soins de ce dernier petit être cher qui dort dans le joli berceau que Jean-Marie a confectionné dans ses heures de loisir l'hiver précédent.

En juillet, une grande inquiétude règne pour toute la petite colonie qui doit faire face à l'incendie 1911* qu'on l'appelle. Le feu s'avance de l'ouest à pas de géant. On vit dans un nuage de fumée que le soleil ne peut pénétrer. Les hommes se rendent à l'encontre du feu pour battre les flammes qui s'attaquent aux demeures aussi bien qu'aux forêts. Pendant ce temps, Albertine est seule et surveille au cas où une étincelle ne vienne enflammer les conifères qui sont à courte distance des bâtiments. Après de longs jours, le vent change, la pluie abat les flammes, on reverra la clarté du soleil sous peu. Albertine et son mari remercient le Seigneur de les avoir épargnés du malheur causé par l'incendie dont beaucoup de leurs amis furent affectés; mais ils devront subir une très différente et triste épreuve, puisque leur petit garçon chéri meurt à l'âge de trois mois ce même été.

Heureusement, le courage ne manque pas chez ces gens; il faut réagir! On continue à abattre les arbres, à construire des bâtiments plus grands et plus modernes pour abriter de plus nombreux animaux. Vient la guerre 1914. Les produits se

vendent mieux, donc on peut se procurer de meilleurs instruments aratoires tout en faisant quelques économies même si la famille grandit à vue d'oeil.

A l'âge de trente et un an, Albertine met au monde son neuvième et dernier enfant. Sept sont vivants et pleins d'énergie. Elle n'a certainement pas le temps de s'ennuyer ni de se promener avec cette troupe là. Tenir le garde-manger rempli demande des heures de planification et de travail. Les fournées de pain et de pâtisseries, les marmitées de soupes ou de légumes disparaissent comme par enchantement, car tous ces enfants ont un bon appétit qu'elle veut satisfaire. Elle fera tout en son pouvoir pour leur donner une nourriture substantielle nécessaire à leur santé.

Mais ce n'est pas tout! Dans nos hivers canadiens, on doit être vêtu chaudement pour se rendre à l'école à un mille de distance. Les veillées d'Albertine sont passées à coudre des vêtements dont beaucoup sont faits de matériaux usagés, à tricoter les bas, les mitaines, les tuques et les chandails tout en surveillant la marmaille faisant leurs devoirs de classe autour de la table.

Parmi toutes ses occupations quotidiennes, Albertine trouve toujours les moments nécessaires d'enseigner à ses quatre filles comment travailler. Elles peuvent très bien se débrouiller dans la couture, tricot, crochet, courtepointe aussi bien que dans la cuisine, même si on ne peut les appeler des cordons bleus. Tant qu'aux trois garçons, elle leur donne des conseils au sujet de leur conduite, de leur éducation et leur enseigne le soin de leur personne. Ils apprendront à travailler avec leur père.

Heureusement, la monotonie des jours est entrecoupée par des heures remarquables et joyeuses. C'est la confirmation des grandes, la communion du premier garçon et soudainement, c'est déjà la communion de la cadette. Que le temps passe vite! Elle aura confectionné pour chacun ou chacune une toilette hors de l'ordinaire afin qu'ils n'oublient pas ce "Jour" de la plus grande importance.

Albertine est une femme chrétienne et charitable. Elle se fait un plaisir d'aider les plus défavorisés qu'elle. Elle coud des vêtements, une robe de première communion ou autre pour aider une maman. Elle va soutenir ou encourager une voisine

lors de son accouchement. Elle ne peut refuser à la jeune fille qui arrive avec ses verges de tissus, de lui faire sa robe de mariée. Ainsi, au-delà de quinze ans se sont passés très rapidement.

Dans un temps où les enfants grandissent et qu'il faut penser à leur éducation, car c'est un point des plus importants pour Albertine, viennent les longues années de la grande dépression, souvenir qui revient souvent de nos jours. Elle encourage les deux aînées aux études, ce qu'elle n'a pas eu le bonheur de faire elle-même étant jeune. Elle se prive de leur aide à la besogne journalière afin de leur donner plus de temps à leurs devoirs de classe. Ce sera très difficile, puisqu'on a encore que la petite école rurale, comptant qu'une institutrice pour une quarantaine d'élèves dispersés dans tous les grades jusqu'à la huitième année. Mais le succès couronne les efforts. Pour la première fois, deux élèves de notre école, Ernestine et Georgette, réussissent les examens bilingues du Département d'Éducation de l'Ontario et sont acceptés à l'École Modèle de Sturgeon Falls où elles se prépareront à l'enseignement pendant trois ans.

Albertine est très heureuse même si l'argent est très rare pour leur donner le nécessaire, sans oublier les cinq autres enfants qui sont très importants aussi, et qui suivent de très près.

Le temps est dur. On ne souffre jamais de la faim, car maintenant la ferme compte au-delà de vingt vaches laitières, mais le produit se vend très bon marché quand on peut l'expédier chez les commerçants. Heureusement qu'on peut vendre le lait à la Laiterie Bertrand. Il faut aller le livrer à deux milles, en voiture tirée par chevaux, pas d'automobile à ce temps-là; mais c'est un travail que les jeunes garçons peuvent faire.

Ainsi, le temps passe, aussi la dépression se fait moins sentir. La plupart des enfants se rendent à l'école secondaire; les uns réussissent mieux que les autres à l'étude, mais tous sont habiles et débrouillards en leur métier. Deux des garçons, Laurent et Emilien, complètent leur éducation au collège de Rigaud.

Les années qui suivent sont assez mouvementées. Les oiseaux doivent quitter le nid. Les aînées, enseignantes, de-

meurent à la maison et marchent à leur travail. L'un après l'autre, les garçons devront trouver du travail, quoique l'un d'eux restera au foyer pour cultiver avec son père. Tout de même, la vie est intéressante. Les enfants se rencontrent en troupe avec leurs ami(e)s en fin de semaine ou à l'occasion des fêtes. Albertine se fait un plaisir de leur servir un festin. Elle ouvre sa maison toute grande à une veillée de chants, musicale et danse.

En 1936 commencent les épousailles. Ernestine, Madame Henri Denis, ira demeurer à Sudbury. En 1939, Albertine aura la joie de voir son premier petit-fils qui naîtra le 31 août, pendant la deuxième guerre, le jour de son quarante-neuvième anniversaire. C'est un double plaisir. La même année, le 26 décembre, Georgette épouse Aimé Joubert, un jeune instituteur plein d'ambition qui promet un brillant avenir. Celle-ci ne s'éloignera pas trop puisqu'elle demeurera au village de Hanmer, et continuera dans l'enseignement pour un grand nombre d'années. Tôt après, Laurent, l'aîné des garçons et Yolande partiront après leur mariage, pour Nobel près de Parry Sound, Ontario, où il a accepté un poste dans une usine de munitions de guerre. Un an plus tard, Gilberte, la cadette, épouse Simon Denis. Ils habiteront sur une ferme à courte distance de chez papa et maman. 1943, la guerre continue toujours, mais on se marie quand même. Coup double cette fois! Laurence épouse Wilfrid Lachance. Celle-ci n'aura qu'à déménager son bagage à la ferme voisine de ses parents. Le même jour, Emilien choisit Gilberte Côté pour épouse. Ils demeureront sur la ferme Lelièvre pour un temps limité. Albertine aura donc une autre Gilberte pour l'accompagner.

Il faut donc dire qu'en l'espace de neuf ans, les sept enfants sont mariés, puisque Florent, le cadet des garçons, termine les épousailles. Il marie Yvonne Côté à Sudbury en août 1945. Emilien et Gilberte ayant acheté leur propre ferme à Hanmer aussi, Florent conduira Yvonne à la maison paternelle, puisque Jean-Marie et Albertine en ont fait l'héritier de la ferme.

Que fera Albertine pour s'occuper, elle qui a toujours été très active et qui n'avait jamais assez de temps pour compléter tous ses projets en tête? Ne vous inquiétez pas. Une pluie de petits enfants poussent à vue d'oeil comme des champignons. Elle rendra un service énorme à aider les jeunes mamans, sur-

tout au temps de leur accouchement, car en ce temps de progrès après la guerre, il est très difficile de trouver de bonnes gardiennes d'enfants. Il serait impossible de déterminer le nombre de petits gilets, bonnets, mitaines et vêtements qu'elle a confectionnés pour ces chers petits.

Après la guerre, Laurent qui oeuvrait maintenant à Toronto dans une usine d'avions, revient avec sa famille de trois enfants à son premier chez-soi. Ils seront maintenant deux pour suffire aux obligations de la ferme.

Albertine et Jean-Marie devront s'adapter à de grands changements. Ce n'est pas sans regrets qu'ils voient la démolition de leur vieille demeure qui ne suffit plus au présent besoin. Les garçons construisent une maison à deux logis. Ils en occuperont un jusqu'au moment où on pourra les établir dans leur propre petit foyer.

Tout semble aller pour le mieux. Mais jamais tout soleil sans nuage ou dirais-je, sans orage. Un malheur devait arriver. Un matin très froid de mars 1949, un incendie se déclare dans l'habitation temporaire où habitent Laurent, Yolande et leurs enfants. Malgré tous les efforts des habitants du voisinage, on perdra le petit Marcel âgé de sept ans. Toute la famille très sympathique les uns pour les autres est très affligée. Pour Albertine qui a toujours été forte à accepter les événements bons ou mauvais, c'en est trop. Une tragédie de ce genre est presque insurmontable. Le choc s'en fait sentir pour plusieurs mois. Elle souffre de pneumonie et son système nerveux en est affecté.

Mais pourquoi questionner et ressasser ce malheur que Dieu a permis. Il faut réagir et accepter le bon et le mauvais que le Père lui envoie. Vient l'automne. La naissance de quatre petits enfants dont deux jumeaux lui redonne le courage et la joie de vivre. Elle a surmonté sa peine et sera en bonne condition de célébrer et de servir son repas du Jour de l'An à sa famille qui aura encore grandi malgré ce malheur.

Les cinq ou six prochaines années se déroulent assez régulièrement sans péripéties extraordinaires. On a notre propre foyer maintenant sur un coin de la ferme. Un grand jardin et un parterre de fleurs égayent bien les étés. Les hivers paraissent moins rudes maintenant qu'on a l'électricité à la

campagne. La bonne lumière permet à Albertine de faire plus de lecture, en plus de la radio qui les intéresse tous les deux.

Un autre changement s'annonce. Les fils constatent que la ferme trop petite, ne suffit pas à supporter confortablement deux familles grandissant à vue d'oeil. Ils trouvent un acheteur, et en voilà de la ferme paternelle. Laurent et sa famille iront demeurer sur une ferme à Verner. Florent qui est embauché à la mine de Falconbridge se construit une maison au village de Hanmer où il déménage sa femme, ses deux filles et ses jumeaux. Albertine s'ennuie. Elle s'ennuie. Elle manque ces petits enfants qui après la classe frappaient à la porte chacun leur tour. En plus, Jean-Marie ne va pas trop bien de sa santé. De moins en moins, il s'occupe des soins de la maison.

Le 16 janvier 1958, Albertine devient veuve à l'âge de soixante-sept ans. Le reste de la saison est très bouleversant émotionnellement. Elle fait des visites chez ses enfants qui demeurent près, mais l'hiver on ne peut laisser la maison trop longtemps.

Elle n'entreprendra pas un autre hiver seule à la campagne. Elle vend sa propriété et va demeurer chez son fils au village jusqu'au moment où elle se trouve une demeure. La voilà près de l'église et des magasins. Elle joint les organisations sociales telles les Dames de Ste-Anne et la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises. C'est très intéressant. Elle s'occupe à confectionner des objets pour les organisations de charité. Malheureusement pour elle, Georgette qui lui accordait le plus de son temps et d'attention demeure maintenant à Kapuskasing, Ont. où son mari accepte un poste de surintendant des Ecoles Séparées. Chacun de ses autres enfants la visite et elle continue sa routine du Jour de l'An.

Quelle ne fut pas la surprise des enfants lorsque Albertine annonce son déménagement à Sudbury. Après la mort de son mari, sa belle-soeur l'invite à demeurer avec elle. Elles se louent un appartement au deuxième plancher chez son frère Napoléon Bertrand, au centre de la ville.

A l'âge d'environ soixante-quinze ans, Albertine se crée une nouvelle vie sociale; ce qu'elle n'avait pas trop vécue pendant sa jeunesse au temps où elles se contentait d'assister à des noces ou à une veillée dans la parenté ou chez des amis.

Elle se joint au club d'Age d'Or, au Club du Rosaire, et prend part à deux équipes de quilles et remporte plusieurs trophées. Elle se fait un plaisir d'assister aux activités que cela comporte telles que voyages organisés ou Congrès de la FFCF, etc.

Tout cela est trop beau pour durer très longtemps. Elle souffre d'arthrite qui devient de plus en plus grave et elle ne peut plus sortir seule. Elle doit abandonner les travaux délicats qu'elle adore, mais elle continue à faire du tapis que l'on retrouve chez tous ses enfants et petits enfants. Elle se distrait par la lecture et la télévision.

On essaie de la convaincre qu'elle devrait joindre les gens de son âge au Manoir des Pionniers, mais son coeur est jeune et elle se sent très capable d'avoir soin de sa personne.

On célèbre en famille ses quatre-vingts ans et ensuite son quatre-vingt-cinquième anniversaire. Elle remarque comment sa progéniture a grandi depuis la dernière fois. Elle sent qu'elle a contribué à quelque chose de beau dans sa vie et s'en voit gratifiée.

Ce n'est qu'à quatre-vingt-neuf ans qu'elle consent à être admise à la maison des vieillards. L'adaptation est très difficile, mais après un an elle ne se plaint plus et semble heureuse. Elle reçoit régulièrement la visite de ses sept enfants et souvent de l'un de ses trente-neuf petits-enfants vivants. De temps en temps, on vient lui présenter un autre arrière-petit-fils car elle en compte déjà quarante-cinq.

Quatre-vingt-dixième anniversaire! Albertine reçoit une plaque de félicitations du Premier Ministre de l'Ontario. Les enfants se rassemblent et prennent des photos. "Voilà toute ma famille encore une fois réunie" dit-elle.

Et bien, voilà notre mère qui est nonagénaire. Elle est la dernière vivante de la famille Bertrand. Le temps passe vite, qui sait si Dieu ne nous la conservera jusqu'à son centenaire? Il y en a déjà eu d'autres au Manoir. Continuons à prier afin que le reste de ses jours soient paisibles sans de trop longues souffrances, veuille le Maître du Très-Haut.



Albertine à 85 ans, entourée de ses enfants

Esther Carrière - Ouellette
(1892-1967)

par
Jeanne Ouellette-Moreau



Marie Marguerite Esther Carrière est née à Greenville, Québec, le 19 juin 1892. Elle était la fille de Toussaint Carrière et de Zoé St-Amant.

Alors qu'Esther avait une quinzaine d'années, la famille Carrière vint s'établir sur un lot dans la deuxième concession du canton de Hanmer. Les autres enfants de la famille étaient Zoé (Mme Pilon), Flavie (Mme Deslauriers), Francis, Pierre et Joseph.

Ses études furent de courte durée. Elle quitta l'école pour aider ses parents et jeune fille, travailla à l'hôtel de Frank Dennie au village.

Le 28 novembre 1916 à l'âge de 24 ans, Esther épousa Fabien Ouellette né en 1879 à Curran, Ontario, fils de Cyprien Ouellette et d'Angèle Campeau. Le mariage fut célébré en l'église St-Jacques de Hanmer par le Père E. Nayl.

En 1906, Fabien avait acheté un terrain de 80 acres, lot 5, dans le canton de Hanmer, là où est présentement situé le centre commercial Valley Plaza sur la route 69 nord. Il défricha cette terre de peine et de misère dans la plus grande pauvreté. Et c'est là que le jeune ménage demeura.

Esther, femme courageuse, prêta main-forte à son époux dans tous les travaux de la ferme: faire le train à l'écurie, aider aux récoltes dans les champs et ramasser les patates.

Mais cela ne l'empêchait pas de vaquer diligemment à l'entretien de sa maison et au soin de ses enfants. Ils étaient douze en tout: Toussaint (1917), Cyprien (1918, décédé en 1919), Joseph (1919), Jeanne d'Arc (1922), Léandre (1923), Delphis (1925, décédé en 1972), Arthur (1927), Thérèse (1982), Lionel (1930), Léa (1932), Henri (1935) et Gérard (1937).

Pour habiller tous ces marmots, elle cardait et filait la laine, tricotait, reprisait ou faisait pour les plus jeunes des vêtements dans les vieux habits des plus âgés. Elle était très habile dans la fabrication de courtepointes.

Esther et Fabien gardèrent avec eux la mère de ce dernier jusqu'à sa mort.

Fabien est décédé le 17 juin 1942 à l'âge de 63 ans. Esther se trouva donc seule, âgée de 50 ans, avec onze enfants dont le plus jeune avait cinq ans.

Esther resta sur la ferme encore trois à quatre ans mais les revenus ne suffisaient plus à faire vivre la famille. Alors, la ferme fut donnée à Toussaint, l'aîné des garçons. Esther et sa famille déménagèrent au village sur le boulevard Côté dans la maison où Gérard demeure aujourd'hui. Avec sa petite pension de veuve et les emplois temporaires des enfants qui grandissaient, Esther parvint à surmonter les difficultés.

Malgré toutes ces misères, nous étions heureux ensemble. Je me rappelle de la grande joie éprouvée par les enfants de trouver, après la messe de minuit, des bas bien remplis de beaux bonbons, d'une orange et d'une pomme.

Pendant les dix dernières années de sa vie, sa santé n'étant pas trop bonne, Esther vint demeurer avec sa fille Jeanne (Mme Oscar Moreau).

Mme Esther Ouellette mourut le 2 juin 1967 à l'âge de 74 ans. Ses enfants gardent un bon souvenir de cette maman chérie.

Ida Belcourt - Papin
(1891-1975)

par
Rolande Belcourt-Dennie



Ma tante Ida est née le 12 avril 1891 à Perkinsfield, Ontario, près de Penetanguishene. Elle était une des quinze enfants de William Belcourt et d'Edesse Gauthier (soeur de Joseph Gauthier de Hanmer). Six des enfants Belcourt sont nés à Perkinsfield et neuf à Blezard Valley où la famille déménagea plus tard.

Etant l'aînée, Ida a dû prendre charge de la nombreuse famille à plusieurs reprises, car sa mère était cardiaque, asthmatique et souffrait souvent d'obstruction d'intestins. Vous pouvez vous imaginer le fardeau qu'Ida eut à supporter avec cette marmaille active et bruyante. Plusieurs des enfants sont morts en bas âge, mais Ida a été comme une seconde mère pour les neuf qui la suivaient. Elle avait beaucoup de force physique et d'habileté, mais le dévouement était sa plus grande qualité. Toute sa vie, elle a joui d'une excellente santé.

Ida épousa Ovila Papin en avril 1915 à Blezard Valley. Ils élevèrent une fille, Gertrude.

Ses talents naturels, plusieurs les connaissent. On pourrait dire qu'elle pouvait tout faire, jusqu'à changer des taudis en petits palais. Elle fit elle-même son ameublement de salle à dîner en rondins de merisier: table, six chaises et un petit sofa.

Ida était couturière; elle faisait une grande partie de la couture pour sa famille et pour la parenté. Pendant plusieurs années, c'est elle qui fit les soutanes des enfants de chœur de la paroisse.

Après avoir demeuré à Blezard Valley pendant quelques années, le couple Papin déménagea à Swastika où Ovila était barbier. Ils revinrent ensuite dans la région pour s'établir à Hanmer, au village, où ils avaient un poulailler.

Ida était une femme artistique. Lors de concerts dans la paroisse, elle aimait à participer au montage de pièces de théâtre et y jouait toujours un rôle principal (voir programme du 25e anniversaire de la paroisse). Ida aimait beaucoup les veillées paroissiales avec "box-social". Savez-vous ce qu'était un "box-social"? A la fin de la soirée, des goûters étaient vendus à l'encan. Les femmes et jeunes filles préparaient des boîtes très bien décorées contenant un goûter attrayant pour deux. Celui qui achetait le goûter devait le manger en compagnie de celle qui l'avait préparé. Le nom de celle-ci était caché dans la boîte. Certains prenaient plaisir à faire grimper le prix afin de taquiner l'amant ou l'époux qui offrait un prix pour le goûter. La fierté masculine était en jeu! Les revenus de telles soirées allaient à la paroisse.

Après quelques années, Ida et son époux déménagèrent de l'avenue Notre-Dame sur le boulevard Côté en face de l'église pour y être plus près pendant leurs vieux jours. Son époux décéda en 1959.

Veuve, Ida avait encore plus de temps à se livrer à son passe-temps favori. Sa maison était ornée de ses propres peintures montées dans des cadres fabriqués en papier mâché; son petit logis était un nid de travaux d'art.

Ida était membre active de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises. Elle fut décorée par sa section et par l'exécutif national de cet organisme comme femme méritante. Chaque année, lors du thé annuel, elle avait sa propre table où elle étalait ses travaux d'artisanat: crèches et bûches de Noël, bateaux à voiles, boîtes de surprises et bric-à-brac. Lors de la fête du centenaire en juin 1967, elle décora pour la parade locale, un char allégorique dont le thème était "La femme au foyer en l'an 1900". Ida y figurait, assise au rouet.

Ida Papin est décédée accidentellement le 30 décembre 1975 près de North Bay à l'âge de 84 ans, alors qu'elle se rendait à Mattawa pour passer le Jour de l'An avec sa fille Gertrude.

Ida rêvait toujours d'avoir à Hanmer un centre pour les paroissiens âgés où ceux-ci pourraient se réunir et s'amuser mais malheureusement elle ne put en jouir car le Centre St-Jacques du Club de l'Age d'Or ne fut réalisé qu'après sa mort. On peut dire cependant qu'elle fut l'une des personnes qui firent germer ce projet.



<p>L. E. Lavallée</p> <p>MARCHAND</p> <p>Hanmer - Ont.</p> <hr/> <p>Armand</p> <p>Dubois</p> <p>Forgeron</p> <p>Général</p> <p>Hanmer - Ont.</p>	<p>PROGRAMME DE LA SÉANCE</p> <p>PREMIÈRE PARTIE</p> <p>Ouverture Morceau: choisis..... Piano M. Ls. de G. Belleau, Eccl.</p> <p>LE TRÉSOR D'OLIVETTE</p> <p>Drame en un acte.</p> <p>L'action se passe en Bretagne, dans un petit village des côtes, dans la cabane de la mère Vincente.</p> <p>Personnages:</p> <p>La mère Vincente..... Mme O. Papin Olivette, enfant trouvé..... Mlle L. Ménard La comtesse Eliane..... Mlle O. Therrien M. Lazarin..... M. J. Berthelot Choeur sous la direction de Mlle V. Robert. Monologue M. F. Ménard</p>	<p>J. B. M.</p> <p>ROBERT</p> <p>Marchand</p> <p>Général</p> <p>Hanmer - Ont.</p> <hr/> <p>Wm. Langdon</p> <p>Contracteur</p> <p>Hanmer - Ont.</p>
---	---	---

Extrait du Programme Souvenir du 25e anniversaire de l'arrivée des premiers colons à Hanmer — juin 1923



Emma Côté - Proulx
(1870-1938)

par

Claudia Proulx-Dupuis

Mme Emma Côté-Proulx est née le vingt-deux juin 1870, fille de Pierre Côté et d'Eugénie Paquette à Ste-Blandine, comté de Rimouski, province de Québec.

Elle était la plus âgée d'une famille de quatre filles. Elle fréquenta l'école de l'endroit mais avec beaucoup de difficultés, demeurant loin de l'école; elle y allait seulement durant les mois d'été. Il n'était pas question d'y aller en hiver parce que les vêtements d'hiver pour les petites filles, dans ce temps-là, n'étaient pas chauds comme ceux d'aujourd'hui et l'argent faisait aussi grand défaut pour en acheter.

C'est à l'âge de quatorze ans qu'Emma quitta Ste-Blandine avec la famille pour aller demeurer à Montréal. Grand-père Côté travaillait sur les bateaux dans le port de Montréal et décida de déménager sa famille avec lui. Grand'mère Côté, s'étant mariée à quatorze ans, n'était que quinze ans plus âgée que son aînée, Emma, ma mère. Grand'mère dût travailler avec les trois plus vieilles de ses filles à la manufacture de coton à Montréal. La plus jeune de la famille, qui n'avait que cinq ans, était gardée par une dame pendant que grand'mère était au travail.

Ne connaissant personne dans cette grande ville, ils se

louèrent un appartement où ils purent en trouver. Entre autre, un appartement où ils demeurèrent était une maison hantée. Ils entendaient toutes sortes de bruits, telle une personne qui fait le ménage, lave la vaisselle, balaie le plancher, etc. Ces bruits commençaient dès que les lumières étaient éteintes. Ils y demeurèrent un mois parce que le propriétaire avait exigé que le loyer soit payé d'avance, mais ils eurent la peur de leur vie durant ce mois-là, ne dormant pas des nuits entières et le matin, il fallait se rendre au travail bien fatigués d'avance, prendre le petit char électrique pour se rendre à la manufacture.

Ma mère s'est mariée à l'âge de dix-huit ans à Montréal en 1888, à Xavier Proulx qui venait de Sudbury. Il avait travaillé sur la voie ferrée du Canadien Pacifique. En passant à Montréal, il s'était arrêté chez grand-père Côté. Il connaissait bien la famille car les enfants étaient allés à la même école à Sainte-Blandine. Il s'était probablement arrêté avec l'idée intentionnelle de courtiser Emma, ma mère, car c'est dans cet hiver-là qu'ils se marièrent au mois de février. Ils sont revenus à Ste-Blandine vivre sur la ferme de mon grand-père maternel. N'ayant aucun cheval, ni instrument agricole pour cultiver la terre et pas d'argent pour en acheter, mon père travaillait pour les cultivateurs à 50 sous par jour. Ma mère faisait un petit jardin. Ils s'achetèrent quelques poules et un couple de moutons pour avoir de la laine, car ma mère aimait beaucoup à filer et à tricoter.

Elle a donné naissance à douze enfants, huit garçons et quatre fille. Une petite fille est décédée à l'âge de quatre mois.

C'est seulement que lorsque les deux fils, les deux plus âgés de la famille furent capables d'aider mon père, qu'ils s'établirent sur une terre en bois debout qu'ils ont défrichée. Et ils ont ramassé les roches pour construire une petite maison de pièces. Ils ont fait les semences et bientôt ils ont pu prendre le dessus. Ma mère était des plus heureuses d'être enfin chez-elle avec son mari et ses enfants, vaquant aux travaux de la ferme; ça l'ennuyait beaucoup de voir papa travailler pour 50 sous par jour pour les autres.

En 1915, lorsque nous sommes partis de la province de Québec pour venir nous établir en Ontario, notre ferme comptait une paire de chevaux, une dizaine de vaches à lait. Le lait

était transporté à une fromagerie du voisinage, à cinq ou six milles de chez nous. Notre ferme comptait aussi une vingtaine de moutons, des poules et des porcs et les principales machines agricoles. Mon père avait aussi fait construire une maison neuve avec du bois qu'il avait coupé durant l'hiver et avait fait scier en beaux madriers. Nous l'avons habitée un an! . . .

Comment avons-nous atterri en Ontario? . . . C'est un de mes frères, David, qui était venu ici en Ontario pour travailler et qui en revenant nous voir au Québec, a décidé papa de tout vendre et de venir s'y établir en lui disant que c'était bien plus facile de cultiver la terre ici. Dans une semaine tout était vendu, la ferme avec tout ce qu'elle contenait.

Ma mère n'a apporté avec elle que le linge de lit, les vêtements de la famille, la batterie de cuisine et la vaisselle qu'elle a empaquetée dans des grandes boîtes et dans un matelas de plumes qu'elle avait fait et dans bien des couvertures de laine qu'elle avait fait tisser au métier. Il m'en reste encore une de ses couvertures de laine et aussi une catalogue blanche. Ce sont des trésors précieux, souvenirs de ma bonne maman.

C'est avec un coeur meurtri que ma mère a laissé sa belle province, quatre de ses enfants mariés: trois garçons et une fille ainsi que sa mère qui demeurait à Rimouski et sa maison neuve d'un an seulement. Pauvre maman, elle a eu bien du chagrin de cette vente; mais toujours femme obéissante, elle a suivi mon père sans se révolter. Avec sept de ses enfants: David, Albert, Edmond, Joseph-Casimir, Claudia, Gérard, Florida, nous sommes arrivés ici le dix août 1915. Nous sommes demeurés deux semaines chez un des frères à papa, M. Jacob Proulx, en attendant que papa achète une ferme. Il est allé en voir quelques-unes, mais n'ayant pas beaucoup d'argent en poche, il s'est contenté d'acheter la ferme où nous avons toujours habité dans le quatrième rang du canton de Capreol. C'est à la fin d'août que nous en prenions possession. Quelle nouvelle déception pour ma pauvre maman d'entrer encore dans une vieille maison très malpropre! Nous n'avons pas pu coucher là ce même soir. Un des neveux de papa, Ernest Proulx qui demeurait sur une ferme à un mille de chez nous est venu nous dire: "Ma tante, vous ne pouvez pas coucher ici ce soir, les lits sont cousus de punaises, venez

coucher chez nous et demain nous viendrons vous aider à nettoyer". Mes parents ont accepté son hospitalité; mais leur maison n'était pas bien grande pour coucher toute la famille. Nous les jeunes, nous sommes allés coucher à la grange dans la tasserie de foin. Le lendemain, nous avons nettoyé la maison et nous avons eu fort à faire. Nous avons sorti les vieux matelas pleins de punaises et papa les a fait brûler. Maman avait apporté ses paillasses que nous avons remplies de belle paille fraîche. On dormait bien là-dessus. Quand l'école commença au mois de septembre, je suis allée à l'école avec deux de mes frères et ma petite soeur qui n'avait que six ans, moi, j'en avais dix. J'avais fréquenté l'école à Ste-Blandine, mais ici, ce que j'ai trouvé le plus difficile, c'était d'apprendre l'anglais et de prononcer mes "R". J'ai reçu plusieurs coups de martinet de ma maîtresse à cause de cela. Mes parents n'osèrent pas s'en plaindre car on respectait alors trop l'autorité du professeur. Ça faisait exprès, le premier livre anglais du temps, c'était tous des mots qui commençaient par des "R" comme "run, run, Sam, run". J'ai répété ces mots assez de fois que je ne les ai jamais oubliés. Les élèves ont bien ri de nous autres aussi parce qu'on grasseyait, on me disait que je parlais "gras".

Le même automne, papa acheta une vache qui eut un veau au printemps, aussi quelques poules que maman fit couvrir. Maman faisait du beurre. Elle boulangeait aussi son pain deux fois par semaine pour ne pas qu'il s'en gaspille. C'était difficile de garder les aliments dans ce temps-là, il n'était pas question de frigidaire ni de congélateur.

Nous étions chanceux d'avoir de bons voisins, chez M. Lafleur et chez M. St-Jean. Papa a emprunté leurs machines agricoles parce que sur la ferme que papa avait achetée, il y avait seulement une paire de chevaux, une charrue et une herse à dents. Les jeunes aidaient à papa à défricher la terre, car il n'y avait pas grand de terre faite, ils ont fait de la clôture pour garder les moutons et la vache que papa avait achetés.

Maman faisait toujours un jardin avec notre aide pour le sarcler, elle réussissait toujours assez bien.

Dans le printemps, après que les moutons étaient tondus, maman lavait la laine, elle la cardait et elle la filait. Elle aimait toujours à filer. Elle tricotait des gros chandails et de gros bas après qu'elle avait teint la laine. Elle en tricotait beaucoup

pour les garçons qui s'en allaient aux chantiers pour l'hiver, alors que les travaux de la ferme étaient finis.

Pendant que tous les hommes étaient dans les chantiers, ma mère en profitait pour faire de la courtepoinette que nous piquions, ma mère, moi et ma soeur Florida. Le soir maman lisait. Elle n'avait pas fréquenté l'école longtemps, mais après son mariage et alors qu'elle était seule, elle se pratiquait à lire, c'était son passe-temps favori. Elle s'ennuyait beaucoup de sa mère, de son père et de ses soeurs. C'était dans la lecture qu'elle se désennuyait. Au début, elle lisait avec beaucoup de difficulté, parce qu'elle avait oublié, mais elle a persévéré et elle est devenue une grande liseuse. Elle lisait très, très bien. Elle nous inspira le goût de la lecture. Les mots que nous ne comprenions pas dans nos devoirs de classe, maman nous en donnait la définition et avec brio. Elle nous disait souvent: "Une chance que je sais lire, car je mourrais d'ennui si ce n'était pas de ma lecture." Elle s'était abonnée aux journaux La Presse et Le Droit. Elle aimait à se tenir au courant de toutes les péripéties de la guerre de 1914 et de tous les derniers développements. Elle lisait aussi les feuilletons, tout l'intéressait dans la lecture. C'est dommage qu'elle ne s'est pas pratiquée aussi bien à écrire. Elle savait écrire un peu mais ça la fatiguait beaucoup d'écrire. Après que nous fûmes arrivés ici, ça faisait beaucoup de correspondance à faire: à ses enfants, à sa mère et à ses soeurs. Elle aimait bien à recevoir de leurs nouvelles. Le sort est tombé sur moi qui n'avait que dix ans pour écrire les lettres; elle s'assoit près de moi et elle me dictait tout ce qu'elle voulait leur dire. Ce ne fut pas long que je savais écrire une lettre par moi-même, elle en était bien contente. Pendant que j'écrivais, elle vaquait à d'autres travaux domestiques. Pour passe-temps, nous aimions beaucoup à chanter; Florida et moi-même avions une assez belle voix et le soir dans l'obscurité, avant d'allumer la lampe, le répertoire des chansons canadiennes y passait. Cela faisait les délices de maman.

Tous les petits services que nous pouvions lui rendre, nous étions contentes de le faire. Je n'avais que douze ans, lorsqu'elle me montra à faire du pain dans une grande huche. Quand toute la famille était à la maison, il fallait faire des grosses boulanges. J'avais fait du bien bon pain, alors ma mère me dit: "C'est toi qui vas faire le pain à présent." Depuis ce

temps j'ai toujours fait notre pain. . . j'en fais encore. Nous n'en manquons jamais, c'est facile à conserver à présent dans un congélateur.

Je me rappelle l'année 1918, l'année de la grippe espagnole. Nos voisins avaient tous été malades. Mme St-Jean avait eu un bébé, c'était en hiver et son mari était au chantier. C'est papa qui alla chercher le médecin à Capreol, en voiture. Maman avait soin de la famille; tous étaient malades à la maison de la grippe espagnole. Le petit bébé est mort, une petite fille de trois ans et un garçon de neuf ans. C'est maman et Mme Lafleur qui ont enseveli tous ces petits défunts. Maman soignait bien les malades. Quand quelqu'un chez-nous prenait une inflammation de poumons, elle leur faisait tremper les pieds dans de l'eau chaude avec de la moutarde pour leur faire prendre une bonne suée et elle faisait des applications de mouches de moutarde. Elle leur faisait boire du sirop qu'elle faisait avec des oignons et de la tisane préparée avec de l'écorce de sept sortes de bois.

Elle réussissait ainsi à faire revenir ses malades à la santé. Les médecins demeuraient trop loin, il fallait donc toujours être préparée quand il y avait un malade dans la famille. Maman nous faisait tous porter des petits sacs de camphre pour aller à l'école. Elle disait que ça chassait les microbes et les germes, si bien que personne chez nous n'eut cette vilaine grippe.

En 1925, ma mère est retournée au Québec visiter ses enfants mariés qu'elle avait laissés à Ste-Bladine, dix ans après notre départ. Elle fut deux mois en promenade. C'était moi qui avais la garde de la maison pendant qu'elle était partie. J'avais dix-neuf ans et ma soeur quinze; nous étions bien contentes de lui rendre ce petit service, elle avait tellement travaillé pour nous autres. Elle avait bien mérité de petites vacances, la seule qu'elle s'est accordée durant sa vie.

Maman est décédée le quatre mars 1938, à l'âge de soixante-sept ans et neuf mois, à la suite d'une paralysie causée par sa haute pression. Maman était une personne très scrupuleuse qui ne voulait jamais aller voir le médecin. Elle avait mis tous ses enfants au monde sans médecin. Quand elle s'est décidée d'aller en voir un, il était trop tard, il ne put rien faire pour elle. Elle a vécu quatre jours paralysée et dans

un coma. Elle est décédée après avoir reçu les derniers sacrements, pendant qu'elle était encore lucide. C'était toujours sa peur quand elle voyait venir l'hiver de mourir sans avoir la chance de recevoir les derniers sacrements. Elle fut bien heureuse quand le prêtre arriva, elle ne pouvait pas articuler ses mots, mais ses yeux les exprimaient. C'était après une tempête de trois jours, les chevaux se perdaient dans les bancs de neige.

Ce sont Mmes St-Jean et Lafleur qui l'ont ensevelie; elles ont dit qu'elles lui devaient bien ce dernier service. Elle a été ensevelie et veillée trois jours à la maison. A cause de la tempête qui persistait, c'est M. Napoléon Bertrand qui avait apporté son cercueil de Sudbury. Papa l'avait commissionné de bien vouloir apporter le cercueil et papa était allé le chercher au village avec les chevaux.

Son service funèbre fut chanté en l'église de St-Jacques de Hanmer le sept mars 1938. Ses enfants laissés au Québec ne purent pas assister à ses funérailles. Leur anniversaire de cinquante ans de mariage avait eu lieu en février mais la fête avait été remise à l'été. C'est dommage qu'elle soit décédée au mois de mars, car tous les enfants de Ste-Blandine devaient venir pour fêter cet anniversaire au mois de juin.

Maintenant ils sont tous allés la rejoindre là-haut. Le bon Dieu les a tous enfin réunis pour jouir du bonheur éternel.

Mon père est décédé à 92 ans en 1958, vingt ans après maman. Après la mort de maman, il est allé demeurer avec le plus vieux de la famille qui n'avait pas eu d'enfants; ma belle-soeur en a eu soin comme un petit enfant car il était devenu aveugle dans sa vieillesse, quatre ou cinq ans avant sa mort.

Il ne manque que moi à la réunion spirituelle de la famille.

EPILOGUE

Je me suis mariée à l'âge de 25 ans le 18 mai 1931, dans l'église St-Jacques de Hanmer. Le Père Séguin bénissait notre mariage. Mon époux Armand Dupuis demeurait alors sur une ferme dans le canton de Garson. Je l'avais rencontré alors qu'il était venu battre au moulin chez mon frère Albert. Les fréquentations durèrent 4 ans. Nous eûmes cinq enfants, l'aînée, une fille, est morte à sa naissance, nos quatre garçons sont: Hervé, Laurent, Gérald et Fernand. Nous avons toujours vécu sur une ferme, sans téléphone ni électricité. Après que les

enfants furent partis, nous avons vendu le troupeau et mon mari travaillait ici et là comme ouvrier.

Maintenant, nous avons quitté notre demeure dans la concession de Capreol pour nous bâtir une maison au village afin d'être plus près de l'église. Le 27 juin 1981, nous avons fêté nos noces d'or.



Emma Côté-Proulx
dans la "quatre" de Capreol



Marie-Louise Tremblay - Proulx
(1892-1978)

par

Marie Proulx-Charbonneau

Léda Proulx-Charbonneau

Emilie Proulx-Trudel

Marie-Louise est née le 17 février 1892 dans la ville de Montréal. Elle était la fille de Onésime Tremblay et d'Elizabeth Larouche. Elle fréquenta l'école jusqu'à la cinquième année dans une école de la ville de Montréal.

Marie-Louise est venue habiter Hanmer avec sa famille en 1903. Son premier souvenir de la place restera certainement imprimé dans sa mémoire. Venue en gros chars de Montréal après un voyage d'une journée, elle débarque à Azilda. Il fallait alors passer d'Azilda à Blezard Valley pour se rendre à Hanmer. Des membres de la famille, arrivés auparavant pour bâtir un logis, les attendaient avec un chariot tiré par un boeuf. Surprise par ce moyen de locomotion, elle embarque pour un trajet plus long qu'elle ne croyait possible: neuf heures.

On se rend à la première maison bâtie à Hanmer au coin où se situe présentement l'Hôtel Woodland. Une petite fille de onze ans arrivant de la ville de Montréal est amèrement déçue en apercevant cette mansarde qu'elle doit partager avec d'autres familles.

Après sept mois d'adaptation, ses parents décident d'acheter un lopin de terre, coin nord-est du chemin 69 et du rang Desmarais. Elle y passa huit ans de sa vie. Tout son bagage

d'instruction fut complété à la maison: tissage, tricotage et jardinage. Elle apprend rapidement à devenir une bonne ménagère.

A l'âge de 19 ans, Marie-Louise fait la rencontre d'Augustin Proulx, fils de Jacob, un des quatre pionniers fondateurs arrivés dans la place en 1898. Marie-Louise et Augustin se courtisent pendant six mois pour se marier le 1er juillet 1911. Ils sont demeurés chez les parents d'Augustin dans le hangar près de la maison pendant une période de trois ans. Ensuite une maison fut construite avec les blocs de ciment qui restaient de la construction de l'église St-Jacques. La construction se fit sous forme de "bee"* comme c'était la coutume du temps. Un "bee" réunissait tous les fermiers des alentours pour s'entraider dans la construction de bâtiments. Ça impliquait autant de travail pour les femmes que pour les hommes. Préparer les repas qui étaient dévorés aussitôt demandait une préparation de plusieurs jours. Ces "bee" pouvaient durer jusqu'à six semaines. Heureusement que les voisins venaient donner un coup de mains. Ça permettait tout de même aux femmes de démontrer leur talent culinaire. C'était une fatigue bien acceptée.

Il y avait aussi une autre forme de "bee" où les femmes se réunissaient pour piquer des couvre-pieds. Ces rencontres étaient grandement appréciées par les femmes. C'était un moment où, éloignées de leurs époux, elles pouvaient parler de leurs problèmes, de leurs enfants, de leur foi et des nouvelles. C'était une sortie sociale qui leur donnait la chance de s'éloigner et d'oublier un peu leurs tracas familiaux.

Marie-Louise chemine à travers tout cela et grandit. Elle devient maîtresse de sa propre maison en 1914 après trois ans de mariage. Elle avait déjà deux enfants. Les neuf premiers enfants naissent à la maison où la maman est assistée par des sages-femmes. On réchappe les nouveaux-nés grâce aux soins attentifs et aux remèdes préparés par les mères. Très chanceuse, Marie-Louise a réchappé tous ses enfants. C'était toute une marmaille: Marie, Joseph, Léda, Marguerite (décédée à 9 ans), Marius, Alphonse, Emilie, Arthur, Lucien, Adolphe, Marguerite et Conrad.

Vers 1930, Augustin et Marie-Louise héritent de la terre familiale, mais cela comporte une charge de plus pour Marie-

Louise. Elle aura soin dorénavant de sa belle-mère, Catherine, qui demeura avec eux pendant une dizaine d'années. Avoir la maison parternelle entraîne des responsabilités bien distinctes. Marie-Louise doit recevoir la parenté! Elle prépare avec ses filles tous les mets pour nourrir les membres de la famille durant le temps des fêtes. On a déjà vu jusqu'à 112 personnes pour un dîner du Jour de l'An. Marie-Louise aime à recevoir les gens et le fait avec grand coeur.

La maman donne à ses filles une éducation de ménagère. Elle leur transmet des recettes typiques telles que le cipâte*, sa poutine de chômeurs, son spaghetti dans le bouillon de poulet. Son cipâte*, appris de sa belle-mère, était fait de viandes sauvages, de patates et de pâte. Sa poutine de chômeurs était peu dispendieuse, faite avec de la cassonade et un gâteau blanc.

A ses garçons, elle transmet le sens du devoir et du travail bien accompli. Pendant l'hiver quand Augustin part pour les chantiers, elle devient avec les garçons responsable de tout le travail de la ferme. Marie-Louise voit au train de l'écurie; elle part aux alentours de neuf heures, se rend à la grange et fait tous les travaux nécessaires: soigner les animaux et les nettoyer. Ces tâches sont à recommencer à tous les jours.

Marie-Louise tient à ce que tous ses enfants, surtout les garçons, reçoivent une éducation adéquate. Les quatre plus âgés terminent le primaire. Lucien a la chance de se rendre au Collège du Sacré-Coeur de Sudbury où il termine quatre années d'étude. Adolphe et Conrad terminent leurs études classiques. Adolphe se fait prêtre et plus tard il est sacré évêque. Ses parents émus assistent à cette fête grandiose. C'est une belle récompense pour le coeur d'une maman! Conrad se fait avocat.

Une de ses filles, Marguerite, a la chance de recevoir une éducation assez avancée pour les filles de ce temps: une dixième année et l'Ecole Modèle. Elle fait de l'enseignement pendant une année et ensuite elle termine sa spécialité en "nursing" pour devenir responsable d'une maison pour vieillards et malades chroniques.

Marie-Louise tenait à donner une éducation chrétienne et française à ses enfants. Elle tenait tellement à sa langue que le journal Le Droit est entré au foyer, ce qui représentait une

dépense énorme. Pour garder le fait français, il fallait continuellement se débattre et aussi être prêt à faire réaliser chez-soi que la langue française est non seulement une forme d'expression mais aussi toute une vie. Marie-Louise voit qu'il est facile d'oublier sa langue si on laisse faire. On garde sa culture si on l'aime. Alors à ses enfants, elle donne une approfondissement de cette valeur. Tous les moyens sont bons. Les soirées du bon vieux temps viennent égayer les longues soirées d'hiver. On danse et surtout on chante les airs folkloriques qui nous aident à conserver notre patrimoine.

De plus, durant ces soirées, nous faisons connaissance des conteurs. Ce sont ceux qui ont conservé l'histoire orale des temps anciens. Il est merveilleux de voir cette capacité orale que nos ancêtres possédaient. Il fallait d'ailleurs se servir énormément de la mémoire, n'ayant pas beaucoup de textes écrits. C'est regrettable qu'aujourd'hui, avec tous les "gadgets"* électroniques, l'on perd le sens du souvenir et surtout la capacité de retenir ces faits de notre passé.

Afin d'avoir une institutrice française, les gens s'occupent de collectionner de l'argent pour payer son salaire. Au niveau de la foi, Marie-Louise la vit profondément ayant marqué d'ailleurs ses enfants d'une foi authentique. Elle s'assure que les enfants se rendent à la messe tous les dimanches et le premier vendredi du mois, beau temps mauvais temps. Tous les soirs, on récite le chapelet en famille. Cette coutume s'est continuée chez ses enfants.

Un trait particulier qui marque Marie-Louise c'est son amour pour le travail missionnaire. Elle ne fait pas seulement en parler, elle aide les missions d'une façon tangible. Par ses économies, elle aide à l'éducation de petits Africains qui se destinent à la prêtrise. Tous ces gestes prouvent sa foi authentique et sincère. Elle pourrait se permettre de petites gâteries avec ses économies mais elle préfère les donner à "ses" petits prêtres africains.

Après que la famille est presque disséminée, le couple Proulx s'en va à Sudbury. L'activité reprend un peu, mais au ralenti. Ce n'est plus comme à la ferme. Pendant quelques années, l'on vit dans différentes demeures au Moulin à Fleur pour finalement demeurer au Manoir des Pionniers où Marie-Louise et Augustin passent les dernières années de leur vie.



... ses Noces d'Or

Hélène Joly - Quesnel
(1909-)

d'après une entrevue



Je suis née le 20 mai 1909 à Hanmer, dans la deuxième concession du canton de Hanmer à la maison paternelle, fille de Joseph Joly et de Rosina Lepage. Je fus baptisée en l'église St-Jacques de Hanmer par le Père Roy.

Mes études à l'école de Brunetville au coin de la deuxième concession furent de courte durée. J'ai laissé l'école à l'âge de onze ans. Mon père s'était marié en secondes noces et sa deuxième épouse était la soeur de la première. J'étais l'aînée du deuxième lit. Et comme ma famille ne comptait que des filles, cinq, je fus le "garçon" de la famille.

J'aidais mon père aux travaux de la ferme en tout temps et en tout lieu. Je l'accompagnais à son chantier d'Ella Lake appelé alors Lac Jaune. Il y coupait du bois pour le faire scier ensuite en planches au moulin Lalonde et pour en faire du bois de grange. Je skiddais* avec la jument et lorsqu'on chargeait les billots sur la sleigh,* mon père les prenait par le gros bout et moi le petit. Ensuite mon père partait pour Hanmer avec la charge, et moi je restais seule à son camp de bûcheron loin de toute civilisation, attendant son retour pour reprendre le travail. J'avais alors douze ans et je n'étais pas trop brave quand je couchais seule au camp. Les ours venaient gratter à

la porte et le soir je m'endormais aux hurlements des loups. J'avais toujours à la portée de la main ma hache et mon grand couteau.

Ma mère était sage-femme. Elle aida à mettre au monde une centaine d'enfants dans la "deux" de Hanmer et dans le village. Ma jeunesse se passa à aider mes parents sur la ferme, surtout à mon père qui était maladif. Aussi, ces durs travaux me rendirent une femme musclée et aussi forte qu'un homme.

En 1929, je tombai en amour avec un joli garçon Wilfrid Quesnel, né à Pointe-aux-Chênes au Québec et qui demeurait à Hanmer depuis l'âge de onze ans. Il avait fait la guerre de 1914-1918. Le mariage eut lieu le 7 août 1929 et fut célébré par le Père Bourgeois en l'église St-Jacques.

Nouveaux mariés, nous sommes restés sur la terre de mes parents, les gardant avec nous jusqu'à leur mort; c'était la tradition du temps. Mon premier enfant, Thérèse, fut mis au monde avec l'aide de ma mère et est née à la maison. Les cinq autres furent mis au monde avec la présence du médecin: Emeril, Florence, Jeannine, Berthe et le dernier, Guy, est mort à l'âge de 4½ mois d'une infection de l'intestin.

Mon époux travaillait sur la ferme, mais souvent il devait travailler en dehors pour subvenir aux besoins de la famille. Alors je devais vaquer aux travaux de la ferme. Je me levais à quatre heures du matin pour soigner les animaux, traire les vaches, passer le lait au séparateur* et ensuite préparer mes enfants pour l'école. J'allais même en automne ramasser les patates sur les fermes avoisinantes. J'aidais aux foins et aux récoltes.

J'étais une experte pour labourer. J'ai débuté en labourant avec des boeufs. Je participai plusieurs fois aux concours de labour organisés par le cercle agricole local. En 1945, je fus la gagnante d'un concours de labour avec chevaux. Je reçus à l'occasion un service de vaisselle et \$175.00 en prix. Le soir au banquet, c'était la proclamation des lauréats et la remise des prix. Je reçus des félicitations de la part des juges, des participants et du Père Charpentier, notre curé. Jules Ross, maire d'alors, pour me railler sans doute me dit: "C'est parce que tu es une femme que les juges t'ont accordé le premier prix." Je lui répondis: "Jules, si tu n'es pas content, sors dehors et on va régler ça". . . mais il n'osa pas sortir.

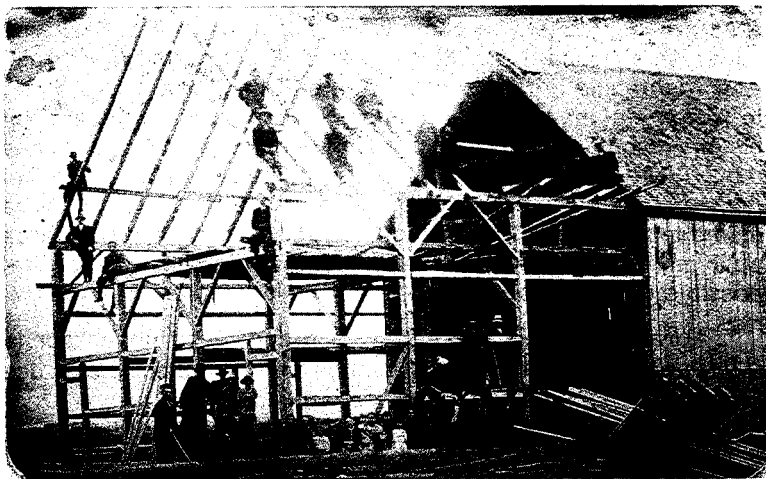
J'ai toujours eu soin de mes vieux parents malades. Vous souvenez-vous de la tempête de neige du début d'avril 1943? Moi, je m'en souviendrai toujours. Ma mère mourut alors, le 15 avril, ici à la maison. Les chemins restèrent fermés pour deux semaines. La neige, poussée par des vents violents, s'était amoncelée en bancs de huit pieds de haut; toute circulation fut arrêtée. Mon mari travaillait alors chez la compagnie Laberge à Sudbury, délivrant du charbon. Il partit à pied de Hanmer en compagnie de Roméo Pharand pour marcher jusqu'à Sudbury à travers ces bancs de neige, une distance de plus de quinze milles. On ne manquait pas une journée de travail dans ce temps-là! Il ne fallait pas non plus que les gens de la ville manquent de charbon pour se chauffer!

Mon seul moyen de transport après cette tempête était ma team* de chiens. Je contactai le Père Charpentier pour l'avertir de la mort de ma mère. Impossible de transporter son corps à l'église pour le moment. Il me conseilla de ne pas garder le corps dans la maison pour une semaine, ce n'était pas sanitaire, mais de le mettre dans la shed* à bois pour le faire geler jusqu'à ce que la condition de la route nous permette de le transporter à l'église pour les funérailles. Je ne l'ai pas mis dans la shed*, mais dans la cuisine non chauffée. Son corps a vraiment gelé et nous l'avons gardé et veillé pour une semaine. J'avais dix-neuf visiteurs — de la parenté — dans la maison, à nourrir et à loger. Le samedi, monsieur Napoléon Bertrand, laitier, se chargea d'expédier un cercueil de Sudbury par train. Alex Plante alla le ramasser à la gare et l'apporta ici. On y mit le corps de ma mère et monsieur Plante le transporta en sleigh* jusqu'à l'église. Nous, la famille et la parenté, marchions dans la neige les deux milles de la maison à l'église. Qui peut oublier un événement pareil dans sa vie? Durant cette même tempête, un fils diabétique d'Alfred Proulx mourut parce qu'il manqua de médicaments pour sa diabète. Il était impossible de s'en procurer.

Après 1958, mes enfants ayant grandi et le travail sur la ferme ayant ralenti, je commençai à travailler dans des maisons privées, surtout auprès des malades.

En 1954, Wilfrid et moi avons célébré notre 25^e anniversaire de mariage et en 1979, notre jubilé d'or. J'ai 73 ans et mon époux en a 85. Nous demeurons encore dans la même maison

où je suis née et j'espère y rester jusqu'à mes derniers jours. Moi qui fut si forte et active, je suis maintenant incapable de faire même ma petite besogne de ménagère. Une double opération dans mon genou gauche n'a pas réussi à remplacer la palette du genou endommagée dans une chute et usée par l'arthrite, mais j'ai encore le coeur jeune et joyeux.



Un "bee" chez les Joly

Philomène Laforge - Robert
(1866-1946)

par
Lucette Robert-Bidal



Philomène Laforge vit le jour le 2 avril 1866 à Lafontaine, Ontario, près de Penetanguishene. Ses parents étaient François Laforge et Adeline Morin. Elle fréquenta l'école à Lafontaine jusqu'au niveau de la cinquième année. Le 6 octobre 1885, Philomène épousa à Lafontaine, Joseph Bénonie Médéric Robert.

Après un séjour d'une couple d'années à Lafontaine où naquit un fils Bénonie, le couple Robert en 1886, déménagea pour un certain temps aux Etats-Unis à Holyoke, Mass., où il y avait du travail dans les manufactures. Un peu déçus de cette émigration, Médéric et Philomène revinrent en Ontario pour s'établir à Verner pour une quinzaine d'années. Là, ils s'installèrent près de la voie ferrée. La cabane était si peu solide sur sa fondation que lorsque les trains passaient, tout se mettait en branle. C'est ainsi qu'un jour la marmite de soupe qui bouillait sur le poêle tomba sur la tête du jeune qui était assis par terre. Pauvre Bénonie, il porta la marque de ses brûlures toute sa vie.

D'après l'histoire de Verner, Médéric Robert fut le deuxième maire de cet endroit. En 1904, mon père apprit qu'à Hanmer, il y avait beaucoup de nouveaux colons qui arrivaient pour s'établir. Aussi, il y avait des immigrants, surtout des po-

lonais qui travaillaient à la construction du chemin de fer, le Canadien National. Il décida de venir ouvrir un magasin général dans ce village encore en friche.

La famille comptait déjà plusieurs enfants: Bénonie, Délia, Victoria, Alida, Elzire, Anna, Ovila, Alfred, Charles-Auguste, Charles-Edouard et les trois derniers nés à Hanmer, Charlemagne, Marie-Anne et moi Lucette, née en 1908. Il ne reste que moi de la famille, la cadette. Le dernier à partir fut l'aîné, Bénonie, qui après avoir resté avec moi à Mattice pour un certain temps, mourut à l'âge de 91 ans dans une résidence pour malades à Kapuskasing.

Ma mère était une femme toute simple. Quand je suis née, elle avait passé la quarantaine. Je la revois encore. Elle passait la grande partie de son temps au magasin, là où il y avait beaucoup de travail à faire, des clients à servir et avec qui elle pouvait causer. Elle tricotait en attendant la clientèle. Elle n'était pas une femme à s'enfermer dans la cuisine quoiqu'elle faisait son pain à l'occasion. C'est ma soeur aînée qui s'occupait des besognes de la cuisine et plus tard ce fut moi, la petite dernière.

En effet, Philomène aimait la compagnie. C'était une femme toujours souriante, de bonne humeur qui savait accueillir les gens au magasin et au bureau de poste situé au magasin pour un certain temps. Très économe, elle savait cependant à l'occasion faire la charité. Je l'ai vue plus d'une fois, discrètement, à la cachette de mon père, glisser sous son tablier un vêtement ou quelques verges de coton appelé de l'indienne qu'elle faufilait à une famille qui ne réussissait jamais à rejoindre les deux bouts.

Elle m'envoya au couvent de la rue Rideau à Ottawa où je fis des études pour trois ans et j'y appris le piano. Un de ses fils, Charles-Edouard, devint un frère jésuite. Comme toute Dame de Ste-Anne qui se respecte, maman allait à la messe de sept heures tous les matins. Elle récitait ses prières et son chapelet quotidiennement.

Ma mère n'a rien fait d'extraordinaire mais je garde d'elle le souvenir d'une femme de caractère, douce, assez sévère lorsqu'il le fallait, les deux pieds fermes sur la terre. Elle rêvait de grands voyages, mais les seuls qu'elle fit furent à Montréal

pour visiter ses deux filles. Philomène Robert décéda le 20 avril 1946 à Hanmer et fut inhumée près de la croix dans le cimetière St-Jacques.



L'église St-Jacques
au temps où l'auteur
Lucette Robert-Bidal
était organiste.



Valérie Taillon - Ross

(1901-)

d'après une entrevue

“Je suis née le 19 septembre 1901 à Azilda, canton de Rayside en Ontario. Mon père s'appelait Philippe Taillon et ma mère Azérie Chénier. J'étais l'aînée d'une famille de six enfants. Je fus baptisée à la paroisse St-Joseph de Chelmsford par le Père Côté. Alors que j'avais six ans, mes parents déménagèrent sur un lot à demi-défriché à Hanmer, là où demeure aujourd'hui Emile Chénier sur le boulevard Côté.

Mon niveau de scolarité n'est pas très élevé. Je commençai l'école à l'âge de neuf ans pour terminer en 6e année à l'âge de quatorze ans. Je fréquentais l'école sur la côte de Marcellin Labelle. Notre petite terre produisait assez pour subvenir aux besoins de la famille. Pour un surplus de revenus, mon père vendait du bois de poêle. Je lui aidais beaucoup à corder du bois, à le charger et à le délivrer à ses clients de Capreol. En plus, j'aidais aux travaux de la ferme et de la maison.

Je fis la connaissance d'un garçon de mon goût, Jules Ross, qui demeurait dans la quatrième concession du canton de Hanmer, au coin de la montée Deschênes. A l'âge de 17 ans, j'épousai Jules le 7 janvier 1919 et notre mariage fut célébré en la chapelle St-Jacques de Hanmer par le Père E. Nayl.

Notre première demeure fut à Capreol, car Jules travaillait

pour le Canadien National à réparer les voies ferrées. Après trois ans, Jules quitta cet emploi pour travailler ici et là; l'hiver, c'était le bois aux chantiers et l'été, chez les fermiers des environs. Pendant dix années, deux fois par année, j'ai déménagé avec mes enfants pour suivre mon mari. Ensuite, Jules se mit à prendre des contrats de bois en compagnie de son père. On faisait chantier en haut de Capreol à Milnet et à Ross Valley nommée ainsi parce que plusieurs Ross y pratiquaient la coupe du bois. On montait au bois à l'automne pour revenir au printemps sur la terre de son frère Josephat dans la 4e concession. Pendant la dépression, nous avons élu domicile à Estaire pour une couple d'années. Enfin en 1937, mon époux se décida de s'établir d'une façon permanente. Il acheta la terre de Jules Charbonneau au coin de la 3e concession. Nous y avons demeuré pendant plusieurs années et notre ferme de 60 acres faisait vivre la famille convenablement.

Nous avons eu quinze enfants. Mon aînée, Jeanne, mourut à l'âge d'un an et demi d'une pneumonie. Vinrent ensuite Joseph, Henri, Alice, Thérèse, Lucien décédé à un an, Ernest décédé bébé, Jacqueline, Ronald, Léonard, Camille, Roméo décédé à l'âge de cinq ans d'un cœur malade depuis sa naissance, Pauline, Denise et notre dernier Normand, qui se noya à l'âge de 10 ans dans la rivière Vermilion alors qu'il était à se baigner avec des amis. Une autre épreuve nous frappa en 1941 quand notre maison passa au feu. Nous avons rebâti et en 1952, nous y avons ajouté un magasin et un poste d'essence.

Nous avons un fils sourd-muet. Au lieu de l'abriter sous mes ailes, j'ai pensé à son avenir. Alors qu'il avait dix ans, nous l'avons placé à l'École des Sourds-Muets de Montréal afin qu'il y apprenne un métier. Et aujourd'hui, Ronald gagne honorablement sa vie comme barbier local.

Mon mari était un homme d'affaires qui aimait la politique. Il fut maire du canton de Hanmer en 1950 et 1951 et plus tard il fut aussi maire du canton de Capreol. Il fut aussi commissaire d'écoles. Il s'occupait du cercle agricole et du concours de labour. Il aimait beaucoup les chevaux et il en garda jusqu'à sa mort.

Vous me demandez ce que j'ai fait moi? Rien de spécial. Je fus une mère de famille comme les autres, rien d'héroïque dans ma vie. J'avais soin de mes enfants, de ma maison et des

travaux ménagers. J'allais traire les vaches et je faisais un jardin. L'hiver, je piquais des couvre-pieds et je tricotais. Je me faisais l'appui de mon époux et de mes enfants surtout quand ceux-ci eurent des épreuves. Et elles furent nombreuses! Nous avons eu la douleur de perdre une petite-fille et trois gendres dans différents accidents tragiques: Léo Paquette (époux de Thérèse) en 1952, Harold King (époux de Jacqueline) en 1956 et Ursel Chénier (époux de Pauline) en 1967.

En 1955, on vendit notre ferme pour venir nous installer au village sur l'avenue Notre-Dame dans la maison de notre fils Joseph. Celui-ci prit la ferme. Mais cette maison s'avéra trop petite car nous avons encore six enfants avec nous. Alors on acheta la maison d'Armand Dubois sur le boulevard Côté où je demeure aujourd'hui.

Jules et moi avons célébré notre 50e anniversaire de mariage le 7 janvier 1969, et nous avons eu le bonheur de célébrer notre 60e anniversaire avant que Jules meurt subitement le 11 novembre 1979 d'une attaque de coeur.

Notre vie fut un mélange de joies et d'épreuves; j'en garde de précieux souvenirs. Je suis entourée de dix enfants et de plusieurs petits-enfants qui font les délices de ma vieillesse.

Je demeure près de l'église. C'est ma grande joie de pouvoir aller à la messe souvent et je remercie le Seigneur pour toutes les grâces de ma vie. Je suis à deux pas du Club d'Age d'Or où je vais rencontrer mes amis pour jouer aux cartes et me divertir tout en ressassant les souvenirs du passé. Ma soeur, Clara Duchesneau, demeure avec moi et je souhaite avoir sa compagnie jusqu'au moment où j'irai rejoindre mon "mair" Jules au paradis."



Noces d'Or
de
Valérie
et
Jules

DOUZE ENFANTS

Poème dédié à toutes les mamans d'une famille nombreuse.

*Nos celliers pleins débordent d'abondance.
Nos alambics distillent un flot d'or.
Mais je te dois, divine Providence,
Produits meilleurs et plus riche trésor.
C'est cette ruche où butine et bourdonne
L'essaim nombreux d'enfants gais et bruyants.
Mon vrai trésor, ma gloire et ma couronne,
Mon vrai trésor, c'est d'avoir douze enfants!*

*Jeune autrefois, j'étais dit-on, coquette.
J'aimais à plaire, à danser, à chanter. . .
Adieu, rubans. . . Si je faisais toilette,
Mon dernier-né craindrait de m'embrasser.
Aux vains succès souhaitant bon voyage,
Pour les berceaux je réserve mes chants.
Adieu le bal. . . On devient simple et sage
Lorsque l'on doit élever douze enfants!*

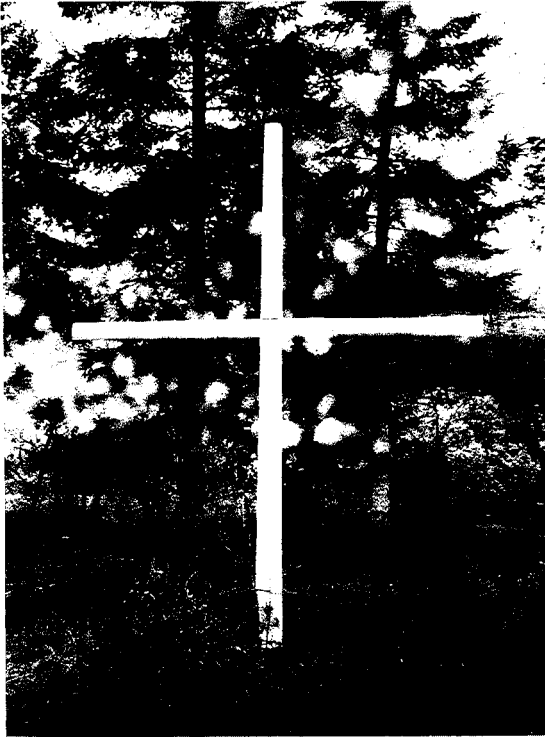
*Mon brave époux pourrait, dans la semaine,
Loin du foyer fêter trop les vieux vins;
Pour l'y fixer, quelle plus douce chaîne
Que les anneaux de ces vingt-quatre mains?
A chaque enfant, il m'aima davantage,
Ses bras, son coeur devinrent plus vaillants.
Comment, d'ailleurs, faire mauvais ménage,
Quand notre exemple instruira douze enfants!*

*D'un fils unique, amis, plaignez la mère;
Le fils unique est un enfant gâté.
A vivre entre eux, tous les miens au contraire,
Auront appris travail et charité.
C'est dans ce sol que Dieu sème et fait naître
Les fiers projets et les beaux dévouements.
J'aurai soldats, religieux et prêtres. . .
Dieu peut choisir quand on a douze enfants!*

*Ils grandiront et, trop tôt solitaire,
Je les verrai tous s'éloigner du nid;
S'ils ont su garder la foi de leur mère.
Mon Dieu, merci, mon temps sera fini.
Sans crainte alors et pleine d'espérance,
J'irai m'offrir à tes saints jugements.
Qui mieux que moi mérite récompense?
J'ai pour ta gloire élevé douze enfants!*

AUTEUR ANONYME

Soumis par Augustine Despatie-Proulx



Cette croix de chemin,
sur la route 69 nord,
marque l'endroit où les premiers colons de Hanmer
se sont établis.

LEXIQUE

barlan de pommes	Soirée où l'on jouait aux cartes, s'amusait à différents jeux et l'enjeu était des pommes.
bee	(bi) Corvée de travail en commun pour aider quelqu'un.
bonjourer	Saluer de la main.
boss	Patron, contremaître d'entreprise, celui ou celle qui dirige et donne des ordres.
box-stove	Poêle à bois sur quatre pattes.
buggy	Voiture légère, décapotable, à un seul siège.
bunk house	Cabane faite de troncs d'arbres où couchaient les bûcherons dans les chantiers.
caribou	Vin additionné de whisky.
cipaille	(cipâte, six-pâtes, sea-pie) Pâté fait de viandes sauvages, de pommes de terre et recouvert de pâte.
comptines	Chansons que les enfants récitent ou chantent en jouant.
cook	Cuisinier dans un camp de bûcherons.
cutter	Voiture d'hiver à un seul siège et montée sur patins élevés.
express	Voiture à quatre roues, à un ou deux sièges, tirée par des chevaux.
fleurs de mariée	Plante dont les fleurs ont la forme de petites boules blanches.
gadgets	Appareils de commodité.
gang	Bande de gens.
gâteau aux plumes	Gâteau blanc très léger.
glu	Matière visqueuse.
gramophone	(phonographe) Appareil reproduisant la parole, les sons, au moyen de disques.
herbe à dindes	Mauvaise herbe dont le nom botanique est achillée millefeuille.
immortelle	Plante dont la fleur ne se fane point.
incendie 1911	Grand feu de forêt le 11 juillet 1911 qui détruisit une partie de notre communauté — Sudbury Star, 12 et 15 juillet 1911.
jeans	Pantalons de coutil.
job	Emploi, travail.
jobbeur	Celui qui entreprend un travail à contrat, en particulier dans les opérations forestières.
tessi	Soude ou potasse qu'on met dans l'eau pour laver le linge ou les planchers.
log	Tronc d'arbre abattu.

moonshine	Alcool distillé clandestinement par un appareil appelé alambic.
mulon	(meulon) Gros tas de foin ou de paille.
pacsac	(havresac) Grand sac porté au dos dans lequel les voyageurs emportent leurs effets.
porter roll	Sorte de bière brune. Gâteau enroulé sur lui-même avec confitures à l'intérieur.
scaler	En industrie forestière, celui qui mesure le bois de coupe.
scow	Chaland, bateau à fond plat pour le transport de marchandises sur les cours d'eau.
secours direct	(relief) Aide financière donnée par les municipalités aux familles dans le besoin.
séparateur	Ecrémeuse.
shack	Cabane grossièrement construite.
shed	Remise, hangar.
skidder	Traîner des billots avec l'aide de chevaux, du lieu de coupe à un autre endroit.
slag dump	Dépotoire où l'on dispose des scories de minéral.
sleigh	Gros traîneau à double sections et qui sert au transport des billots.
swamp	Terrain marécageux.
tapeur	Dans l'industrie minière, celui qui perce un conduit en donnant des coups avec un instrument.
tatting	Tissage de dentelle en passant la navette à travers des boucles de fil.
team	Paire d'animaux attelés ensemble.
tridium	Exercices religieux qui durent trois jours.
trail	Sentier dans la forêt.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
 AU MOIS DE JUIN 1982
 SUR LES PRESSES DE
 ARTS GRAPHIQUES LTÉE
 À HANMER, ONTARIO



Comité du projet

1^{ière} rangée: Gabrielle Landry, Gilberte Charette (coordonnatrice), Claire Gaudet. 2^e rangée: Elzire Dupuis, Réjeanne Lapalme, Angèle Prévost, Rhéa Démoré.